

Le Monde

NATIONAL
GEOGRAPHIC

HISTOIRE
& CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 52
JUILLET
AOÛT 2019

AL-ANDALUS

LE MYTHE
DU PARADIS PERDU

VERSAILLES

L'AFFAIRE QUI
EMPOISONNA
LA COUR

ANTIQUITÉ

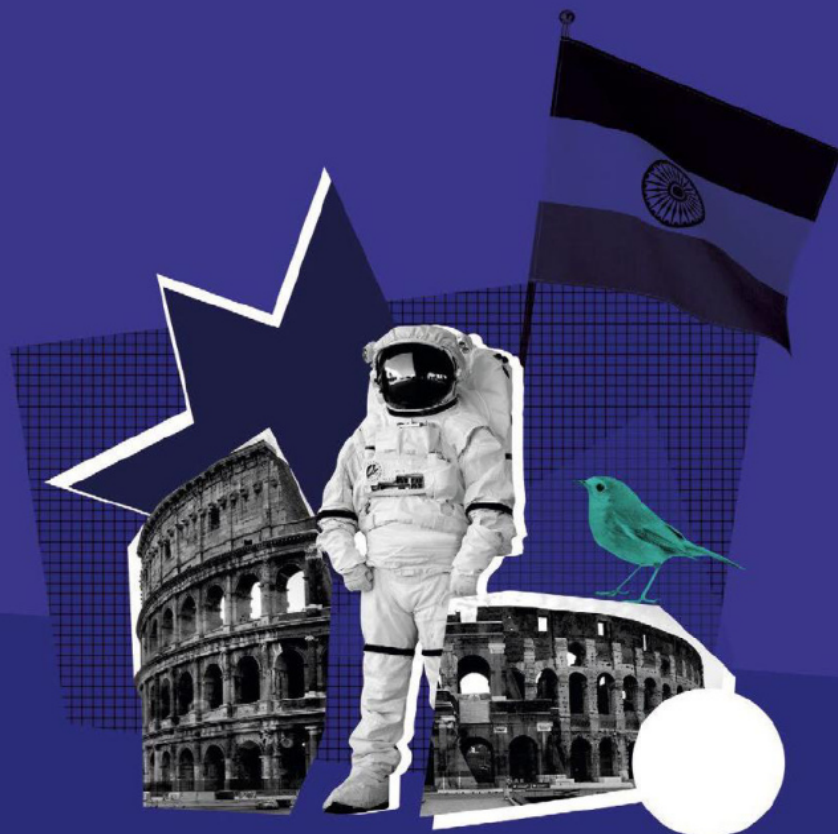
QUAND LES
ROMAINS PARTAIENT
EN VACANCES

BELLE ÉPOQUE

PARIS
AU TEMPS
DE L'INSOUCIANCE

Le Monde

MÉ MORABLE



apprenez • comprenez • mémorisez

VOUS VOUS EN SOUVIENDREZ

TEST GRATUIT 7 JOURS SUR [LEMONDE.FR/MEMORABLE](https://lemonde.fr/memorabile)

Cultivez votre mémoire de façon ludique et personnalisée. Approfondissez vos connaissances en vous appuyant sur la richesse éditoriale du *Monde*.

La conquête spatiale, la chute du mur de Berlin, le droit de vote des femmes, les grandes découvertes scientifiques, les vies de Romain Gary, les débuts d'Internet... Avec Mémorable, offrez-vous dix minutes par jour de plaisir cérébral et la satisfaction de progresser sans avoir l'impression de travailler.

Mémorable, un nouveau service du *Monde*, disponible sur ordinateur, tablette et smartphone.



HENRY SAUBA / AGE FOTOSTOCK

Le dossier

28 Al-Andalus

- **Le mythe du paradis perdu.** On s' imagine souvent Al-Andalus comme l'Espagne des trois religions. Qu'en est-il réellement ? **PAR JOSEPH PÉREZ**
- **La passation des savoirs.** La réputation d'Al-Andalus comme terre d'échanges culturels est-elle réellement fondée ? **ENTRETIEN AVEC RÉMI BRAGUE**
- **Le rêve maurophile.** Peu après sa chute en 1492, l'ancien ennemi d'hier se met à exercer sur l'Occident une puissante fascination. **PAR JOSEPH PÉREZ**



JOSSE / LEEMAGE

Les grands articles

14 Vacances romaines

Des villégiatures de Campanie aux ruines égyptiennes, les Romains n'avaient rien à envier aux touristes modernes. **PAR JORGE GARCÍA SÁNCHEZ**

50 L'affaire des poisons

Le règne du Roi-Soleil bascule dans l'occulte, alors que les morts suspects se multiplient à la cour. **PAR JEAN-CHRISTIAN PETITFILS**

64 Sinouhé

Si l'Égypte devait avoir son « Ulysse », ce serait ce personnage adulé au pays des pharaons, héros d'aventures rocambolesques. **PAR PASCAL VERNUS**

74 Paris à la Belle Époque

Insouciant et révoltée, la Ville Lumière fut le théâtre éclatant des scandales et des progrès d'une période privilégiée. **PAR DOMINIQUE KALIFA**

Les rubriques

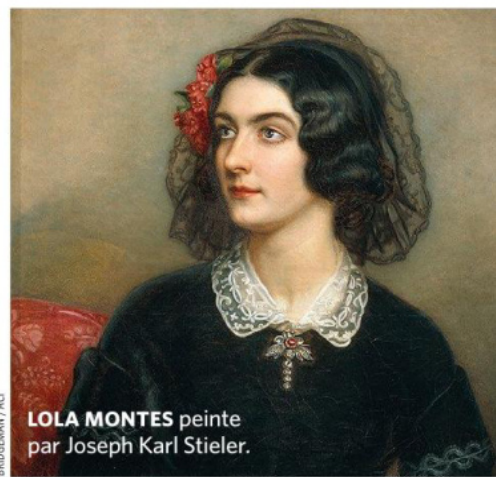
6 L'ACTUALITÉ

10 LE PERSONNAGE

Lola Montes

Max Ophüls en a fait une héroïne cinématographique tourmentée. Ballerine irlandaise passant pour une Espagnole, la belle Lola Montes mena une vie digne d'un film.

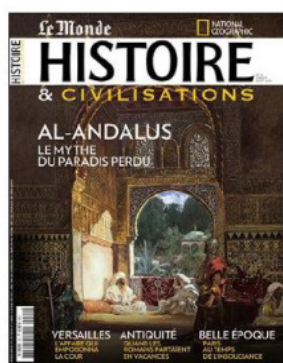
94 LES LIVRES ET L'EXPOSITION



BRIDGEMAN / AGO

LOLA MONTES peinte
par Joseph Karl Stieler.

Posé sur la 4^e de couverture, pour les abonnés France métropolitaine : un message sous enveloppe Histoire & Civilisations.



PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE :
DANS LE PALAIS DU SULTAN
PAR BENJAMIN CONSTANT. NON DATÉ.
UTAH MUSEUM OF FINE ARTS, SALT LAKE CITY.

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE

80, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :

Direction de la rédaction : JEAN-PIERRE DENIS

Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE

Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO

Direction artistique : BRUNO HOUDOU

Réalisation : DENFERT CONSULTANTS

Révision : LAURENT COURCOUL

Ont collaboré à ce numéro : R. BRAGUE, S. BRIET, J. GARCÍA SÁNCHEZ, V. GIROD, D. KALIFA, A. PAPIN, J. PÉREZ, J.-C. PETITFILS, M. P. QUERALT DEL HIERRO, P. VERNUS
Traduction : A. COURAU, I. LANGLOIS-LEFEVRE, N. LHERMILLIER, A. LOPEZ

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX

Assistante de direction : ODILE TESSIER

Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA, RYM EL OUFIR

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH (chef de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, SADASEEVEN RUNGIAH

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), LAËTTIA SO, VÉRONIQUE VIDAL, CLARA BILLAND, GABRIELLE BUGEIA

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf, 75212 Paris Cedex 13

De France : 01 48 88 51 04. Fax : 01 48 88 45 33.

De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04. Fax : (33) 1 48 88 45 33.

E-mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com

• **Belgique :** Edigroup Belgique. Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304. Fax : 070 233 414. E-mail : abobelgique@edigroup.org

• **Suisse :** diffusion Edigroup SA, Case postale 393, 1225 Chêne-Bourg. Tél. : 022 860 84 01. Fax : 022 348 44 82. E-mail : abonne@edigroup.ch

Diffusion : SABINE GUDE (responsable ventes France et international), ÉMILY NAUTIN-DULIEU (chef de produit)
Modifications de services ventes au numéro, réassorts : 0 805 050 147

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AUBIN IMPRIMEUR, 86240 LIGUGÉ

Dépôt légal : à parution. ISSN : 2417-8764

Commission paritaire : 0920K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO

Histoire & Civilisations : 80, bd Auguste-Blanqui, 75013 Paris

E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.



Origine du papier :
Finlande
Taux de fibres
recyclées : 0%
Ce magazine est
imprimé chez AUBIN,
certifié PEFC.
Eutrophisation :
P_{tot} < 0,011 kg/tonne
de papier



COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE

FRANCIS JOANNÈS
Professeur émérite d'histoire
ancienne à l'université
Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
Son domaine : l'histoire
mésopotamienne, ses rapports
avec la Bible, et les langues
anciennes du Proche-Orient.



GRÈCE

SOPHIE BOUFFIER
Professeure d'histoire grecque
à l'université d'Aix-Marseille,
spécialiste de l'expansion
grecque en Méditerranée
entre le VII^e et le II^e s. av. J.-C.,
notamment en Italie et
en Gaule méridionale.



MOYEN ÂGE

DIDIER LETT
Médiéviste, professeur
à l'université de Paris Diderot-
Paris 7. Il est spécialiste
de la fin du Moyen Âge,
de l'histoire de l'enfance,
de la famille, de la parenté
et du genre.



ÉGYPTE

PASCAL VERNUS
Égyptologue, agrégé de
lettres classiques, docteur
d'État. Directeur d'études
en linguistique égyptienne
et en philologie à l'École
pratique des hautes études
(EPHE) de Paris.



ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE

DOMINIQUE KALIFA
Professeur d'histoire
contemporaine à Paris 1 où
il dirige le Centre d'histoire
du XX^e siècle. Également
professeur à Sciences-Po,
il est spécialiste de l'histoire
du crime et des transgressions.





OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

L'époque d'Al-Andalus, cette partie de l'Espagne conquise par les Arabes et les Berbères à partir de 711 et devenue musulmane, a-t-elle été un âge d'or, une période de tolérance où juifs, chrétiens et musulmans ont pu coexister de façon harmonieuse ? La réalité historique contredit en partie cette vision idyllique.

L'égalité entre les religions, d'abord, n'a jamais existé dans la péninsule. S'ils pouvaient pratiquer leur culte, juifs et chrétiens étaient aussi soumis à des **discriminations fiscales, civiles et juridiques**. Plus tard, sous les Almoravides et les Almohades, se rajoutèrent des persécutions qui ne laissaient guère le choix qu'à la conversion ou à l'expulsion.

Cette sombre réalité n'empêcha pas qu'Al-Andalus connut une **civilisation brillante**. Nous pouvons encore admirer aujourd'hui ces joyaux que sont l'Alhambra de Grenade ou l'ancienne Grande Mosquée de Cordoue. Al-Andalus fut aussi une plaque tournante dans la passation des savoirs. En philosophie, Averroès cherche à retrouver la pureté des textes d'Aristote, tout comme, en médecine, Avenzoar accorde une place cruciale à l'observation et à l'expérience.

Très tôt, au moment même de sa disparition en 1492, Al-Andalus a envoûté **artistes et écrivains**. Mais entre littérature et réalité il y a un abîme. Après la Reconquête, on ne peut que constater le contraste entre la générosité chevaleresque d'une partie de l'élite vis-à-vis des Maures de fiction et l'animosité que manifesta la masse du peuple à l'égard des descendants maures restés dans la péninsule, socialement déshérités, les morisques.

ARCHÉOLOGIE GAULOISE

Des Gaulois rois du tape-à-l'œil

Le MuséoParc Alésia, dont les collections retracent la célèbre bataille qui eut lieu sur le site, ouvre son horizon sur la Gaule en présentant une exposition consacrée aux bijoux en verre.

C'est dans l'actuelle Bourgogne, en 52 av. J.-C., que Jules César et ses 10 légions vinrent à bout de 200 000 guerriers gaulois, dont une partie était fédérée par Vercingétorix. Le chef résistant dut s'incliner, scellant la conquête romaine de la région. De nombreux vestiges de la célèbre bataille ont été découverts à Alise-Sainte-Reine, et aujourd'hui un consensus est établi pour situer Alésia dans cette ville de Côte-d'Or, après bien des polémiques (une quarantaine de villes en France revendiquent ce titre). Les découvertes réalisées sur le site bourguignon sont tellement importantes qu'un « MuséoParc » y a été ouvert en 2012 et que, depuis 2016, le site archéologique y a été incorporé, le tout s'étendant sur 7 000 ha.

Jules César aurait-il imaginé que l'oppidum gaulois dont il fit le siège deviendrait

« bling bling » ? Jusqu'au 22 septembre, le MuséoParc, qui retrace de façon permanente l'histoire de la bataille, consacre également au verre gaulois une exposition « qui claque », « clinquante et colorée », intitulée « Bling-Bling ». Car, selon ses concepteurs, pour afficher leur réussite, les Gaulois s'offraient des bijoux en verre.

Parures fragiles

L'exposition retrace les techniques de fabrication à partir du I^{er} millénaire av. J.-C., époque à laquelle le verre soufflé n'était pas encore connu. La matière se travaillait alors par étirement pour produire des objets de parure, notamment des perles. Au V^e siècle av. J.-C., les Gaulois inventent le bracelet en verre, fabriqué à partir de sable, de soude, de calcaire, de cobalt pour la couleur bleue. Ils importaient

leurs matériaux d'Égypte, de Syrie et de Palestine, et un artisanat spécialisé se développa. Ces bracelets, larges et aux motifs complexes, représentaient une parure liée à un statut social ; ainsi les guerriers en portaient-ils au bras. Ils se simplifient et leur production s'intensifie au II^e siècle av. J.-C. Elle ne cessera de se diversifier, devenant gallo-romaine après la victoire de Jules César. ■

Bling-Bling ! Le verre gaulois s'affiche

LIEU MuséoParc Alésia, 21150 Alise-Sainte-Reine,
WEB www.alesia.com
DATE Jusqu'au 22 septembre



▲ ET ► BRACELETS EN VERRE COLORÉ, PRÉSENTÉS DANS L'EXPOSITION.

CI-DESSUS : S. PITOIZET / MUSÉOPARC ALÉSIA. EN HAUT À DROITE : J. ROLLAND / CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE SEINE-SAINT-DENIS / SERVICE DE PRESSE.

Cité mystère dans le désert kurde

À la frontière de la Mésopotamie, dans l'actuel Kurdistan, les vestiges d'une ville prospère, qui abritait des milliers de tablettes cunéiformes, ont créé la surprise parmi une équipe de fouilles.

Mener des recherches archéologiques à la frontière de l'Iran et de l'Irak a longtemps été impossible durant les guerres entre ces deux pays, puis durant celle avec Daech, mais les missions ont repris depuis quelques années au Kurdistan irakien. Une équipe française menée par Christine Kepinski puis Aline Tenu, de l'ArScAn (Archéologies et Sciences de l'Antiquité), a découvert à Kunara une importante ville antique vieille de 4 000 ans.

Économie agricole

Au cours de six missions menées entre 2012 et 2018, les archéologues ont fouillé ce site, situé dans une région montagneuse près des monts du Zagros, à 5 km au sud de Souleimaniye. Ils ont eu la surprise de dégager de larges soubassements empierrés sur des dizaines de mètres, et avouent qu'ils ne s'attendaient pas à découvrir une ville à cet endroit. Mais, en plus de ces vestiges d'édifices monumentaux qui s'élevaient là 2 200 ans avant notre ère, ils ont eu la chance de mettre au jour des tablettes couvertes d'écriture cunéiforme, qui renseignent sur l'économie agricole de la région : elles listent par exemple les entrées

et sorties de farine, mentionnent des titres de dignitaires, ce qui évoque une administration politique proche du modèle mésopotamien. Elles témoignent d'une activité économique soutenue.

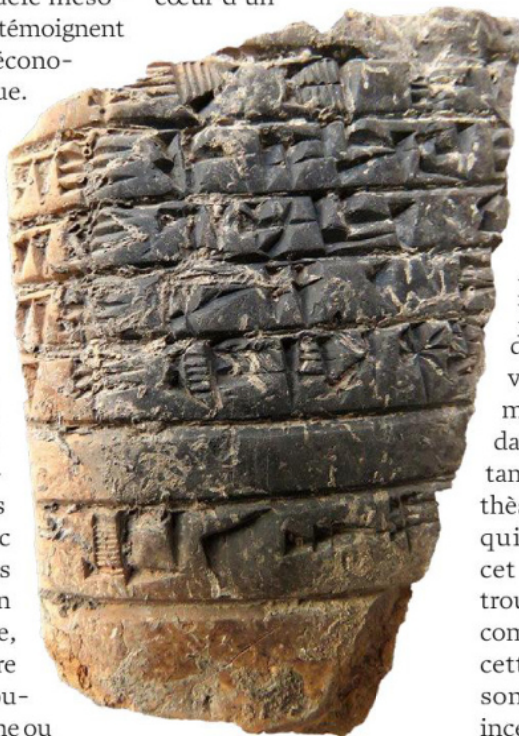
De nombreux restes de chèvres, de vaches, de porcs et de moutons et la présence d'un réseau d'irrigation confirment cette richesse. Les habitants entretenaient des relations avec d'autres parties du monde, l'Iran ou le Caucase, comme le montre la présence d'outils en obsidienne ou

en basalte, dont il n'existait pas de gisement à proximité.

Cette ville s'élevait au cœur d'un

▲ **DES SOUBASSEMENTS**
VIEUX DE QUATRE MILLÉNAIRES
ONT ÉTÉ MIS AU JOUR DURANT
LES FOUILLES.

▼ **L'UNE DES TABLETTES**
COUVERTES D'ÉCRITURE
CUNÉIFORME.



royaume situé à la frontière orientale de la Mésopotamie, dont on ignore presque tout pour le moment. Ses habitants étaient-ils des Loulloubi, un peuple vivant reclus dans les montagnes, mentionné dans des textes mésopotamiens ? C'est une hypothèse avancée par l'équipe, qui retourne sur place cet automne en espérant trouver d'autres éléments, comme le nom originel de cette ville ou la raison de son extinction, après un incendie. ■



PHOTOS : ALINE TENU / MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE DU PÉRAMAGRON / SERVICE DE PRESSE.

ARCHÉOLOGIE ROMAINE

Rome dans le décor

La Domus Aurea, l'immense palais de Néron enseveli près du Colisée, a livré de nouvelles fresques qui confirment l'importance de cette résidence impériale pour l'art pariétal romain.

Ornée de fresques murales aux personnages fantastiques, une salle secrète oubliée de la Domus Aurea, la « maison dorée » qui servait d'immense résidence à Néron, a été redécouverte en plein cœur de Rome. Après l'incendie de la ville en 64 apr. J. C., Néron voulut faire construire le palais le plus ostentatoire jamais imaginé. Il y réussit : cette villa fut unique pour son époque par ses dimensions (environ 50 hectares) et par certains de ses aménagements, comme la *cenatio rotunda*, une salle à manger avec un plafond en forme de voûte céleste qui tournait sur elle-même. La Domus Aurea, où se tenaient les fêtes impériales, comprenait 300 chambres, de nombreux bâtiments, des maisons de campagne, des bains, des jardins et même un lac artificiel.

Monstres marins

C'est au cours d'une opération de restauration que cette salle souterraine inconnue a ressurgi. Les archéologues intervenaient dans une pièce adjacente lorsqu'ils ont aperçu, à travers une ouverture, une voûte entièrement décorée et bien conservée. Les fresques représentent des créatures aquatiques mythiques ou encore un sphinx accroupi sur un



▲ DÉTAIL DE LA VOÛTE REPRÉSENTANT UN HOMME ARMÉ D'UNE ÉPÉE ET D'UN BOUCLIER, ATTAQUÉ PAR UNE PANTHÈRE. VERS 64 APR. J.-C.

piédestal. D'autres scènes montrent le dieu Pan et un homme armé d'une épée et d'un bouclier combattant une panthère, mais aussi des décorations florales, des oiseaux, déjà observés dans d'autres pièces de la Domus Aurea. Une grande partie de cette salle haute de 5 m est encore ensevelie. Les archéologues vont maintenant tenter de dégager les

murs sans fragiliser l'édifice. Ce palais, que les successeurs de Néron voulurent détruire pour effacer toute trace de l'empereur, fut recouvert en partie par les thermes de Trajan, tandis que Vespasien fit construire le Colisée à l'emplacement du lac. Laissé à l'abandon pendant des siècles puis oublié, le palais fut redécouvert à la Renaissance ;

des artistes comme Raphaël se sont inspirés de certains de ses décors. Il fut ouvert au public en 1999, mais il fallut le fermer pour raison de sécurité. Aujourd'hui, la Domus Aurea n'est accessible que sur visite guidée. ■

ABONNEZ-VOUS À HISTOIRE & CIVILISATIONS



R C Paris R 373 118 315

Lola Montes, la diva qui fit abdiquer un roi

Max Ophuls en a fait l'héroïne tourmentée d'un film mémorable. Ballerine irlandaise se faisant passer pour une Espagnole, la belle Lola Montes mena une vie digne d'un scénario de cinéma.

Un cyclone sensuel et romantique

1821

Maria Dolores Elizabeth Rosanna Gilbert voit le jour à Grange, en Irlande. À ses 2 ans, son père émigre aux Indes avec sa famille.

1837

Eliza Gilbert refuse le mariage arrangé par sa mère et épouse un jeune officier dont elle se sépare au bout de cinq ans.

1843

À Londres, ses débuts sous le nom de Lola Montes ne récoltent qu'un succès mitigé. Elle s'installe à Paris après une grande tournée.

1846

Lola Montes devient la maîtresse de Louis I^{er}. La succession de scandales finit par obliger le roi à se séparer de la danseuse.

1861

Après son entrée dans l'Armée du Salut, qui bouleverse sa vie, Eliza Gilbert meurt dans l'anonymat à New York.

En 1861 s'éteignait dans un hôpital de New York une patiente aux airs de simple dame de charité. Âgée de 39 ans à peine, elle répondait au nom d'Eliza Gilbert, et non plus de Lola Montes, sous lequel elle avait pourtant connu la célébrité plusieurs années auparavant. Inhumée dans la plus grande solitude, elle ne fut pleurée que par un ancien roi exilé à Nice, dont elle avait provoqué 13 ans plus tôt la chute et le déshonneur.

Née en 1821 à Grange, en Irlande, de l'union d'Edward Gilbert et d'Eliza Oliver, un militaire et une actrice d'origine espagnole, Eliza Gilbert était ambitieuse, rebelle et dotée d'un immense pouvoir de séduction. Elle passa son enfance aux Indes, à Danapur, où son père succomba au paludisme peu après avoir été muté. Le bonheur de sa mère et d'un autre militaire, John Craigie, mariés un an plus tard, fut toutefois gâté par le comportement de l'enfant : la jeune Betty, comme on l'appelait alors, faisait déjà des manières et refusait d'observer les règles de bienséance les plus élémentaires. Exaspéré, son beau-père l'envoya en métropole sous la garde de sa famille, où elle grandit dans un internat britannique jusqu'à

l'âge de 15 ans. Sa mère la fit alors revenir pour la marier à Abraham Linley, un magistrat fortuné et respectable, mais âgé de 50 ans de plus que la jeune fille. De retour aux Indes et devant une telle situation, Betty refusa d'exaucer le souhait de sa mère ; elle décida même de fuir le foyer familial avec un jeune lieutenant, Thomas James, qu'elle épousa peu après et qui ne tarda pas à la quitter pour une nouvelle maîtresse, emportant avec lui tout l'argent du couple.

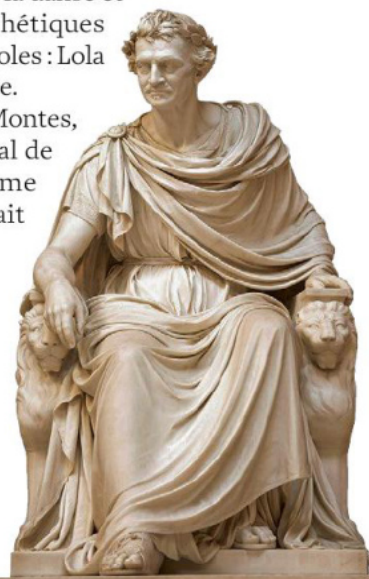
Lola s'invente un personnage

Betty regagna l'Angleterre, abandonnée et démunie, mais accompagnée du dandy londonien Charles Lennox, qui sut déceler son seul capital : la beauté. La populaire Fanny Kelly, une chanteuse et comédienne qu'il lui présenta, l'aida ensuite à créer le personnage qui la rendrait célèbre à la vie comme à la scène, en puisant dans sa passion pour la danse et dans ses hypothétiques origines espagnoles : Lola Montes était née.

« Doña Lola Montes, du Théâtre royal de Séville », comme elle se présentait

Louis I^{er} de Bavière tombe dans les filets de Lola Montes lorsqu'elle s'installe à Munich.

LOUIS I^{er} DE BAVIÈRE EN EMPEREUR ROMAIN. SCHICKERT / AGE FOTOSTOCK





LA TIGRESSE AUX YEUX VERTS

FRANZ LISZT disait que Lola Montes possédait « la beauté d'une tigresse », à juste titre : son goût pour la provocation et ses yeux verts lui donnaient un air félin, tandis que sa sombre chevelure encadrait un visage aux traits arrondis. Sa forte personnalité et la perfection de ses formes lui conféraient un grand pouvoir de séduction. Cependant, les pinceaux de ses courtisans accentuèrent manifestement la douceur et les proportions de son visage : la Lola Montes des photographies est très éloignée du plus célèbre de ses portraits, commandé en 1847 par Louis I^{er} au peintre Joseph Karl Stieler.

PORTAIT DE LOLA MONTES PAR JOSEPH KARL STIELER POUR LOUIS I^{er} DE BAVIÈRE. CHÂTEAU DE NYMPHENBURG, MUNICH.

BRIDGEMAN / ACI

alors, fit ainsi ses débuts sur la scène de Londres en 1843, pendant l'entracte de l'opéra de Gioachino Rossini, *Le Barbier de Séville*. Sa prestation ne remporta qu'un succès mitigé, mais lui permit de commencer une tournée à travers l'Europe ; elle s'y fit connaître avec sa « tarentelle », une danse espiègle qu'elle interprétait en jouant des castagnettes, des œillets piqués dans ses cheveux coiffés d'une mantille. Moyennement douée pour la danse, Lola Montes parvint malgré tout à se hisser au rang de véritable diva.

Un nouvel amant, le compositeur Franz Liszt, l'y aida à son tour en l'introduisant auprès des cercles artistiques et culturels de l'époque. Leur relation fut de courte durée, mais la jeune femme fit jouer les contacts du musicien pour s'installer à Paris. Elle y aurait entretenu une fugace liaison avec Alexandre Dumas, qu'elle abandonna pour Alexandre Dujarrier, le directeur du journal *La Presse*. Certaine d'obtenir les faveurs du public grâce à l'intense campagne médiatique lancée par son nouvel amant, elle n'en essuya pas moins un échec cuisant auprès

de l'exigeant public parisien. Dépitée, Lola Montes décida de quitter Paris pour Munich. Lorsque l'Opéra de la capitale bavaroise lui ferma ses portes, elle n'hésita pas à se tourner vers l'homme qui lui ouvrirait celles du succès : Louis I^{er} de Bavière.

En 1846, la Bavière était l'un des nombreux royaumes dont l'unification donnerait naissance à l'actuel territoire allemand. Elle était dirigée depuis 1825 par Louis I^{er}, un amoureux des arts et des lettres marié à Thérèse de Saxe-Hildburghausen et père de neuf enfants. Lorsque Lola Montes



LE THÉÂTRE NATIONAL de Munich accueille l'Opéra d'État de Bavière, où se produisit Lola Montes. Photographie colorisée, 1900.

AG / ALEUM

fit irruption dans sa vie, Louis I^{er} était un sexagénaire dont les passions secrètes se résumaient à sa « galerie des beautés », une salle du château de Nymphenburg où il conservait des portraits de belles femmes et venait se réfugier du libéralisme croissant qui menaçait son statut de monarque absolu.

Sa rencontre avec Lola Montes le transforma radicalement : tout tournait désormais autour d'elle. Il obtint ainsi pour elle une représentation le 13 octobre 1846 à l'Opéra de Munich, dont il remplit le parterre de policiers en civil pour éviter tout contretemps, mais en vain : des huées générales vinrent à nouveau saluer la cachucha

— une sorte de boléro — du *Diable boiteux* de Casimir Gide, qu'elle avait choisi d'exécuter.

Cette représentation marqua à la fois le début et la fin de la carrière artistique de Lola à Munich. Après cet épisode, le roi l'écarta de la scène pour l'installer dans une splendide demeure située sur la Borschtallee, l'une des plus élégantes avenues de Munich. Sûre de sa position, Lola se comportait en public et en privé comme une véritable reine sans couronne, s'immisçant dans la politique du royaume, multipliant les extravagances face à la plus complète passivité du monarque. L'indignation populaire fut portée à son comble en 1847 par l'anoblissement de la courtisane, qui reçut le titre de comtesse de Landsfeld. L'ensemble du gouvernement démissionna, et plusieurs manifestations de rejet survinrent au printemps

LE NOM D'UN MATADOR ?

UNE LÉGENDE raconte que le pseudonyme choisi par Lola Montes était un hommage au torero Francisco Montes « Paquiro ». S'il s'agit d'une hasardeuse hypothèse, Eliza Gilbert aurait malgré tout pu faire escale dans un port andalou pendant son trajet des Indes à Londres, en 1842, et y avoir rencontré le célèbre matador espagnol.

LOLA MONTES ACCOMPAGNAIT SES DANSES DE CASTAGNETTES.



DAVID BROOKS / ALAMY / AGF

CAP VERS LES ÉTATS-UNIS

Caricature de l'embarquement de Lola Montes pour l'Amérique en 1851. À gauche, Louis I^{er} pleure son départ.



GRANGER / ALBUM

1847, suivies de graves agitations dans la capitale bavaroise. Après la signature d'un arrêté expulsant Lola du pays, Louis I^{er} écrit dans son journal : « Vous m'avez chassé de mon paradis et avez versé du fiel sur mes jours. » Lorsque la révolution éclata en 1848, il abdiqua en faveur de son fils Maximilien et fut contraint à l'exil.

Désillusions américaines

Convaincue que son amant se lancerait à sa recherche, Lola se réfugia en Suisse, puis en France. Voyant que ses prévisions ne se réalisaient pas, elle s'installa à Londres et essaya d'y monter une pièce de théâtre inspirée de ses aventures munichoises, *Lola Montes, ou la comtesse d'une heure*, mais l'ambassade bavaroise l'en empêcha. Les scandales s'enchaînèrent : décidée à refaire sa vie, elle épousa un jeune officier de cavalerie, George Trafford Heald, alors que son mariage avec Thomas James

n'avait pas été dissous. Elle fut accusée de bigamie, et les jeunes époux durent partir pour la France, où ils se séparèrent deux ans plus tard.

Mais Lola Montes ne s'avouait pas vaincue. Elle partit pour les États-Unis et se lança en 1851 sur Broadway avec une pièce prétendument autobiographique, intitulée *Betty la Tyrolienne*, dont l'héroïne libérait la Bavière du joug des Jésuites ! Cette absurde entreprise fut à nouveau condamnée par la critique et par le public. Pour survivre, Lola décida de s'exhiber dans des foires où l'on pouvait bavarder avec « Madame la comtesse de Landsfeld » pour une somme modique. Prise par la fièvre de l'or, elle s'installa peu après à Grass Valley, un village minier de Californie. Elle y rédigea un ouvrage considéré comme l'un des premiers manuels de beauté : *L'Art de la beauté chez la femme. Secrets de la toilette*. De cette fin de vie frôlant la déchéance,

le cinéaste Max Ophüls dressera un portrait à la fois baroque et cruel.

Le succès de son livre poussa Lola à regagner New York en 1859, où la découverte de l'Église méthodiste bouleversa sa vie : elle abandonna ses prétentions artistiques pour rejoindre ce qui n'était encore qu'un embryon de l'Armée du Salut. Elle se consacra au prêche de rue, mais fut emportée par une pneumonie. Dans le cimetière new-yorkais de Greenwood, on peut lire cette très simple épitaphe : « Eliza Gilbert, décédée le 17 janvier 1861. » Plus personne ne se souvenait de la célèbre Lola. ■

MARÍA PILAR QUERALT DEL HIERRO
HISTORIENNE

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
Lolette
L. de Villemorin, Le Promeneur, 1999.
FILM
Lola Montès
M. Ophüls, Gaumont, 2013.

VACANCES ROM

LES TOURISTES DE L'ANTIQUITÉ



AINES

Ils faisaient la fête dans la baie de Naples, couraient les temples grecs et couvraient de graffitis les tombeaux égyptiens. Les Romains n'ont rien à envier aux touristes modernes, dont ils sont les précurseurs. Voyage dans les pas de ces amateurs de vieilles pierres et de plaisirs.

JORGE GARCÍA SÁNCHEZ
UNIVERSITÉ COMPLUTENSE, MADRID

LA DOLCE VITA EN CAMPANIE

Les Romains nantis profitaient de leur temps de loisir, surtout durant l'été où ils fuyaient la ville, dans des villas luxueuses dominant la baie de Naples. Tableau d'Ettore Forti. XIX^e siècle.

BRIDGEMAN / ACI

CHRONOLOGIE

L'attrait pour l'ailleurs



75 av. J.-C.

Alors qu'il est questeur à Lilybée, en Sicile, le jeune Cicéron voyage dans l'île et « découvre » la tombe d'Archimède.



Vers 20 apr. J.-C.

Dans sa *Géographie*, l'auteur grec Strabon relate un voyage qu'il a fait en Égypte, en compagnie du préfet Ælius Gallus.



1^{er} siècle apr. J.-C.

Pline le Jeune décrit les agréables activités auxquelles il s'adonne lorsqu'il se retire dans l'une des villas qu'il possède à la campagne.



76-138 apr. J.-C.

L'empereur Hadrien passe une grande partie de son règne à voyager à travers son empire, avec une prédilection particulière pour la Grèce.



160-180 apr. J.-C.

Dans sa *Description de la Grèce* en 10 volumes, Pausanias mentionne les monuments et les lieux qu'il juge dignes d'intérêt.



▲ UNE VUE SUR LE VÉSUVIE

Située au pied du Vésuve, Pompéi était une ville prospère. Beaucoup de riches Romains possédaient de luxueuses villas dans la ville et dans ses environs.

Les Romains de l'Antiquité voyageaient pour de multiples raisons : commerciales, professionnelles, religieuses, intellectuelles, militaires, familiales, personnelles... Mais ceux qui le faisaient par plaisir, pour faire du tourisme, n'étaient pas rares, au moins dans les classes aisées. Il ne serait pas exagéré d'affirmer que c'est dans la Ville éternelle qu'est née une activité pratiquée aujourd'hui par des millions de personnes lorsqu'elles parviennent à avoir quelques jours de liberté. De fait, le mot tourisme a une racine latine : il vient du verbe *tornare*, « faire tourner », ce qui implique un voyage aller et retour, comme nous l'envisageons aujourd'hui pour nos errances estivales.

Les aristocrates romains faisaient parfaitement la distinction entre le *negotium*, période durant laquelle ils étaient occupés à leurs tâches quotidiennes, et l'*otium*, le temps du repos. Venait alors le moment de s'éloigner du chaos urbain dans une villa maritime – de celles que l'on trouve en grand nombre au



DES VOYAGEURS ARRIVENT DANS UN RELAIS (OU MANSIO) SUR UN BAS-RELIEF. MUSÉE DE LA CIVILISATION ROMAINE, ROME.

DEA / ALBUM



CARTE ROUTIÈRE

CONNU SOUS LE NOM de Table de Peutinger, ce document est la seule carte connue montrant le réseau routier de l'Empire romain. Elle inclut l'ensemble des provinces romaines et va encore plus loin, jusqu'à l'Inde et l'île du Sri Lanka (Ceylan). Elle est conservée sur un parchemin daté autour du ^{xiii}^e siècle, lui-même copie d'un original romain remontant sans doute au ^{iv}^e siècle apr. J.-C.

DEA / ALBUM

HENRIK SUDURA / AGE FOTOSTOCK

pied du Vésuve, par exemple — ou de visiter les attractions monumentales des provinces orientales, ce que ne manquaient pas de faire les officiers et les administrateurs employés dans ces régions.

S'évader par la lecture

Les Romains n'ont pas été insensibles au charme irrésistible de l'exploration du monde. Ce n'est pas un hasard si, au ⁱⁱ^e et au ⁱⁱⁱ^e siècle, se sont popularisés les romans d'aventures exotiques, tels *Le Roman de Leucippé* et *Clitophon*, *Les Éphésiaques* ou encore *Les Éthiopiennes*, mettant le lecteur dans la peau de jeunes couples d'amoureux qui finissent par se retrouver après avoir traversé d'innombrables mésaventures parmi les tribus éthiopiennes ou les pirates grecs, ou chez les despotes orientaux. Achille Tatius, Xénophon d'Éphèse et Héliodore d'Émèse sont les noms de quelques-uns de ces « Jules Verne » classiques, qui transportaient leurs lecteurs dans des lieux lointains sans qu'ils aient à sortir de chez eux.

Les bibliophiles pouvaient pour leur part feuilleter les volumes des périégèses, ces récits qui décrivaient les plus célèbres monuments du passé, architecturaux comme sculpturaux, notamment ceux de Grèce, d'Asie Mineure, du sud de l'Italie et de la Sicile. Souvent comparées aux guides de voyage actuels, les périégèses ressemblent en réalité davantage à des traités artistiques et historiques, surtout conçus pour renseigner sur les rites spécifiques pratiqués dans chaque lieu. Ils décrivaient en effet les principaux sanctuaires, ainsi que leurs fêtes et leurs traditions. Pline l'Ancien, célèbre pour son *Histoire naturelle* et pour son décès lors de l'éruption du Vésuve en 79 apr. J.-C., attribuait à ses contemporains la lecture de ce genre d'écrits, en particulier lorsqu'ils traitaient de l'Égypte, de la Grèce et de l'Asie.

▼ UN VOYAGE À LA ROMAINE

Voici la réplique d'une *carruca*, une voiture à quatre roues couverte et tirée par deux ou quatre chevaux. Musée romain-germanique, Cologne.



BRIDGEMAN AG

LA MOSAÏQUE DU NIL

L'Égypte était l'un des lieux de voyage préférés des Romains. Ce détail de la célèbre mosaïque du Nil, du I^{er} siècle av. J.-C., montre un joyeux groupe de personnes en train de boire près du fleuve. Musée archéologique national, Palestrina.



DEA / ALBUM

Le philosophe Sénèque, auteur d'un traité sur l'oisiveté, trouvait pour sa part intéressant de sortir de la ville, car cela permettait de rencontrer des gens différents et des spectacles naturels inconnus ; il insistait à ce sujet sur les fleuves — les accidents fluviaux ont toujours fasciné les gens de l'Antiquité —, citant le Tigre, le Nil et le Méandre (l'actuel Menderes, en Turquie). Ce sont donc les auteurs gréco-romains eux-mêmes qui nous informent sur les grandes destinations touristiques et les attraits que présentaient le patrimoine artistique et la nature de ces lieux.

Le patrimoine intellectuel de régions déterminées constituait un attrait particulier pour les voyageurs. L'Helade et les provinces asiatiques étaient emplies du souvenir des poèmes d'Homère, auxquels les Romains s'identifiaient à travers leur propre héros national, Énée : on

▼ ÉGYPTOMANIE

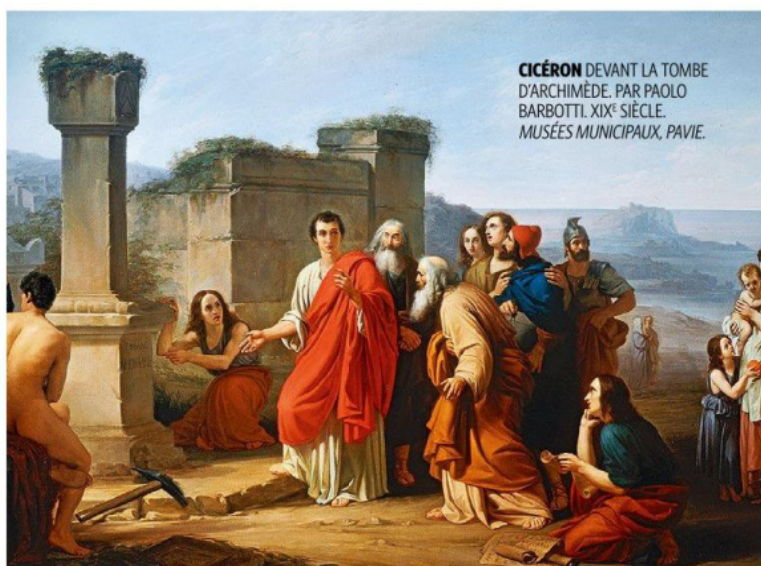
Cette coupe en obsidienne incrustée de lapis-lazuli, de malachite et d'or, et décorée de motifs égyptiens est un bel exemple de l'engouement de la Rome impériale pour l'Égypte. Musée archéologique national, Naples.



DEA / ALBUM

vénérait à Pylos le palais de Nestor ; à Athènes, la tombe d'Édipe ; Oreste reposant à Sparte, et Agamemnon et Iphigénie à Mycènes. À Troie, on devinait encore les traces du campement des assiégeants achéens ou de l'autel de Zeus, où le roi troyen Priam avait perdu la vie des mains de Néoptolème, le fils d'Achille. Mais ce lieu était surtout célèbre à cause des tombes supposées des héros homériques, tels Hector ou Achille, que visitèrent Jules César et quelques-uns de ses successeurs, dont les empereurs Hadrien, Caracalla, Dioclétien et Constantin.

Les escapades en Grèce incluait la visite de villes comme Corinthe, Épidaure, Delphes, Sparte ou Olympie ; des destinations attrayantes en raison des fêtes et des jeux athlétiques que l'on y célébrait et qui constituaient un excellent prétexte pour envisager un voyage. D'autres villes présentaient



CICÉRON DEVANT LA TOMBE
D'ARCHIMÈDE. PAR PAOLO
BARBOTTI. XIX^e SIÈCLE.
MUSÉES MUNICIPAUX, PAVIE.

ERIC LESSING / ALBUM

TOURISME CULTUREL

LORS DE SA QUESTURE en Sicile, Cicéron se promena dans l'île. Pendant une excursion, il découvrit le tombeau d'Archimède, comme il l'a relaté dans ses *Tusculanes* : « Je l'ai découvert entouré et recouvert [...] de ronces et de buissons. Je connaissais quelques petits vers dont j'avais appris qu'ils étaient inscrits sur sa tombe. [...] J'aperçus une petite colonne qui émergeait à peine des buissons. »

d'importantes attractions locales : Rhodes attirait par exemple l'attention avec les vestiges de son fameux colosse à l'effigie du dieu Hélios, dont la masse de bronze haute de 31 m s'était effondrée lors d'un tremblement de terre en 228 av. J.-C. Les étrangers s'amusaient à explorer les énormes membres brisés et transformés en grottes artificielles, ou à essayer d'entourer de leurs bras le pouce de la statue, tâche impossible si l'on en croit Pline l'Ancien.

« Je ne peux pas lire cette écriture ! »

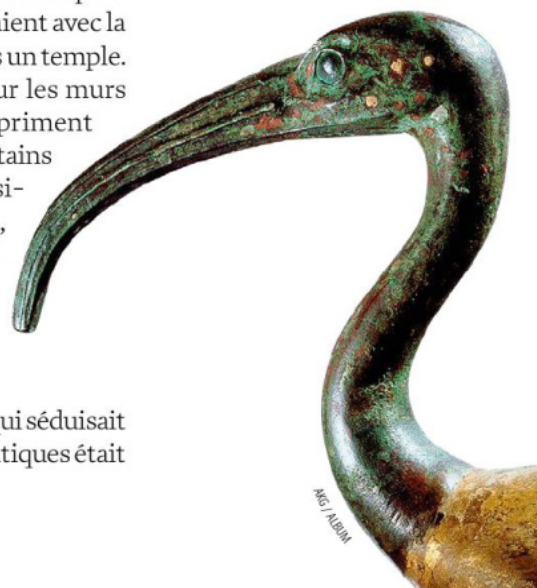
La terre qui émerveillait particulièrement le touriste romain était l'Égypte. L'étrangeté de ses rites religieux et de son écriture hiéroglyphique déconcertait et fascinait à la fois le visiteur ; il en allait de même de ses monuments, qu'il s'agisse des pyramides de Gizeh ou des tombes souterraines de la Vallée des Rois. Dans ces dernières, on peut encore détecter le passage de centaines de promeneurs de l'Antiquité grâce aux graffitis (noms, dates, petites biographies, poèmes)

qu'ils ont gravés sur les murs. Nous savons ainsi qu'un certain Isidore, natif d'Alexandrie, a étudié le droit à Athènes ; que le centurion Januarius est entré dans les cryptes avec sa fille Januarina, ou que la vallée émerveillait Antoine presque autant que la ville de Rome. Près de la moitié des graffitis découverts se concentrent dans la tombe de Ramsès VI ; on croyait en effet qu'il s'agissait de la sépulture de Platon, raison pour laquelle les philosophes néoplatoniciens y entraient avec la déférence de ceux qui prient dans un temple. Certains des graffitis inscrits sur les murs de cette tombe pharaonique expriment ce qu'ont pensé de cet endroit certains visiteurs, tel celui-ci : « Je l'ai visitée et elle ne m'a pas plu du tout, sauf le sarcophage », ou l'avocat du nom de Bourichios, frustré de ne pas comprendre la signification des hiéroglyphes : « Je ne peux pas lire cette écriture ! »

Un autre monument égyptien qui séduisait particulièrement les voyageurs antiques était

▼ L'IBIS SACRÉ

Dans ses écrits, l'historien Plutarque fait référence à l'adoration que les Égyptiens portaient à cet oiseau, animal sacré du dieu de l'Écriture, Thoth. Époque ptolémaïque.



AGF / ALBUM

LES COLOSSES DE MEMNON

Ces statues se dressaient à l'entrée du temple funéraire d'Amenhotep III, sur la rive occidentale du Nil. Leurs socles conservent au moins 90 inscriptions de voyageurs romains qui ont voulu laisser la trace de leur visite et dire s'ils ont ou non entendu leur fameux chant.

JOHANNA HUBER / FOTOTECA 9X12



REPRÉSENTATION DE LA BAIE DE PUTEOLI (ACTUELLE POUZZOLES), PRÈS DE NAPLES, OÙ SE TROUVAIT LA VILLE ANTIQUE DE BAÏES.

ACQUERELLE DE JEAN-CLAUDE GOLVIN. MUSÉE DÉPARTEMENTAL ARLES ANTIQUE. © ÉDITIONS ERRANCE



ESTIVANTS HORS DE CONTRÔLE

Pour les riches Romains, Baïes était synonyme de désordre estival. Les auberges, les villas et les complexes thermaux de cette ville balnéaire de Campanie jouissaient d'une réputation sulfureuse. Ovide raconte combien il était facile d'y « chasser » des femmes célibataires ou des veuves. Sénèque décrit des scènes d'ivresse et d'orgies sur ses rives, et de barges qui sillonnaient le lac Lucrin, à bord desquelles se pratiquaient toutes sortes d'actes libertins. Les cris et les chansons s'intensifiaient à la tombée de la nuit, aussi bien sur la plage que dans les innombrables tavernes. Le poète Martial soulignait que même une matrone aussi exemplaire que la fidèle Pénélope quitterait Baïes transformée en Hélène de Troie.

les deux statues assises d'Amenhotep III, vestiges de son temple funéraire près de Louxor. Grecs et Romains les baptisèrent « colosses de Memnon », estimant que l'une des statues représentait ce roi éthiopien allié des Troyens. Le matin, quand la brise soufflait à travers les fissures provoquées par un tremblement de terre, les statues émettaient un son étrange, qui attirait un grand nombre de curieux : ils croyaient entendre le tintement d'une lyre, un sifflement ou des sanglots. De nombreux visiteurs ont engagé des tailleurs de pierre locaux pour inscrire des graffitis sur les colosses, tel le lyrique Paéon, qui a composé des vers en l'honneur de son patron Metius Rufus, ou la poétesse Julia Balbilla, qui voyageait dans la suite de Vibia Sabina, l'épouse de l'empereur Hadrien.

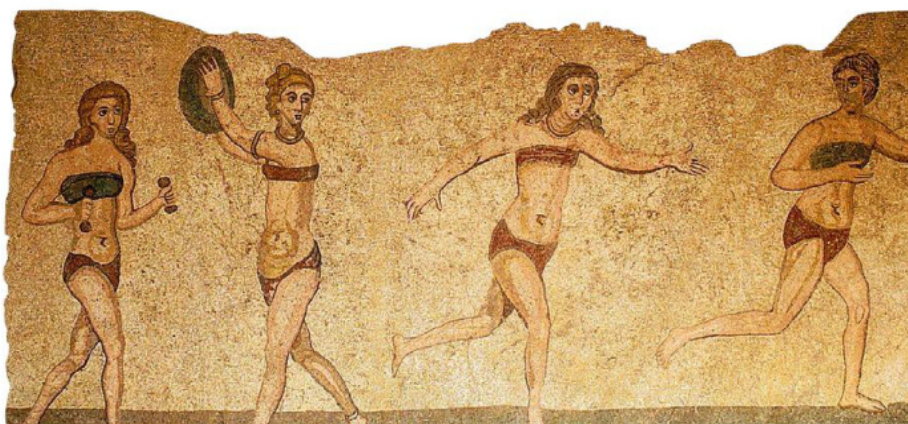
Les Romains qui quittaient leur patrie trouvaient en général le temps de faire du tourisme, y compris lorsqu'ils menaient à bien des missions guerrières et diplomatiques. C'est le cas par exemple du général Paul Émile qui, après que ses légions eurent exterminé,

en 168 av. J.-C., 20 000 hommes lors de la bataille de Pydna, et après avoir démembré le royaume hellénistique de Macédoine, entreprit un périple qui l'amena à présenter des offrandes à Athéna sur l'acropole athénienne, à Apollon dans son sanctuaire de l'île de Delphes, à Asclépios dans son enceinte sacrée d'Épidaure et, bien sûr, à Zeus dans son temple d'Olympie. Il ne négligea pas non plus des lieux aussi emblématiques qu'Aulis en Béotie, port de départ de l'expédition grecque dirigée par Agamemnon contre Troie, ou l'isthme de Corinthe, siège des jeux Isthmiques. Quelques années plus tard,

▼ SPORTS DE PLAISANCE

Les Romains appréciaient les exercices physiques pour se distraire. Il était admis que les jeunes filles fassent un peu de sport dans les thermes, comme le montre cette mosaïque de la villa du Casale, en Sicile.

DAGLI ORTI / AURIMAGES





UNE FÊTE À LA PLAGE

À la fin du XIX^e siècle, le peintre italien Ettore Forti donne sa vision des fêtes qu'organisaient les riches vacanciers romains. Des distractions que certains philosophes condamnaient, comme Sénèque : « Quel besoin a-t-on de voir et des gens ivres chanceler sur le rivage, et des repas sur l'eau, et des lacs retentissant du bruits des concerts, et mille autres excès que la débauche ose [...] afficher ? »

BRIDGEMAN / ACI





ISTOCK / GETTY IMAGES

▲ LE TEMPLE DE POSÉIDON

La Grèce était une destination appréciée des Romains, qui y marchaient dans les pas d'Homère. Elle présentait des paysages typiques, comme cette vue du temple dominant le cap Sounion.

le sénateur Lucius Memmius associa lui aussi devoir et plaisir lors d'un voyage dans la ville égyptienne d'Arsinoë, l'antique Crocodilopolis. Memmius y jouit de l'obséquiosité d'un fonctionnaire du roi Ptolémée IX appelé Asclépiade, qui lui procura toutes les commodités lors de son itinéraire : il organisa sa visite au « labyrinthe » (le complexe funéraire relié à la pyramide du pharaon Amenemhat III) et lui fournit les petits pains typiques dont les tou-

ristes nourrissaient les reptiles qui donnaient leur nom à la ville, surtout le plus important d'entre eux : le crocodile qui incarnait le dieu Sobek. Le géographe Strabon relate que cet énorme animal passait son temps à engloutir les fruits, les biscuits et le vin que lui jetaient les visiteurs de passage.

Mais il n'était nul besoin de partir à l'autre bout de la Méditerranée pour profiter de vacances formidables. Depuis l'époque de la République, les patriciens romains possédaient une ou plusieurs villas de loisir sur la côte ou à la campagne, où ils se retiraient pour échapper à leurs obligations quotidiennes et se consacrer pleinement à l'*otium*. En Italie, la région idéale pour disposer d'une résidence secondaire était la Campanie, où se trouvaient les localités de Baïes, de Pompéi, d'Herculanum et de Stabies. Proche de Rome, elle bénéficiait d'un climat agréable et de plages attrayantes, qualités indispensables pour devenir un centre touristique privilégié. C'est ce qu'a pressenti au début du 1^{er} siècle av. J.-C. le sénateur Caius Sergius Orata, véritable « chef d'entreprise » qui rénove des villas au bord de la baie de Naples pour ensuite les revendre aux notables à un prix élevé.

Sur les plages de Campanie, le temps s'écoulait agréablement, « entre romances, chansons, banquets et promenades en bateau », écrivait Cicéron. Pline le Jeune



AKG / ALBUM



LE GOÛT DE LA NATURE

LES NOTABLES jouissaient dans leurs demeures urbaines ou rurales de magnifiques jardins privés, véritables havres de tranquillité. L'eau, toujours présente sous forme de fontaines ou de bassins, y jouait un rôle de premier plan. Ils comprenaient aussi une grande variété de plantes et d'oiseaux, ainsi que des sculptures et des éléments architecturaux.

décrit aussi les occupations estivales auxquelles il s'adonnait dans ses villas : méditer, lire, recevoir des massages, se baigner, écouter des récitaions et de la musique, pêcher ou monter à cheval. Des activités qui pouvaient aussi bien se réaliser seul qu'en compagnie d'invités des villas voisines ; dans ce cas, la chasse pouvait devenir un autre des passe-temps favoris. Au ^{IV}^e siècle apr. J.-C., l'érudit Quintus Aurelius Symmachus, propriétaire de nombreuses demeures, se distrait avec ses amis Macedonius et Atalus en bavardant, en lisant et, comme Pline le Jeune, en s'adonnant à la chasse, activité propre à sa classe aristocratique. Les banquets somptueux étaient à l'ordre du jour lorsque se réunissaient ces convives de noble origine. La plupart du temps, ils étaient agrémentés de spectacles mettant en scène des musiciens, des comédiens et des danseurs, et ce que nous qualifierions aujourd'hui de circassiens. Ummidia Quadratilla, une illustre dame qui vécut au ^I^{er} siècle apr. J.-C., disposait même d'une troupe de mimes, d'équilibristes et de

danseuses qui transformaient ses dîners en délicieuses festivités.

Heureusement, l'archéologie a préservé beaucoup de ces résidences de luxe, embellies de jardins, de bassins aux eaux claires, de piscines, de peintures colorées, de collections de sculptures de marbre et de bronze, et dotées de bibliothèques, à l'image de la villa des Papyrus, à Herculaneum. La plupart de ces résidences avaient des dimensions impressionnantes, comme la villa du Berger, à Stabies, qui avoisinait les 19 000 mètres carrés, ou la proche villa Ariana, de 13 000 mètres carrés. Dans ces fastueux cadres de représentation sociale, de loisir de vacances, de repos spirituel et de plaisir intellectuel, le patricien romain pouvait avoir la sensation d'être un roi grec en son palais. ■

▲ DES JARDINS MERVEILLEUX

Les fresques de jardins en trompe-l'œil étaient un décor récurrent des demeures romaines, à l'image de celle ci-dessus, provenant de la maison du Bracelet d'or, à Pompéi. On y voit cohabiter différentes espèces d'oiseaux, de plantes et de fruits.

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
L'Empire des loisirs.
J.-N. Robert, Les Belles Lettres, 2011.

UNE VILLA EN BORD DE MER

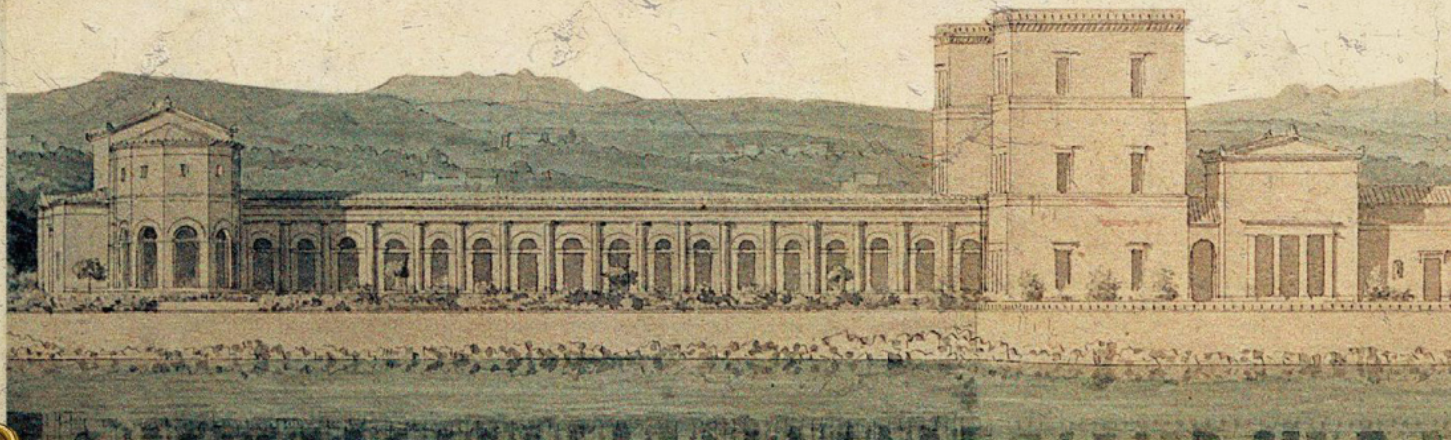
Les fresques de Pompéi nous montrent des représentations de différents types



VILLA MARITIME. FRESQUE DE LA VILLA SAN MARCO
À STABIES. ANTIQUARIUM, CASTELLAMMARE DI STABIA.

DES TABLEAUX CHOISIS

Dans sa *Galerie de tableaux*, le philosophe Philostrate de Lemnos décrit le luxe d'une villa dans la baie de Naples : « Je logeais alors en dehors des murs dans un faubourg bâti sur la côte, et où s'élevait un portique à quatre ou cinq étages, qui avait vue sur la mer Tyrrhénienne. Revêtu des plus beaux marbres [...], il tirait son principal éclat des tableaux encastrés dans ses murs, et choisis, comme il me le semblait, avec un soin tout particulier ; ils témoignaient en effet du talent d'un grand nombre de peintres. »



VILLA DE LAURENTUM. DESSIN DE LA DEMEURE DE PLIN LE JEUNE PAR KARL FRIEDRICH SCHINKEL. 1833-1834. MUSÉES D'ÉTAT, BERLIN.

de villas, où les Romains fortunés trouvaient refuge et distraction.

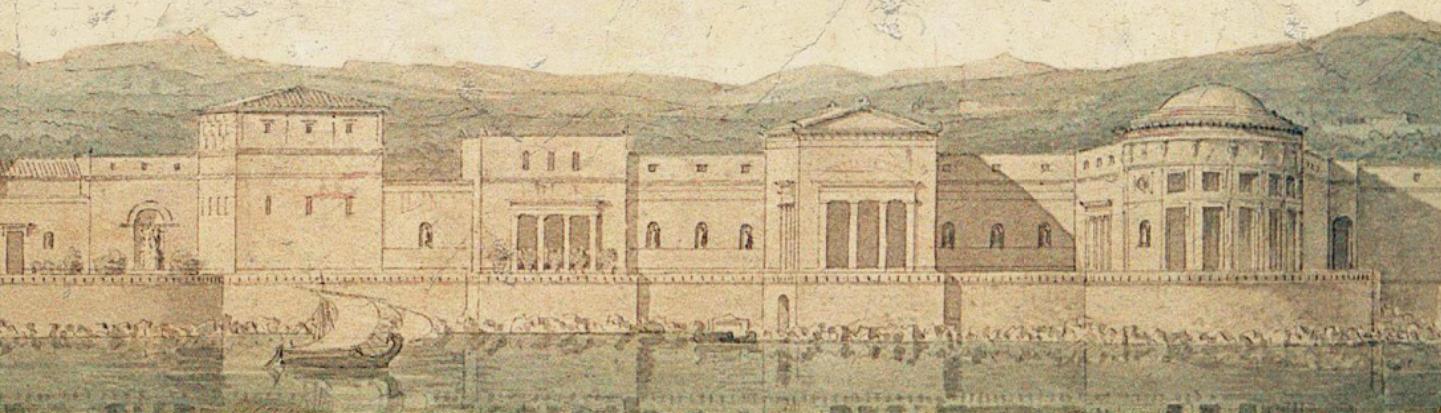


VILLAS À ÉTAGES. FRESQUE DU TABLINUM DE LA MAISON DE LUCRETIVS FRONTO À POMPÉI.

PHOTOS : DEA / ALBUM

LA VILLA DE PLINE LE JEUNE À LAURENTUM

Dans ses *Lettres*, Pline le Jeune décrit la villa qu'il possédait à Laurentum, près de Rome : « [Elle] est commode, sans être d'un entretien dispendieux. L'entrée, d'une élégante simplicité, fait face à un portique courbé en forme de D, et qui entoure une petite cour charmante. C'est une retraite précieuse contre le mauvais temps, car on y est protégé par les vitres qui le ferment, et surtout par les toits qui le couvrent. [...] De tous les côtés, [la salle à manger] est garnie de portes à deux battants et de fenêtres qui sont aussi grandes que les portes ; de manière que, à droite, à gauche et en face, on découvre comme trois mers différentes. »



DOSSIER



AL-ANDALUS

LE MYTHE DU PARADIS PERDU



LA SALLE DES ROIS

Les peintures de cette salle de l'Alhambra de Grenade représentent les portraits des 10 premiers rois nasrides (ici, quatre d'entre eux). D'influence italienne, elles ont sans doute été réalisées au ^{xv}e siècle par des peintres chrétiens.

Ci-dessous, carreau de terre cuite glacurée d'époque nasride (1238-1492).

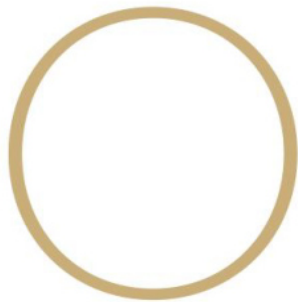
PEINTURE : AISA / LEEIMAGE. TERRE CUITE : IMAGE OF THE MMA / RMN-GP.

La conquête de 711 fait basculer la péninsule Ibérique dans sept siècles de domination musulmane. Un passé prestigieux, sur lequel l'Espagne a pu construire en partie son identité culturelle. Quitte à pratiquer quelques ajustements avec l'histoire...

JOSEPH PÉREZ

PROFESSEUR HONORAIRE DE CIVILISATION DE L'ESPAGNE





n doit à Ibn Khaldûn, penseur arabe du XIV^e siècle, une théorie originale sur les empires. Selon lui, le seul moyen de créer de la richesse, c'est de l'accumuler en levant des impôts. Tout empire suppose donc une masse soumise et exploitée de créateurs de richesses et une élite de guerriers.

En terre d'Islam, le pacte de la *dhimma* prévoit des dispositions particulières pour les « gens du Livre », juifs et chrétiens ; on ne les force pas à se convertir. Cela ne veut pas dire qu'ils sont placés sur un pied d'égalité avec les musulmans, puisqu'ils sont soumis à des discriminations fiscales, civiles et juridiques. Mais c'est ce qui explique qu'ils aient pu conserver la liberté de pratiquer leur culte et une relative autonomie juridique.

En permettant à des minorités religieuses de vivre, de travailler et de pratiquer librement leur culte, l'Espagne musulmane a-t-elle fait preuve de tolérance ? Il convient de savoir de quoi on parle. Aujourd'hui, le mot de tolérance a des connotations positives. Il est associé à l'ouverture d'esprit, à la liberté de conscience et de culte, au respect que l'on doit avoir pour ce que pensent les autres. Cette attitude est un phénomène récent ; la liberté religieuse est une conquête de l'histoire. Écartons de notre esprit l'image d'une Espagne en avance de 10 siècles sur l'évolution du monde. Dans la péninsule Ibérique, entre le VIII^e et le XV^e siècle, musulmans, chrétiens et juifs sont également convaincus qu'ils détiennent la vérité. Or, si une religion est vraie, les autres sont forcément fausses. Les autoriser serait donc reconnaître le droit à l'erreur, ce qui était impensable à une époque où l'on estimait que s'opposer à la foi était le signe d'un dérèglement mental. Faute de mieux, on tolérait ; mais tolérer, ce n'est pas respecter. Le mot a une consonance négative : c'est supporter plus que

permettre ; on ferme les yeux sur ce que l'on désapprouve, mais on reste convaincu que sa religion est la seule vraie.

C'est contre cette conception de la tolérance que s'est élevé le pasteur Rabaut Saint-Étienne devant l'Assemblée constituante, le 22 août 1789 : « Je réclame pour deux millions de citoyens utiles [les protestants] leurs droits de Français. Ce n'est pas la tolérance qu'ils demandent : c'est la liberté. La tolérance ! le support ! le pardon ! la clémence ! idées souverainement injustes envers les dissidents, tant il est vrai que la différence de religion, que la différence d'opinion n'est pas un crime. La tolérance ! je demande qu'il soit proscrit à son tour, et il le sera, ce mot injuste qui ne nous présente que comme des citoyens dignes de pitié, comme des coupables auxquels on pardonne ! »

Une bienveillance apparente

Même ainsi nuancée, on a beaucoup idéalisé la bienveillance dont Al-Andalus aurait fait preuve à l'égard des minorités religieuses. Celles-ci ont été constamment victimes de discriminations, voire de persécutions. Ce sont les Almoravides (1056-1147), puis les Almohades (1130-1269) venus du Maghreb qui portent le coup fatal à l'Espagne dite des « trois religions ». Le rigorisme religieux des premiers contraste avec l'éclectisme et la liberté de vie qu'ils trouvent en Espagne ; ils imposent l'usage exclusif de l'arabe et prétendent rétablir le dogme dans sa pureté originelle. Les Almohades prennent le relais. Ce sont des Berbères dont le nom



ANC-IMAGES / PICTURES FROM HISTORY



CHRONOLOGIE

SOUS LA LOI DE L'ISLAM

711

Les premiers contingents maures débarquent à Gibraltar. Début de la conquête du royaume des Wisigoths.

1031

Chute du califat de Cordoue, un siècle après sa fondation. Le territoire se morcelle en royaumes musulmans, les taïfas.

1085

La prise de la taïfa de Tolède par Alphonse VI de Castille marque un tournant dans l'histoire de la reconquête des territoires musulmans.

1086

La dynastie almoravide est appelée à l'aide par les taïfas. En 1118, Alphonse I^{er} d'Aragon reprend malgré tout Saragosse.

1212

Alphonse VIII de Castille, Sanche VII de Navarre et Pierre II d'Aragon remportent la victoire de Las Navas de Tolosa.

1236

Ferdinand III de Castille reprend la vallée du Guadalquivir. Cordoue tombe entre les mains des chrétiens.

1492

Isabelle de Castille et Ferdinand II d'Aragon s'emparent de Grenade au mois de janvier. C'est la fin de la Reconquête.

UN JUIF lit la *Haggadah* lors de la Pessah (Pâque juive), dans une synagogue d'Al-Andalus. xiv^e siècle.

► CONCERT DE OUD

Un chanteur musulman (à gauche) et un chanteur chrétien (à droite) chantent ensemble sur un air de oud, un instrument à cordes typique de la musique du Moyen-Orient. Miniature espagnole du XIII^e siècle.



signifie « partisans du Dieu unique ». Eux aussi se montrent intransigeants sur la pureté de la foi et les obligations qui en découlent.

Les uns et les autres convertissent de force les minorités ou les expulsent. Un certain nombre de juifs trouvent refuge au Maroc, la plupart émigrent vers les royaumes chrétiens — Portugal, Castille, Navarre, Aragon —, où les souverains leur font bon accueil. C'est la même chose pour les mozarabes. À partir du XII^e siècle, la bienveillance d'Al-Andalus à l'égard des religions du Livre — à supposer qu'elle ait jamais existé — fait place à la persécution. Rares sont les juifs qui vivent encore en terre d'Islam. Quant aux chrétiens, dans la Grenade des Nasrides qu'admiraient tant les romantiques, les seuls qui s'y trouvaient encore dans les années 1480-1492 étaient des prisonniers, enfermés dans des geôles. Les soldats de la Reconquête les ont libérés et ont accroché leurs chaînes aux murs du monastère de Saint-Jean-des-Rois, à Tolède ; il en reste encore quelques-unes aujourd'hui.

Il faut renoncer au mythe d'une Espagne musulmane accueillante et bienveillante à l'égard des minorités religieuses. Les maîtres du pays ont toujours été convaincus de la supériorité de leur foi. Juifs et mozarabes n'ont jamais été que des sujets de seconde catégorie. Au XIV^e et au XV^e siècle, la situation sera inversée. Le christianisme deviendra alors la religion dominante, et les souverains accepteront de régner sur des infidèles — musulmans, cette fois, et toujours les juifs —, tolérés, mais soumis à des discriminations de toute sorte. Il y a du reste un signe qui ne trompe pas : les relations sexuelles entre chrétiens, juifs et musulmans ont été fréquentes, bien que théoriquement interdites ; en revanche, on ne connaît aucun cas de mariage mixte : il ne pouvait pas y en avoir.

Maïmonide contraint à l'exil

On a trop tendance, de nos jours, à idéaliser l'Espagne des trois religions, dont on se fait une image fausse. Comment peut-on, par exemple, voir dans Maïmonide le symbole de cette Espagne pluriculturelle au point de lui consacrer une statue à Cordoue, alors qu'il est l'une des plus illustres victimes de l'intranséance religieuse ? Issu d'une famille juive, Maïmonide est né dans

PLAQUE D'IVOIRE
MOZARABE PROVENANT
DE NAVARRE. X^e SIÈCLE.
MUSÉE DE CLUNY, PARIS.





AKG-IMAGES / GILLES MERMET

La lente Reconquête chrétienne

LA RECONQUISTA est l'ambition de rendre la péninsule Ibérique à ceux qui se considèrent comme ses propriétaires légitimes. Le royaume des Asturies prend vite la première place dans ces combats. Burgos est fondée en 884, Salamanque reprise en 941. La grande affaire est l'ascension de la Castille. Un condottiere symbolise le dynamisme des guerriers de la Reconquête chrétienne : Rodrigue Díaz, né vers 1043, plus connu comme **le Cid**. Le roi de Castille le chasse du royaume. Rodrigue offre alors ses services à l'émir maure de Saragosse. En 1089, il entreprend pour son propre compte des expéditions dans le Levant. Après 1140, un jongleur compose un chant à sa gloire, le *Poème du Cid*, le premier monument de la littérature castillane.

À la fin du **XI^e** siècle et au début du **XII^e** siècle, deux victoires témoignent de la vitalité des deux principaux États chrétiens du moment, la Castille d'Alphonse VI et l'Aragon d'Alphonse I^{er} le Batailleur : la prise de **Tolède** en 1085, suivie par celle de

Saragosse en 1118. Le Tage marque désormais la limite méridionale qui sépare les chrétiens des domaines musulmans.

Ces victoires avaient été facilitées par le démembrement du **califat de Cordoue** en 1031. Les petits États maures font alors appel aux Almoravides du Maroc, qui réunifient l'Espagne musulmane, mais leur pouvoir s'effondre au bout d'une cinquantaine d'années. Les Almohades prennent le relais et installent leur capitale à Séville. C'est alors qu'apparaît dans la péninsule un véritable esprit de croisade. La Castille, l'Aragon, la Navarre et le Portugal s'associent. En 1212, leurs armées écrasent les Almohades en plein cœur de la Sierra Morena, à Las Navas de Tolosa. Au milieu du **XIII^e** siècle, de l'ancienne puissance d'Al-Andalus il ne reste plus que le petit émirat de **Grenade**. La Reconquête marque alors une longue pause, jusqu'à ce qu'en 1482 les Rois Catholiques décident d'éliminer ce qui restait de l'Islam en Espagne.

▲ **BATAILLE DE LA HIGUERUELA** QUI OPPOSA JEAN II DE CASTILLE AUX MAURES DE GRENADE EN 1431. FRESQUE ANONYME (DÉTAIL). SALLE DES BATAILLES, PALAIS DE L'ESCURIAL, SAN LORENZO DE EL ESCORIAL.

▼ **PIÈCE DE MONNAIE** EN OR À L'EFFIGIE DES ROIS CATHOLIQUES FERDINAND II D'ARAGON ET ISABELLE DE CASTILLE. GRENADE, FIN DU **XV^e** SIÈCLE.





▲ LES TROIS PASSÉS DE CORDOUE

Ce pont romain du I^{er} siècle av. J.-C. franchit le Guadalquivir. Il est flanqué à son extrémité de la porte fortifiée de la Calahorra, édifiée au XII^e siècle par les Almohades. En arrière-plan se dresse la cathédrale, sur le site de l'ancienne Grande Mosquée.

la ville andalouse en 1135. Comme beaucoup de ses coreligionnaires, il reçoit une éducation arabe. Il a 12 ans quand les Almohades prennent le pouvoir. Ceux-ci placent les juifs devant un choix : la conversion à l'islam ou l'exil. La famille de Maïmonide fait semblant de se convertir, puis gagne Fès et, de là, Le Caire. Désormais en sécurité, Maïmonide retourne au judaïsme, devient rabbin et médecin, et compose en arabe une œuvre philosophique et scientifique qui lui vaut une notoriété internationale. Il n'est jamais retourné dans sa terre natale, qu'il n'évoque même pas dans ses livres. L'intransigeance a chassé Maïmonide de son pays ; faire de lui le représentant d'une Espagne tolérante et accueillante est un contresens. C'est donc par un abus de langage que l'on parle d'une Espagne des trois religions. Al-Andalus a été un pays musulman, les minorités religieuses n'y ont jamais été vraiment acceptées et elles ont fini par disparaître au XV^e siècle.

Même à l'intérieur de l'islam, les affrontements n'étaient pas rares. Il y avait dans

Al-Andalus un milieu d'oulémas plus intransigeant, plus conservateur, plus tôt et mieux organisé qu'en Orient. On relève aussi de violents conflits ethniques qui, du VIII^e au X^e siècle, opposent Arabes et *muwal-ladûn* (Hispaniques convertis à l'islam). On observe encore la répression impitoyable de toute trace de chiisme en Al-Andalus. Seuls parmi les sunnites, les Andalous ont fait choix d'autoriser une unique école de droit et d'exégèse de la Loi divine, le malikisme, alors qu'en Orient la pluralité des écoles était la règle.

À quoi s'ajoute le thème de l'exil. Chassés de Damas en 750 par la révolution abbasside, les Omeyyades qui avaient échappé au sabre des vainqueurs s'étaient repliés en Espagne. Dès l'origine, donc, Al-Andalus a servi de refuge à ces vaincus qui se considéraient en quelque sorte comme en exil, loin de l'Orient perdu. Cet attachement à la Syrie n'a pour eux rien d'anecdotique ou de nostalgique. Chassés d'Orient, à leur avis du moins, par la révolte des non-Arabs



LES MOZARABES

CHRÉTIENS EN PAYS ISLAMIQUE

Les mozarabes sont des chrétiens qui ont gardé leur organisation municipale et leur hiérarchie ecclésiastique (évêques, prêtres, moines). Au début du ^xe siècle, ils auraient constitué encore les trois quarts de la population dans l'Espagne musulmane, rapport qui se serait inversé au siècle suivant. Le mot et le concept sont tardifs. Ils désignent moins un phénomène religieux qu'une réalité culturelle : les mozarabes sont des chrétiens arabisés ; ils parlent arabe et, au contact des Arabes, ils adoptent leur genre de vie ; le latin reste leur langue liturgique, mais ils adoptent l'arabe comme langue de culture et de communication. Mêlés aux Maures – apparemment, ils n'habitaient pas dans des quartiers séparés –, ils ont fini par s'intégrer à la société musulmane. Mais ils avaient beau être tolérés, ils n'en restaient pas moins des vaincus. On les tenait à l'écart des honneurs, des dignités, des responsabilités. Ils n'étaient pas à l'abri de vexations. C'est pourquoi les mozarabes ont fui dans les royaumes chrétiens du nord de la péninsule chaque fois qu'ils en ont eu l'occasion.

BABYLONE EN FEU. ENLUMINURE
MOZARABE TIRÉE DU COMMENTAIRE SUR
L'APOCALYPSE, DE BEATUS DE LIEBANA.



HERVÉ LEWANDOWSKI / RMN-GP

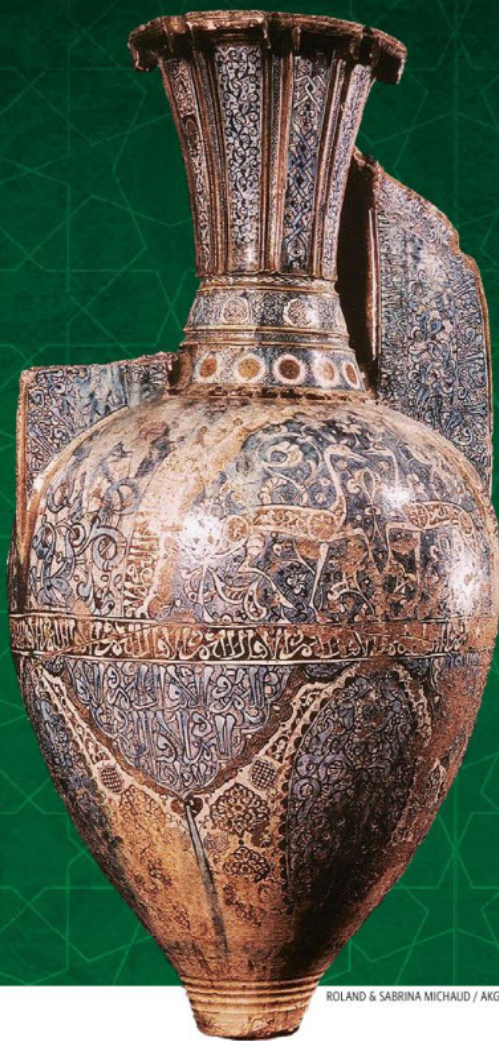
▲ LE LION DE MONZÓN

Cette statue en bronze moulé, datée du XII^e-XIII^e siècle, servait de bouche de fontaine. Elle est l'une des rares œuvres islamiques en métal dont on connaisse la provenance : Monzón, en Castille-et-León. Musée du Louvre, Paris.

convertis à l'islam, en particulier des Persans, les Omeyyades n'auront de cesse de réaffirmer leurs droits sur une terre d'Espagne qu'ils considèrent comme naturellement hostile. Il s'agit pour eux de prendre leur revanche, cette fois-ci en Occident. L'ennemi est toujours le même : le non-Arabe, Persan en Orient, Hispanique ou Berbère en Occident, anti-Arabe toujours. Dans ces conditions, la tolérance a pour eux moins d'importance que le maintien des coutumes syriennes et de la langue arabe la plus pure. Si les musulmans se montraient intolérants vis-à-vis de ceux qui partageaient leur foi, quel a dû être leur comportement à l'égard des minorités religieuses ?

C'est au grand universitaire espagnol Américo Castro que l'on doit le succès relatif d'une Espagne musulmane tolérante et bienveillante à l'égard des minorités religieuses. Castro considère que l'Espagne ne fait pas partie de l'Europe. Il n'a pas toujours été de cet avis. Avant 1936, il s'était efforcé, au contraire, de relever ce qui rapprochait

l'une de l'autre : l'humanisme, la Renaissance, les Lumières. Le livre qu'il publie en 1925 sous le titre *El Pensamiento de Cervantes* témoigne de cette préoccupation. Castro veut montrer que l'Espagne participe pleinement aux courants culturels de l'Europe occidentale. Cette orientation est radicalement remise en cause à partir de la guerre civile de 1936. Désormais, c'est la singularité de l'Espagne qui retient l'attention de Castro. Il pense maintenant qu'elle est étrangère aux valeurs constitutives de l'Europe. Pour lui, le fait décisif est l'invasion musulmane de 711 ; à partir de cette date, l'Espagne se caractérise par la coexistence de trois castes : chrétiens, maures et juifs. La division du travail social est fonction de la croyance : d'une manière générale, les musulmans pratiquent des métiers manuels ou se spécialisent dans certains travaux agricoles (l'irrigation) ; les juifs s'occupent de finance et de commerce, exercent des professions libérales (ils sont médecins ou



ROLAND & SABRINA MICHAUD / AKG-IMAGES



JOSSE / LEEIMAGE

pharmaciens) ou encore se consacrent à des activités intellectuelles ; les chrétiens, enfin, même s'il leur arrive de se livrer aux tâches précédentes, sont plutôt paysans, guerriers ou moines. Les trois castes ont d'abord vécu en bonne intelligence ; chrétiens, maures et juifs se respectaient les uns les autres. Les progrès de la Reconquête ont entraîné l'effacement des musulmans, relégués dans une situation d'infériorité ; les juifs ont été victimes à leur tour de l'intolérance des chrétiens ; l'ère des conflits a débouché sur la persécution (avec notamment la création de l'Inquisition), puis sur l'expulsion des juifs et des musulmans. Ce faisant, l'Espagne se serait mutilée elle-même ; en se privant de deux communautés dynamiques, elle aurait provoqué elle-même son déclin.

L'Espagne en quête d'un idéal

C'est la guerre civile de 1936 qui a amené Castro à renier la première partie de son œuvre scientifique. En ruinant les espoirs que les libéraux avaient mis dans une

évolution qui placerait l'Espagne au même niveau que les autres nations européennes, ce conflit lui a fait comprendre que sa patrie était moins proche de l'Europe qu'il ne le croyait. Découverte amère, qui rappelle la déconvenue d'un autre intellectuel espagnol, le poète Quintana, un siècle plus tôt, quand il a vu l'armée française envahir l'Espagne en 1823 pour y rétablir l'absolutisme. S'adressant à l'hispaniste britannique lord Holland, Quintana ne cache pas sa déception : l'Angleterre a laissé faire les puissances de la Sainte-Alliance ; c'est donc qu'elle pensait que l'Espagne ne faisait pas partie des nations civilisées. La façon dont les démocraties occidentales ont abandonné l'Espagne républicaine a dû inspirer des sentiments analogues à beaucoup d'intellectuels espagnols : l'intervention des « Cent Mille Fils de saint Louis » en 1823 a la même signification que la non-intervention de 1936 : l'Afrique commence aux Pyrénées...

En 1975, la mort de Franco a permis d'exprimer ouvertement l'exaltation

◀ LA JARRE AUX GAZELLES

Haute de 1,30 m, elle appartient à la série des vases dits « de l'Alhambra », une production typique des ^{XIV}^e-^{XV}^e siècles en Al-Andalus. Musée de l'Alhambra, Grenade.

▲ LA PYPXIDE D'AL-MUGHIRA

Cette boîte taillée dans un seul bloc d'ivoire appartenait au prince Al-Mughira. Son décor, ici une scène musicale, surprend par sa virtuosité. 968. Musée du Louvre, Paris.



WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

◀ DEUX JOUEURS

Le jeu d'échecs appartient à l'imaginaire de l'Orient. Fresque du maître de Castellix. xv^e siècle. Musée de Majorque, Palma de Majorque.

▶ DANS LA COUR DES LIONS

Entourée d'une colonnade à la décoration exubérante, elle était le cœur de l'un des trois palais de l'Alhambra, édifié sous les rois nasrides.

d'Al-Andalus. On a été tenté de réhabiliter les victimes de l'Espagne impériale, juifs, morisques, hétérodoxes... Al-Andalus est apparu comme une terre promise, une époque de prospérité et d'ouverture d'esprit. Quelques années plus tard, l'actualité est venue envenimer les passions. Certains intellectuels ou hommes politiques ont embrassé avec enthousiasme la cause de l'islam et d'Al-Andalus, modèle de tolérance...

C'est ce qui a fait le succès de Roger Garaudy (1913-2012). Cet ancien dirigeant du Parti communiste français se convertit à l'islam et découvre la terre promise : Al-Andalus, un pays dans lequel musulmans, juifs et chrétiens, au lieu de s'entre-tuer comme dans l'Occident chrétien, échangeaient des idées... Des hommes politiques andalous, en quête d'un projet pour concrétiser l'essence de la nouvelle région autonome, se laissent convaincre. Le maire de Cordoue, Julio Anguita, fournit à Garaudy des crédits pour une fondation et met à sa disposition un monument historique, la tour de la Calahorra. Garaudy y installe le musée des Trois Cultures. Un peu plus tard, dans le même ordre d'idées, naît, avec le concours de la Junte d'Andalousie, un projet touristique-culturel, le « Legs andalou ». Un ensemble d'expositions accompagnées de dépliants devait en constituer l'essentiel de l'activité.

Pour faire connaître cette période exceptionnelle, on organise des colloques où l'on exalte la figure de ces deux vies parallèles, Averroès et Maïmonide, deux contemporains, sauf que le second, comme on l'a dit, a été contraint de s'expatrier pour ne pas être la victime du fanatisme des dirigeants islamiques.

Certains nationalistes ont poussé jusqu'à l'absurde le mythe d'une Andalousie vouée à la décadence depuis que les musulmans en ont été chassés. Selon eux, l'histoire de l'Andalousie se diviserait en deux périodes : un temps de prospérité, déjà notable aux temps préhistoriques, puis à l'époque de Tartessos et de la Bétique romaine, prospérité qui s'épanouit avec l'arrivée des Arabes (l'époque wisigothique est considérée comme une parenthèse sans grande importance), et un temps de décadence qui commence avec la Reconquête chrétienne. Il y aurait donc deux Espagnes qui s'affrontent depuis la Reconquête, de même qu'il y aurait eu deux Frances irréconciliables depuis 1789, celle de l'Église et celle de la Révolution. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Andalousie. Vérités et légendes

J. Pérez, Tallandier, 2018.

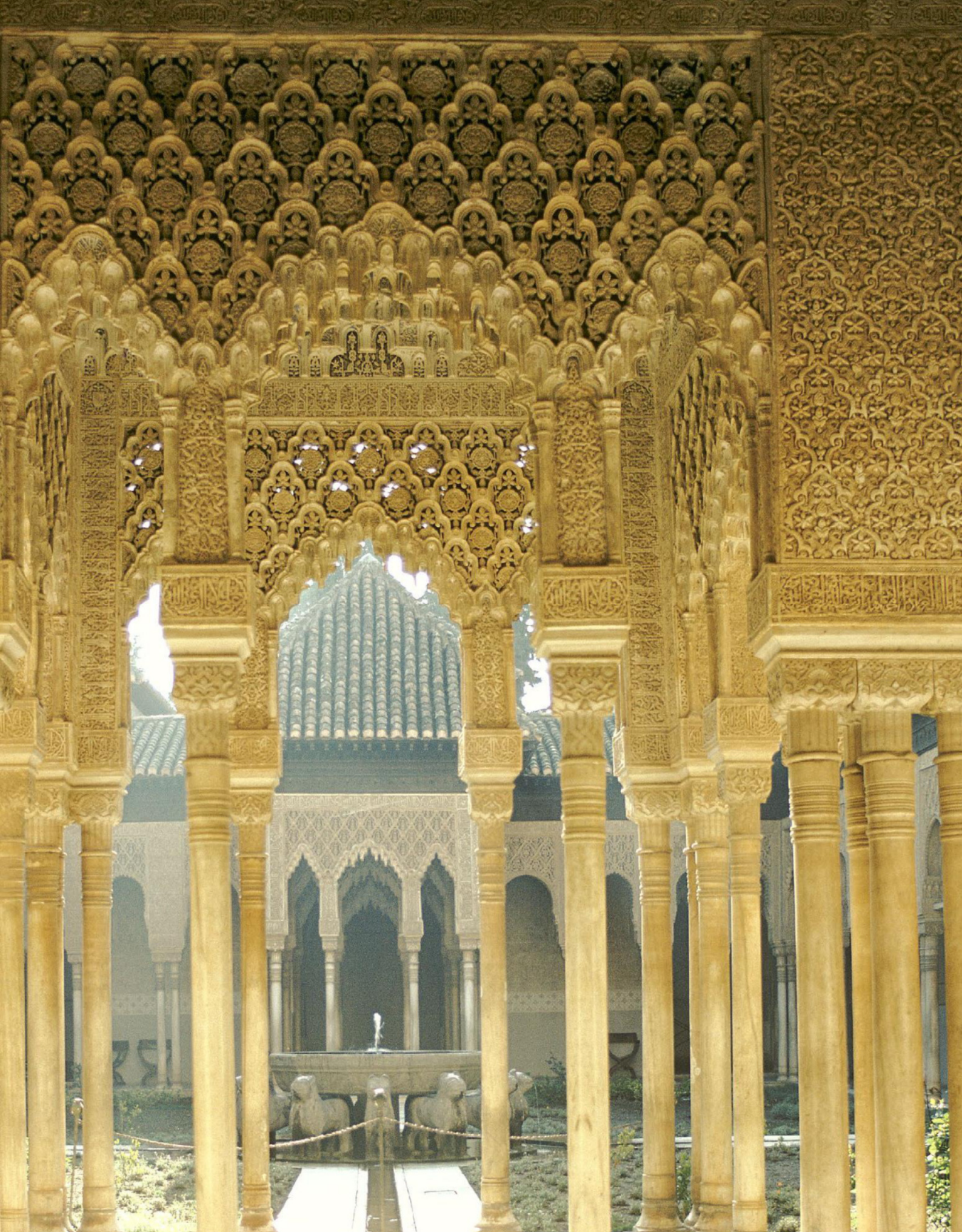
Al-Andalus, l'invention d'un mythe

S. Fanjul, L'Artilleur, 2017.

Les Chrétiens dans Al-Andalus.

De la soumission à l'anéantissement

R. Sánchez Saus, Editions du Rocher, 2019.



À L'HEURE DE LA SCIENCE ARABE

PASSATION

DE SAVOIRS

Dominée par la figure du grand Averroès, Al-Andalus aurait été une terre de transmission des connaissances et d'échanges culturels, où œuvraient côte à côte musulmans, juifs et chrétiens. Une réputation qui, sans être usurpée, implique des nuances certaines.

ENTRETIEN AVEC RÉMI BRAGUE

PROFESSEUR ÉMÉRITE, MEMBRE DE L'INSTITUT, SPÉCIALISTE DE LA PHILOSOPHIE MÉDIÉVALE ARABE ET JUIVE

PROPOS RECUEILLIS ET
ENCADRÉS RÉDIGÉS PAR
ALICE PAPIN

HISTOIRE & CIVILISATIONS : L'éclat culturel d'Al-Andalus est largement mis en avant. Quels sont les apports majeurs de ces sept siècles de présence musulmane ?

RÉMI BRAGUE : Arabes et Berbères ont conquis le sud de la péninsule Ibérique à partir de 711. Ils ont commencé par détruire la civilisation des Wisigoths, installée depuis trois siècles, beaucoup plus brillante qu'on ne le croit souvent. Pensez à Isidore de Séville, évêque d'Hispalis de 601 à 636, qui a donné une synthèse encyclopédique du savoir antique. Il faut distinguer ce qui est vraiment un apport arabe, ce qui a seulement transité par le monde arabe (comme les chiffres, en réalité indiens, ou le papier, venu de Chine) et ce qui n'en provient pas du tout. Ainsi, en architecture, l'arc outrepassé, censé être typique de l'art islamique, est byzantin

d'origine. Deux avancées remarquables sont vraiment venues d'Al-Andalus. Tout d'abord les travaux du médecin Ibn Zuhr, connu sous le nom d'Avenzoar, qui accorde une place importante à l'observation et à l'expérience dans son travail. Classé parmi les plus grands médecins andalous, il fut l'un des premiers à réaliser des expérimentations sur les animaux avant de les appliquer à l'homme. Une seconde grande figure intellectuelle est Rabbi Moshé ben Maïmon, dit Rambam, plus connu sous le nom de Maïmonide. Ce théologien juif, né à Cordoue mais vivant au Caire, a codifié la loi juive et proposé une explication rationnelle des commandements.

Pour se former ou travailler, ces deux savants andalous ont séjourné à Bagdad, au Caire ou encore à Marrakech...



ROLAND & SABRINA MICHAUD / AKG-IMAGES

En effet, les rivalités politiques ne gênaient pas trop les voyages. L'Orient est longtemps resté le centre intellectuel. On allait y étudier, les œuvres en venaient, plus ou moins vite : celle du grand savant persan Avicenne a dû attendre un siècle. Ce n'est qu'à partir du ^{xiii}^e siècle qu'Al-Andalus s'est senti culturellement indépendant. Rappelons que la grande période des traductions vers l'arabe a été le ^{ix}^e siècle, et leur lieu avant tout Bagdad. Les traducteurs étaient presque tous des chrétiens orientaux de diverses confessions, surtout des nestoriens. Ils étaient bilingues, parfois trilingues : ils parlaient l'arabe à la maison et utilisaient le syriaque et le grec pour la science. Ils étaient donc les seuls à disposer de l'équipement linguistique nécessaire. De plus, ils bénéficiaient de l'héritage des écoles des couvents où l'on étudiait Aristote en syriaque.

Al-Andalus fut un lieu privilégié de transmission des connaissances au Moyen Âge. Comment l'expliquer ?

Les couvents catalans avaient des contacts avec le savoir arabe. Dans les monastères, les moines travaillaient sur des traductions d'ouvrages, notamment des traités d'astronomie et d'arithmétique. Au ^x^e siècle, par exemple, le pape Sylvestre II fut l'un des premiers passeurs. Il se forma dans les abbayes catalanes de Vic et de Ripoll et approfondit son savoir en arithmétique, en musique, en géométrie et en astronomie grâce aux manuscrits en latin traduits de l'arabe et inspirés d'auteurs grecs ou persans. Ce mouvement s'est accentué avec la reconquête chrétienne. Lorsque Tolède fut prise en 1085, l'élite musulmane s'enfuit. Mais les juifs sont restés. Pour eux, changer de maîtres n'était pas si grave. Ils étaient bilingues arabe et espagnol ; ils servirent

▲ DIALOGUE ENTRE PHARMACIENS

Ces azulejos (carreaux de faïence peinte) représentent deux apothicaires de l'époque d'Al-Andalus sur une enseigne de pharmacie à Cordoue. Par Tomàs Egea Azcona. 1972.



MANUEL COHEN / AURIMAGES

▲ LE SAGE DE CORDOUE

Averroès est assis devant les anciennes murailles de sa ville natale, où il exerça des charges importantes au service de la dynastie almohade.

de truchement, un mot arabe dont le sens premier est « interprète ». De plus, lorsque Tolède est tombée entre les mains des Castillans, les conquérants ont découvert des ouvrages inconnus, dont des versions arabes de textes grecs traduits à Bagdad au IX^e siècle.

On évoque souvent l'importance de Tolède, première école espagnole de traducteurs de l'arabe au latin, née au XII^e siècle, et son rôle dans les transferts de savoirs.

Parler d'une « école » est trompeur, si l'on y voit un enseignement institutionnalisé. Il n'y a jamais eu d'établissement qui aurait eu pour but de traduire des textes à Tolède, qui était par ailleurs un centre culturel important. Ce qu'on appelle « école » à Tolède, ce sont des équipes de traduction à quatre

maines : un érudit juif ignorant du latin traduisait oralement de l'arabe à l'espagnol, un clerc chrétien ignorant de l'arabe traduisait ensuite par écrit de l'espagnol au latin. Rien de plus. De même, contrairement à la légende ressassée, la fameuse « maison de la Sagesse » à Bagdad, que l'on présente comme un ancêtre des centres de recherche modernes, était une officine de propagande en faveur de la politique des califes. Son rôle de transmission de l'héritage des civilisations grecque, perse, indienne ou encore chinoise est à minimiser.

On considère aussi que l'Espagne musulmane a servi de chaînon dans la transmission de la science hellénistique et de la philosophie grecque à l'Occident chrétien.

Ce n'est vrai que partiellement. À peu près tout ce que l'on pouvait trouver sur le marché du Proche-Orient en terme de savoir a été traduit en arabe. À ce point qu'il y a des œuvres du mathématicien Diophante ou du médecin Galien que nous avons perdues en grec et que nous ne connaissons que par leurs

Les savants arabes deviennent les plus fervents partisans de la pensée d'Aristote.

AVERROÈS, SAVANT POLYMORPHE

Né en 1126 à Cordoue, Ibn Rushd, mieux connu sous le nom latinisé d'Averroès, est l'un des grands penseurs d'Al-Andalus. Membre d'une famille de juristes célèbres de tradition malékite, il fut nommé *cadi* (juge) à Séville en 1169, puis grand *cadi* à la cour de Cordoue en 1182. Homme de pouvoir au service de la jeune dynastie almohade, il entreprit une série de résumés et de commentaires de l'œuvre d'Aristote et de la *République* de Platon, ce qui lui a valu le surnom de « commentateur ». Lecteur critique d'Al-Farabi, d'Al-Ghazali et d'Avicenne, il a cherché à retrouver la pureté des textes d'Aristote en éliminant les interprétations faites jusqu'alors par ses prédécesseurs musulmans. Médecin,

théologien et philosophe, il est l'auteur d'une œuvre personnelle importante. À travers ses travaux, il défend la nécessité pour les savants de pratiquer la philosophie, conforme selon lui avec la Révélation. À ses yeux, le Coran lui-même demande aux musulmans de rechercher la connaissance, ce qui revient à encourager le questionnement philosophique. Son œuvre, traduite en Europe vers 1230, soulèvera des débats. L'un des principaux maîtres de la philosophie scolastique, Thomas d'Aquin, lui reproche sa thèse sur l'intellect comme entité séparée commune à tous les hommes, qui pour lui signe la fin de la rationalité personnelle. Après avoir connu la disgrâce et l'exil, Averroès meurt à Marrakech en 1198.

traductions arabes. Mais ce qui a été réellement transmis à l'Occident chrétien, ce sont les travaux philosophiques d'Aristote et de ses commentateurs, ainsi que quelques textes néoplatoniciens, des études mathématiques, dont l'astronomie de Ptolémée, et des observations et des analyses en botanique et en médecine. Le reste de l'héritage grec est passé directement du monde byzantin à l'Italie, puis au reste de l'Europe, à partir du *xv^e* siècle : c'est le cas des poètes Homère, Hésiode et Pindare, des tragiques Eschyle, Sophocle et Euripide, des historiens Hérodote, Thucydide et Polybe. Parmi les philosophes, Platon, dont les dialogues n'étaient connus du monde arabe que par des résumés, a dû attendre le médecin et prêtre italien Marsile Ficin pour passer en latin, vers 1470. La transmission directe des savoirs antiques à partir de l'Orient byzantin fut réelle, mais très mince avant le *xiii^e* siècle. Un exemple remarquable est saint Thomas d'Aquin. Il a pu se servir des traductions que son confrère dominicain Guillaume de Moerbeke (1215-1286) faisait directement à

partir de l'original grec. Ce dernier effectua plus de 25 traductions d'Aristote. Elles étaient bien sûr meilleures que celles qui avaient dû passer par l'intermédiaire arabe, et qui étaient donc des traductions de traductions.

Quelle influence ont exercé les penseurs arabes sur les érudits européens ?

Une influence variée et nuancée. L'aspect positif est qu'ils ont fourni une masse de connaissances que les anciens ignoraient en médecine, en botanique et en pharmacie. Par exemple, le médecin Ibn Zuhr a décrit pour la première fois différentes maladies internes et dermiques. Une influence indirecte parfois : les mathématiciens andalous ont cherché à réconcilier l'astronomie hypothétique de Ptolémée avec la physique d'Aristote, qui se contredisaient ; leur échec a obligé Copernic à risquer des hypothèses nouvelles. Mais l'aspect négatif est l'aristotélisme presque intégriste qu'Averroès a imposé à l'école de Padoue, l'une des plus anciennes universités au monde : un effet paralysant, empêchant d'admettre des observations astronomiques qui n'entraient pas dans le cadre aristotélicien. Le philosophe italien Cesare Cremonini (1550-1631), qui a refusé de regarder dans la lunette de Galilée, était un averroïste convaincu. Les savants n'ont jamais oublié la contribution arabe au patrimoine culturel européen. Parler aujourd'hui d'un héritage oublié est donc un coup de publicité relevant de la tactique bien connue du « On vous ment, mais moi je vais vous dire la vérité ! » On cite toujours l'historien Ernest Renan, qui minimisait l'apport proprement arabe. Selon lui, tout ce qui pensait en terre d'islam était persan, donc aryen. Mais faisait-il le poids, comme arabisant, face au spécialiste hongrois de l'islam Ignác Goldziher ou à l'orientaliste allemand Theodor Nöldeke ? En tout cas, si cet apport a été réel et important, il n'a été nullement décisif. ■

Pour
en
savoir
plus

ESSAIS
**Chrétiens, juifs et musulmans
dans Al-Andalus. Mythes et réalités
de l'Espagne islamique**
D. Fernández-Morera, R. Brague (préface),
Jean-Cyrille Godefroy, 2018.
Averroès
A. Benmakhlouf, Perrin (Tempus), 2009.



UN ORIENT FANTASMÉ

LE RÊVE

MAUROPHILE

Al-Andalus n'a pas attendu le ^{xix}^e siècle pour envoûter peintres et écrivains. Son mythe naît des cendres encore chaudes du dernier royaume maure d'Espagne, tombé en 1492. Comment expliquer cette soudaine séduction exercée par le grand ennemi d'hier ?

JOSEPH PÉREZ

PROFESSEUR HONORAIRE DE CIVILISATION DE L'ESPAGNE

C'est au ^{xv}^e siècle qu'est né ce genre littéraire appelé la « maurophilie », c'est-à-dire le goût des thèmes mauresques.

Cette mode a commencé à l'époque où la Reconquête s'était ralentie. L'émirat de Grenade payait tribut à la Castille. Les deux États ne se faisaient plus la guerre, ce qui n'empêchait pas des chevaliers maures de faire des incursions chez les chrétiens et des chevaliers chrétiens d'en faire autant en territoire maure. Les uns et les autres étaient en quête de butin, d'esclaves, de femmes et surtout d'aventures ; ils faisaient assaut d'héroïsme, de générosité et de galanterie. Ainsi sont nées les ballades de la frontière, les *romances fronterizos*. Puis les récits en prose ont pris le relais : la nouvelle

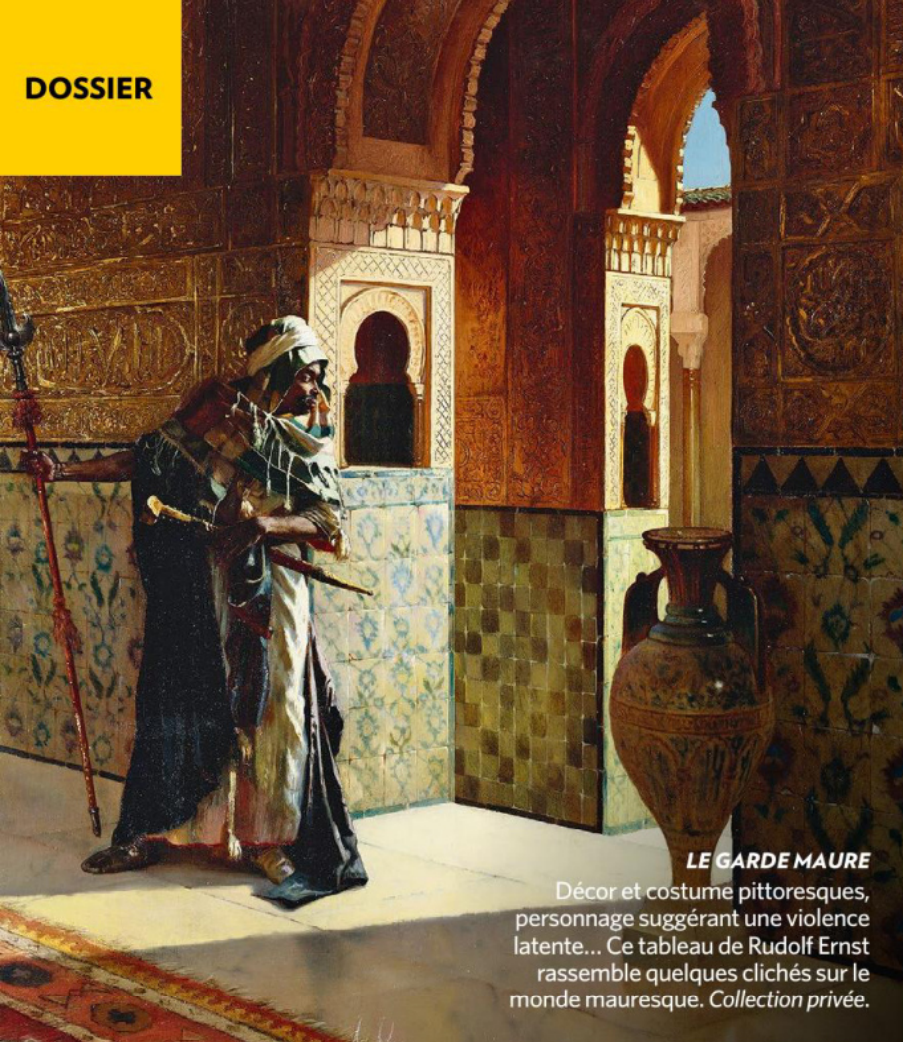
anonyme de *L'Abencérage*, la première partie des *Guerres civiles*, de Ginés Pérez de Hita (1595), et l'histoire d'Ozmin et *Daraja*, intercalée dans le *Guzmán d'Alfarache*, roman picaresque de Mateo Alemán (1599). Dans les trois cas, le décor est identique : l'émirat de Grenade aux derniers jours de l'Islam d'Espagne.

Chevalerie mauresque

La maurophilie témoigne du prestige d'une civilisation qui a disparu en 1492, avec la chute de Grenade et la fin de la Reconquête. Chronologiquement, elle a succédé à la vogue des romans de chevalerie, dont le public commençait à se lasser. Il y a des différences évidentes, pour la forme du moins, entre les deux genres, mais aussi

◀ LA FIN D'UN MONDE

Sur le chemin de son exil, Boabdil, dernier souverain du royaume de Grenade, se retourne pour regarder sa ville perdue. Par Alfred Dehodencq. Vers 1869. Musée d'Orsay, Paris.

**LE GARDE MAURE**

Décor et costume pittoresques, personnage suggérant une violence latente... Ce tableau de Rudolf Ernst rassemble quelques clichés sur le monde mauresque. Collection privée.



CHRISTIE'S IMAGES / BRIDGEMAN IMAGES.COM

QUAND LES MUDÉJARS ÉTAIENT TOLÉRÉS

La Reconquête se caractérise par un double mouvement : le refoulement des Maures et le repeuplement des territoires conquis par des chrétiens venus du nord. Les Maures qui restent sur place peuvent toutefois conserver leur religion. Ils deviennent des sujets musulmans des royaumes chrétiens et sont appelés « mudéjars ». Bien souvent, c'est parce qu'ils ont besoin de main-d'œuvre que les souverains obligent les musulmans à rester sur place. À Valence et à Murcie, par exemple, on attendait 100 000 colons chrétiens ; il en est venu à peine 30 000. Et encore refusent-ils de s'installer dans les campagnes ; pour

mettre le pays en valeur, il a bien fallu retenir les mudéjars. C'est la force des choses qui a rendu possible la présence de minorités de musulmans dans les royaumes chrétiens. Il convient donc de nuancer l'originalité de l'Espagne médiévale : on est en présence d'une tolérance de fait, qui fut subie plus que voulue. On ne saurait donc parler d'une civilisation originale, qui serait née des influences réciproques entre des cultures différentes. Il y a eu beaucoup d'emprunts à la civilisation arabe dans tous les domaines : linguistique, littéraires, artistiques... Mais il n'y a jamais eu qu'une seule culture dominante : la culture musulmane jusqu'en 1085, et la culture chrétienne ensuite.

des ressemblances profondes. Les combats que se livrent dans la plaine de Grenade chevaliers maures et chrétiens ne sont plus des batailles de géants, mais il reste quelque chose de ces coups d'épées généreusement distribués, notamment la tradition des combats singuliers et une atmosphère d'honneur, de loyauté et de galanterie. Le chevalier servant, qu'il soit maure ou chrétien, doit conquérir le cœur de sa dame par de nombreux exploits. Reprise et dépassée, telle apparaît la chevalerie dans le livre de Ginés Pérez de Hita qui, tournant le dos à ses excès et à ses invraisemblances, en a conservé l'idéal et les qualités les plus brillantes. On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, de voir le roman mauresque prendre auprès du public la relève d'un genre auquel Cervantès va porter le coup de grâce.

D'un autre point de vue, la nouvelle *L'Abencérage* a été insérée dans une des premières éditions de *La Diane* de Montemayor ; depuis, elle s'est toujours trouvée imprimée en même temps que le chef-d'œuvre



AUSTRIACUS / WIKIMEDIA COMMONS

▲ IMAGINAIRE ÉROTIQUE

Le thème du harem – et les obsessions qui l'entourent – hante l'œuvre des peintres orientalisants, comme ce tableau de Juan Giménez Martin. XIX^e siècle.

du roman pastoral. Cette liaison n'est pas fortuite. Car cet idéalisme chevaleresque, plein de romanesque et de galanterie, qui caractérise la nouvelle *L'Abencérage* aussi bien que les *Guerres civiles*, c'est aussi l'esprit de la pastorale. On pourrait établir un tableau de concordances entre les deux genres : honneur, loyauté, amour, culte de la femme, sentimentalité débordante et généreuse, autant de traits qui caractérisent l'un et l'autre courant.

En Espagne, les trois genres (le roman de chevalerie, la pastorale et le roman mauresque) apparaissent également liés dans la faveur du public. En France, c'est la même chose, avec un demi-siècle de décalage : les milieux qui faisaient leurs délices de *l'Amadis*, puis de *La Diane* et qui permettront le succès de *L'Astrée* sont aussi ceux où l'on goûte le plus le livre de Ginés Pérez de Hita, traduit en 1608.

AMULETTE ANDALOUSE EN ARGENT ET ÉMAIL CLOISONNÉ. XIV^e-XV^e SIÈCLE. MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.



JEAN-GILLES BERIZZI / RMN-GP

Les lecteurs ne faisaient aucune différence entre les trois tendances, preuve certaine de leur profonde parenté. Honoré d'Urfé (1567-1625), auteur de *L'Astrée*, admirait les romans espagnols, *La Diane* de Montemayor (1561) ou *L'Arcadia* de Lope de Vega (1598)... Madame de La Fayette cultive le genre en 1671 dans *Zayde*, une « histoire espagnole » pleine de rebondissements : rapt, tempêtes, duels et quiproquos... *Zayde* est l'un des premiers romans d'analyse français, avant *La Princesse de Clèves*.

De Voltaire à Chateaubriand

Le succès du genre mauresque ne s'arrête pas là. On note un regain d'intérêt au XVIII^e siècle. Voltaire lui-même ne dédaigne pas de composer *Zulime*, pièce hispano-mauresque qui fut représentée – sans grand succès, il est vrai – en 1740 et en 1761. En 1792, en pleine Révolution française, Florian fait paraître *Gonzalve de Cordoue, ou Grenade reconquise*. Le fabuliste prête aux musulmans de Grenade un caractère chevaleresque ; il évoque les amours du Grand Capitaine – Gonzalo Fernández de Córdoba, chef des armées espagnoles – avec une princesse musulmane.

Les romantiques, notamment Chateaubriand avec *Les Aventures du dernier Abencérage* (1826), et les voyageurs ont repris le thème et y ont ajouté un élément nouveau : l'orientalisme. Aucune de ces deux visions ne correspond à la réalité historique : entre le Maure de la littérature et le Maure réel, il y a un abîme. Le contraste est grand entre la vision idéalisée de la société musulmane de Grenade à la veille de sa disparition et la réalité historique et sociologique : les descendants des musulmans sont réduits à une condition quasi servile, et ils seront finalement expulsés en 1609. On ne peut qu'opposer la générosité chevaleresque d'une partie de l'élite vis-à-vis des Maures de fiction à la haine que porte la masse du peuple aux descendants mauresques, les morisques. L'islam a profondément marqué l'Espagne, mais pas comme le croyaient les poètes et les romanciers. À une Grenade idéalisée, il convient d'opposer la triste réalité : l'oppression des *moriscos* vaincus par les chrétiens vainqueurs, les seconds finissant par expulser les premiers. ■

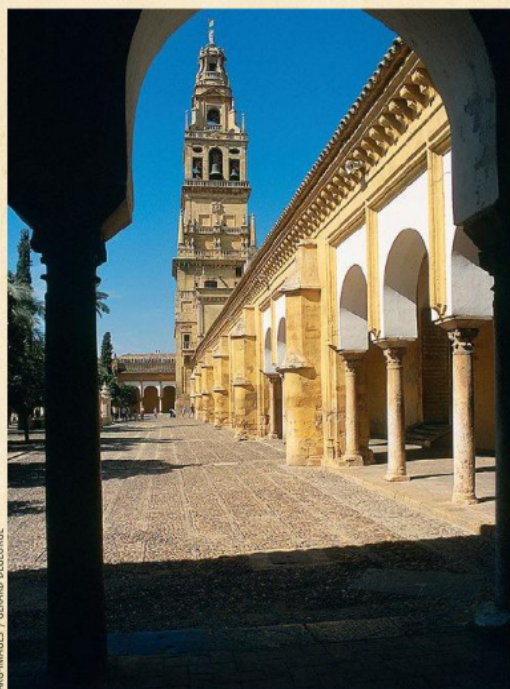
LA GRANDE MOSQUÉE DE CORDOUE

« Vous avez détruit ce que l'on ne voyait nulle part pour construire ce que l'on voit partout. » Lorsque Charles Quint, en visite à Cordoue en 1526, découvre la cathédrale édifée au cœur de l'ancienne grande mosquée de la ville, il ne masque pas sa déception. Il faut dire que cet ancien édifice musulman incarne, encore aujourd'hui, la splendeur d'Al-Andalus dans son versant religieux.

La construction de la mosquée débute en 786 sur les vestiges d'une basilique chrétienne. Elle est agrandie par étapes du VIII^e au X^e siècle, jusqu'à atteindre une surface de 2,3 hectares. Son caractère grandiose est renforcé par une division en 19 nefs, dont les colonnes transforment la salle de prière en forêt de marbre.

Si le résultat est original et exceptionnel, l'architecture de la mosquée puise dans des sources connues : l'arc outrepassé, typique des constructions mauresques, est ainsi un héritage de l'architecture wisigothe. La mosquée se distingue aussi par le raffinement de ses décors, notamment celui du mihrab, la niche indiquant la direction de La Mecque, édifié sous Al-Hakam II (961-976).

Redevenu chrétien en 1236 après la conquête de la ville par Ferdinand III de Castille, l'édifice est de nouveau modifié pour répondre aux exigences du culte catholique. Il est aujourd'hui dominé par la nef et la coupole centrales, et par le clocher (l'ancien minaret redécoré).



▲ LA SALLE DE PRIÈRE

Au-dessus des colonnes, des arcs bichromes se superposent sur deux niveaux.

◀ LA COUR DES ORANGERS

L'ancien minaret transformé en clocher borde cet espace autrefois dédié aux ablutions.

► DEVANT LE MIHRAB

Surmontant la *maqsura* (l'espace où le souverain prie), cette coupole est décorée de mosaïques.



MANUEL COHEN / AURIMAGES



MANUEL COHEN / AURIMAGES



L'AFFAIRE DES POISONS

PSYCHOSE À LA COUR DE LOUIS XIV



TITANE LUXAIRE / GTRES

Alors que les morts suspects se multiplient, des poudres aux vertus douteuses circulent sous le manteau des courtisans. L'affaire éclate en 1679. Le règne du Roi-Soleil bascule dans l'ombre de l'occulte...

JEAN-CHRISTIAN PETITFILS
HISTORIEN ET BIOGRAPHE



BRIDGEMAN / AG

LE CHÂTEAU DE VERSAILLES

Louis XIV installe sa cour de manière permanente dans le palais en 1682, alors que s'achève l'affaire des poisons. Ci-contre, pot d'un antidote. XVIII^e siècle. Ordre national des pharmaciens, Paris.

CHRONOLOGIE

Sous l'empire de l'occulte

1676

La marquise de Brinvilliers est exécutée, accusée d'avoir empoisonné son père et ses frères pour toucher l'héritage familial.

1679

Le scandale des poisons éclate. Plusieurs empoisonneuses sont arrêtées, torturées et condamnées au bûcher.

1680

La fille de la Voisin, l'une des empoisonneuses, déclare que d'importantes personnalités de la cour sont impliquées dans l'affaire des poisons.

1682

Louis XIV décide de classer l'affaire. En 1709, il ordonne de faire brûler les rapports les plus compromettants.

LOUIS XIV.
PAR FRANÇOIS
GIRARDON. 1690.
MUSÉE DES
BEAUX-ARTS,
TROYES.

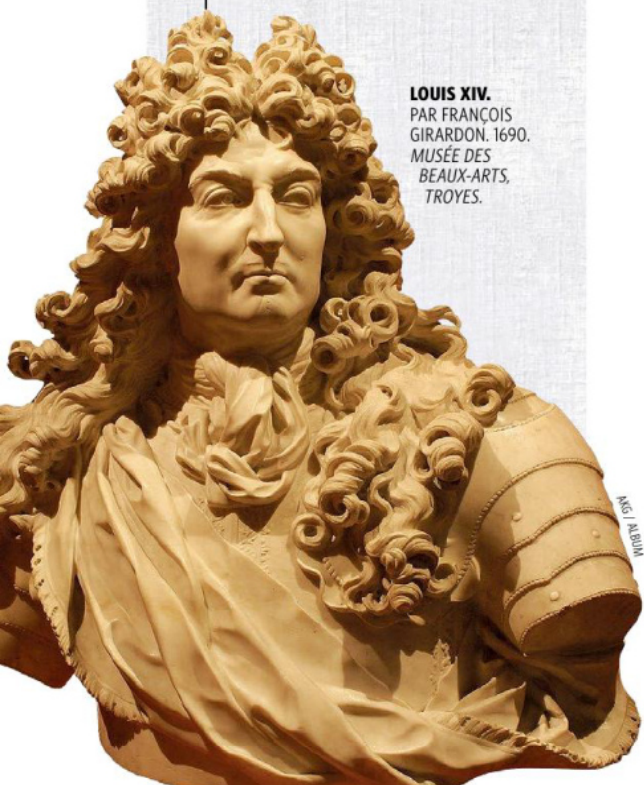


▲ LE ROI TRAVERSE LE PONT-NEUF

Ce tableau montre le carrosse de Louis XIV traversant le Pont-Neuf, devant la statue d'Henri IV. Adam Frans Van der Meulen. 1666. Musée des Beaux-Arts, Grenoble.

La psychose des empoisonnements fut l'une des grandes obsessions du règne de Louis XIV. Toute mort subite d'un personnage d'importance était automatiquement attribuée au poison : Henriette d'Angleterre, belle-sœur du roi, en 1670 ; le ministre Hugues de Lionne en 1671 ; Eugène Maurice de Savoie, comte de Soissons, en 1673 ; Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, en 1675... Il était impossible de faire la lumière sur ces décès, pour la bonne raison que les doctes « Diafoirus » de la faculté de médecine ne savaient déceler la moindre substance toxique dans un cadavre.

En 1676, l'opinion se passionna pour le procès de la fameuse marquise de Brinvilliers, accusée d'avoir expédié *ad patres*, à doses répétées d'arsenic, son père et ses deux frères, et tenté sans succès d'en faire autant avec sa belle-sœur et sa fille, sous l'influence de son diabolique amant, le capitaine Gaudin de Sainte-Croix. Le 16 juillet, elle fut jugée et décapitée en place de





CHRISTOPHEL FINE ART / ALBUM

Grève, et son corps brûlé. L'affaire des poisons, qui éclata trois ans plus tard, fut la plus vaste affaire criminelle de ce genre de tous les temps. Elle englobait d'ailleurs des pratiques de sorcellerie beaucoup plus larges. En quelques mois, de 1679 à 1680, la façade étincelante et majestueuse du règne du Grand Roi donna l'impression de se craqueler, révélant l'envers sinistre du décor.

Plongée dans un monde interlope

Cela commença par l'arrestation de quelques diseuses de bonne aventure, Madeleine de La Grange, la femme Bosse, la Vigoureux, la Trianon et, la plus célèbre, Catherine Monvoisin, dite « la Voisin ». Grâce à leurs aveux, des centaines de personnes se trouvèrent impliquées : des avorteuses, telle la Lepère, des alchimistes et des faux-monnayeurs, comme Vanens ou Blessis, des prêtres dévoyés, comme les abbés Guibourg, Cotton ou Davot. La plupart s'adonnaient à la magie blanche ou noire, avaient recours à des sortilèges et à des ventes de

LA FILLE PARRICIDE

Feignant de le soigner alors qu'il agonise, la marquise de Brinvilliers empoisonne son père pour toucher l'héritage. XIX^e siècle.



LEEMAGE / PRISMA ARCHIVO

produits toxiques. Les coupables étaient principalement des gens d'origine modeste : domestiques, fripières, blanchisseuses, filles d'auberge, anciens soldats. Mais, dans ce monde interlope des empoisonneurs et empoisonneuses, on trouvait aussi quelques gentilshommes déclassés. Quant à la clientèle, elle se recrutait dans tous les milieux, particulièrement parmi l'aristocratie, qui fréquentait le logis des devins et devineuses, où l'on se faisait tirer l'horoscope ou scruter les lignes de la main.

Des siècles de christianisme n'avaient pas entamé le vieux fond de paganisme et de superstition issu des temps les plus reculés, dans lequel se mêlaient les croyances les plus incongrues. Des entremetteuses récitaient des neuvaines à un prétendu saint Rabon pour « rabonnir » (rendre bon) un mari. Une devineresse comme la Voisin pratiquait des empoisonnements et des avortements en grand

LA PLACE ROYALE

L'ancienne place Royale, aujourd'hui place des Vosges, est construite sous Henri IV entre 1605 et 1612. La marquise de Sévigné, une aristocrate qui nous a laissé dans sa correspondance une chronique vivante des différents épisodes de l'affaire des poisons, est née dans l'une des demeures qui la bordent.



LA MARQUISE DE BRINVILLIERS

LE PREMIER SCANDALE

In 1672, un ancien capitaine appelé Jean-Baptiste Gaudin de Sainte-Croix, féru d'alchimie et spécialiste des poisons, meurt criblé de dettes. En ouvrant une cassette présente dans sa maison, ses créanciers découvrent 34 lettres compromettantes de sa maîtresse, Marie-Madeleine Dreux d'Aubray, marquise de Brinvilliers, ainsi

que deux reconnaissances de dettes. Les autorités de police ordonnent son arrestation, mais la marquise a déjà fui en Angleterre. Poursuivie dans toute l'Europe, elle est finalement arrêtée dans les Pays-Bas espagnols, non loin de Liège, en 1676. Lors du voyage de retour à Paris, elle tente en vain de soudoyer ses gardes et même de se suicider. Dans la capitale française, elle subit la torture par l'eau, mais elle n'avoue

rien. Elle ne le fera qu'après s'être confessée, une fois condamnée à mort. La procédure a établi qu'elle avait empoisonné son père et ses deux frères. La marquise de Sévigné écrit qu'elle fut décapitée, puis brûlée, et que ses cendres furent dispersées dans la Seine. Avant de mourir, Madame de Brinvilliers affirma que de nombreuses « personnes de condition » se mêlaient d'affaires de poison, mais elle ne dénonça personne.

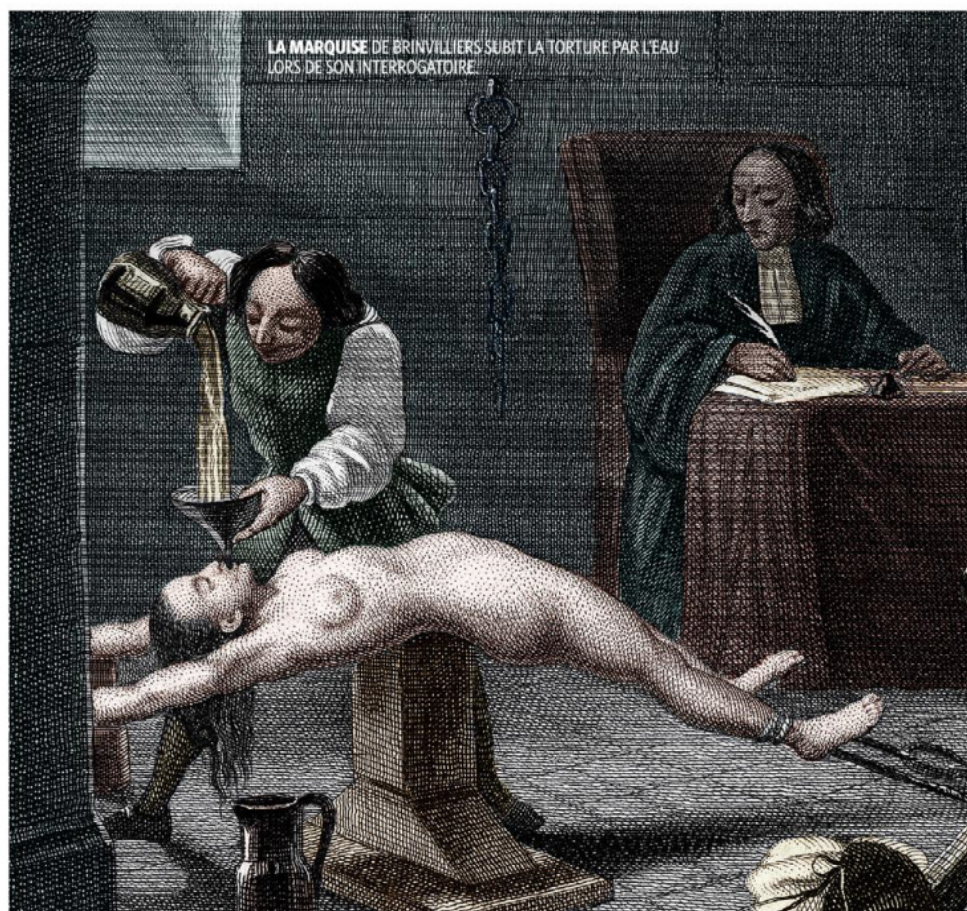
nombre. Elle prétendit avoir brûlé dans son four ou enterré dans son jardin les restes de 2 500 enfants. Avait-elle vraiment conscience de l'extraordinaire gravité de ses crimes ? Cette pieuse paroissienne de l'église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle s'y rendait régulièrement pour y réciter des neuvaines en vue de faire aboutir les vœux pour le moins peu catholiques de ses clientes. Elle fut d'ailleurs arrêtée à la sortie de la messe, le 12 mars 1679.

Effigies de cire et fausses hosties

À la vérité, en ce temps-là, on croyait autant au diable qu'à Dieu. Dans la cosmogonie manichéenne du petit peuple, on se représentait le monde comme l'enjeu d'un fantastique combat du Malin et de ses créatures infernales contre Dieu et ses anges fidèles. Lorsque ceux-ci ne répondaient pas aux sollicitations, on ne craignait pas de frapper à la porte de ceux-là. On demandait aux prêtres, investis par nature — croyait-on — d'une puissance magique, de brûler des fagots



WIN-INITIATIVE / GETTY IMAGES



LEE-MACE / PRISMA ARCHIVO

dans des intentions criminelles, de réciter la messe sur les objets les plus divers : effigies en cire, cordes de pendu, cartes à jouer, arrière-faix (placentas), coiffe d'un enfant né coiffé...

Plus graves encore étaient les cérémonies sataniques, comme les pactes avec le diable, célébrés au milieu d'un cercle de chandelles, ou les fameuses messes noires récitées à rebours, avec des chandelles noires et des hosties de même couleur, car le prince des Ténèbres était considéré comme la réplique négative de Dieu. Elles étaient célébrées de nuit, en secret et à la sauvette, dans des caves ou des ruines isolées, par des prêtres apostats sur le corps dénudé d'une femme, avec parfois le sacrifice rituel de nouveau-nés. Les devins et charlatans utilisaient des charmes, des talismans, des miroirs magiques. Pour hâter le destin, ils transperçaient d'aiguilles

LA REINE DU POISON

Gravure montrant Catherine Deshayes, connue sous le nom de la Voisin, comme une sorcière entourée de démons et d'êtres maléfiques.



une figurine censée représenter l'ennemi du quémendeur, vendaient des « poudres d'amour », c'est-à-dire des aphrodisiaques, mais aussi ce que l'on a appelé, non sans humour, des « poudres de succession ». La cour de Saint-Germain touchait ainsi à la cour des Miracles...

On estimait à 400 le nombre de ces officines criminelles dans Paris, installées dans des zones excentrées proches des remparts. La Voisin habitait ainsi le quartier nouveau de la Villeneuve-sur-Gravois, non loin du faubourg Saint-Denis. Ce quartier populaire, garni de petites maisons basses, était isolé au milieu de grands jardins et de terrains vagues. Les femmes de la haute société s'y rendaient à pied, le visage masqué, laissant domestiques, carrosses ou chaises à porteurs à distance. Des rendez-vous étaient également pris dans de discrètes églises.



TROUVER REMÈDE À TOUS LES TOURMENTS

SORCELLERIE À PARIS

Dans le Paris du Roi-Soleil, nombreuses sont les devineuses s'occupant des peines amoureuses ou autres tourments des gens de la haute société. Dans la majorité des cas, elles se contentent de prédire l'avenir en lisant les lignes de la main, en élaborant des horoscopes ou en tirant les cartes. Mais il arrive que la voyante propose de réaliser des

actes de sorcellerie : élixirs d'amour, sortilèges lors de la consécration de l'hostie, figurines de cire à l'effigie des personnes haïes, que l'on transperce d'aiguilles ou que l'on jette au feu. L'étape suivante, si la volonté de la personne est très forte et que sa bourse est pleine, est de proposer des poisons que certaines devineuses obtiennent chez des alchimistes. Les plus communs sont ceux dérivés de l'arsenic, appelés par

euphémisme les « poudres de succession », car ils accélèrent les héritages. Ils ont l'avantage d'être relativement accessibles, car ils sont utilisés comme mort-aux-rats. Ils sont incolores, insipides et très solubles, ce qui permet de les doser pour tuer en une seule fois ou sur plusieurs mois. Plus rarement, on utilise du vitriol (acide sulfurique), le sublimé corrosif (chlorure de mercure) et des plantes comme la cigüe.

Le lieutenant général de police Gabriel Nicolas de La Reynie s'aperçut avec effroi que la société française était largement infestée de ces sortes de crime. Naturellement il en avait averti le roi. Afin de traiter ces procès sans publicité excessive, celui-ci se garda de confier l'affaire au parlement de Paris, comme il l'avait fait fort maladroitement pour Madame de Brinvilliers. Le 7 avril 1679, il créa une juridiction extraordinaire, la chambre de l'Arsenal, présidée par un intègre magistrat, Louis Bouché-rat, comte de Compans, et composée de magistrats dévoués et triés sur le volet. Cette chambre fut bientôt surnommée la « Chambre ardente », en souvenir de ces juridictions médiévales qui délibéraient dans une salle tendue de noir, éclairée de torches et de flambeaux. Le magistrat instructeur désigné fut le lieutenant général de police en personne, La Reynie.

Au cours des interrogatoires, les plus grands noms de la noblesse française furent cités : Olympe Mancini,



INTERROGÉE ET TORTURÉE

« Dans mon état actuel, je n'attends que la mort, je n'ai jamais apporté de poison à Saint-Germain », déclare la Voisin devant la chambre ardente. Gravure du XIX^e siècle.

LEEMAGE / PRISMA ARCHIVO



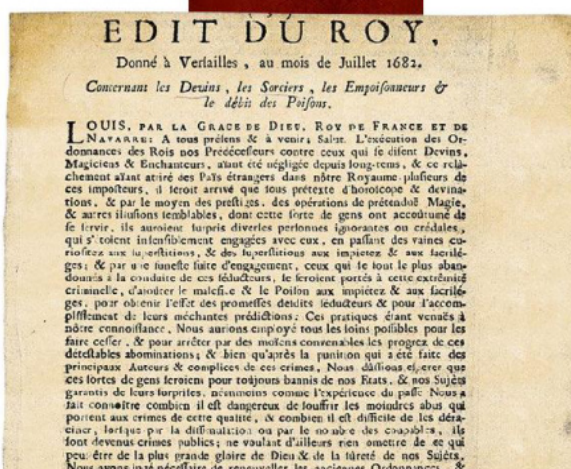
LA VOISIN EST BRÛLÉE VIVE SUR LA PLACE DE GREVE (ACTUELLE PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE), A PARIS. GRAVURE 1880.

LEEMAGE / PRISMA ARCHIVO

comtesse de Soissons, la princesse de Tingry, les duchesses d'Angoulême, de Bouillon, de Vitry, de Vivonne, le maréchal-duc de Luxembourg, les ducs de Vendôme et de Brissac, la marquise d'Alluye, les marquis de Cessac, de Feuquières et de Termes, la comtesse du Roure, la vicomtesse de Polignac... Certains furent arrêtés, soumis à de rigoureux interrogatoires, comme le maréchal de Luxembourg, la princesse de Tingry ou Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon. Il fut même question un moment d'incarcérer le poète Jean Racine, soupçonné d'avoir supprimé sa maîtresse, la comédienne Mademoiselle Du Parc. Bien entendu, les accusations n'étaient pas toujours fondées, car les inculpés, détenus au château de Vincennes ou à la Bastille, avaient intérêt à charger au maximum les gens haut placés. On a supposé non sans raison que,

ÉDIT ROYAL

Dans cet édit promulgué à Versailles en juillet 1682, Louis XIV annonce des mesures drastiques contre « les devins, les sorciers, les empoisonneurs et le débit des poisons ».



malgré l'épaisseur des murs de leur cachot, ils avaient réussi peu ou prou à se concerter.

La maîtresse du roi est impliquée

Durant les trois années de son existence, la Chambre ardente tint 210 séances, prononça 319 décrets de prise de corps (c'est-à-dire d'ordres d'arrestation), obtint l'incarcération de 194 personnes, rendit 104 jugements, dont 36 condamnations à mort, 4 condamnations aux galères, 34 bannissements ou amendes, et 30 acquittements. Tous les prisonniers ne furent pas jugés car, devant l'ampleur des révélations concernant la favorite, Madame de Montespan, Louis XIV dut suspendre le déroulement des instances.

Françoise — dite Athénaïs — de Rochechouart de Mortemart, marquise de Montespan, fut accusée en effet par plusieurs prisonniers de la Chambre ardente

C. FOJIN / RMN-GRAND PALAIS



UNE DUCHESSE SUR LE BANC DES ACCUSÉS

« JE VOIS LE DIABLE »

Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon, comparaît devant le tribunal parée de ses plus beaux atours, optimiste et souriante, son mari à un bras et son amant, le duc de Vendôme, cousin du roi, à l'autre. C'est pour ce dernier qu'elle a tenté d'assassiner le premier qui, malgré tout, ne lui en tient pas rigueur, contrairement à ses frères qui demandent de la

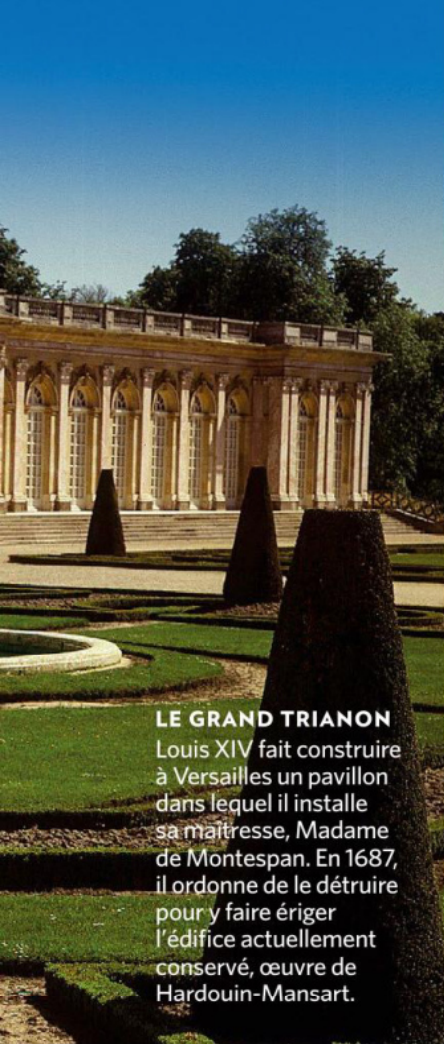
faire enfermer pour tous les scandales suscités par ses innombrables amants. Or, le duc de Bouillon fait la sourde oreille, rétorquant que tant qu'elle accomplit son devoir conjugal, sa femme peut faire comme bon lui semble. Interrogée par les juges, la duchesse admet avoir rendu plusieurs fois visite à la Voisin avec le duc de Vendôme « pour voir les sibylles ». À un juge qui lui demande si elle a essayé d'empoisonner son époux, elle répond

moqueuse : « Vous n'avez qu'à lui demander ! » Lorsque La Reynie lui demande si elle a vu le diable et, si oui, à quoi il ressemble, elle lui rétorque : « Je le vois en ce moment, il est fort laid et fort vilain, et déguisé en conseiller d'État », ce qui provoque l'hilarité générale. La duchesse passe le reste du procès à faire des traits d'esprit et à exaspérer les juges, applaudie par un public enthousiaste et tombé sous son charme.

(la fille de la Voisin, l'abbé Guibourg, le magicien Lesage, ainsi qu'une sorcière nommée la Filastre) d'avoir fréquenté durant des années devins et devineresses, afin d'obtenir des poudres aphrodisiaques destinées au roi ; d'avoir commandité au moins trois messes noires en 1667, 1675 et 1676, au cours desquelles des nourrissons auraient été sacrifiés ; enfin, dans une crise de dépit amoureux, d'avoir voulu empoisonner le roi et sa nouvelle maîtresse, la jeune et jolie Marie Angélique de Fontanges.

Poudres de mouches cantharides

Il est difficile de disculper totalement la favorite. En effet, 13 ans auparavant, en 1667, il est établi qu'elle était en relation avec le monde trouble des devineresses et des empoisonneurs. Elle consultait déjà la Voisin et ses deux acolytes, Lesage et l'abbé Mariette, avec lesquels elle participait à des cérémonies magiques destinées à évincer la favorite du moment, Mademoiselle de La Vallière. On le sait grâce aux minutes d'un



LE GRAND TRIANON

Louis XIV fait construire à Versailles un pavillon dans lequel il installe sa maîtresse, Madame de Montespan. En 1687, il ordonne de le détruire pour y faire ériger l'édifice actuellement conservé, œuvre de Hardouin-Mansart.

DAGLI ORTI / AURNIMAGES



MADAME DE MONTESPAN ENTOURÉE PAR QUATRE DES ENFANTS QU'ELLE A EUS AVEC LOUIS XIV. D'APRÈS PIERRE MIGNARD. XVII^e SIÈCLE. MUSÉE DU CHÂTEAU, VERSAILLES.

JOSSE / SCALA FLORENCE

procès datant de 1668, époque où elle n'était encore qu'une simple dame de la cour. Les accusés, notamment Lesage, inquiétant magicien normand établi à Paris, n'avaient aucune raison à ce moment-là de mentir. Au cours de ces réunions sacrilèges, les devins et autres charlatans lisaient des passages de l'Évangile sur la tête des solliciteuses, enterraient des cœurs de pigeons pour ravir celui du roi, et récitaient des formules cabalistiques. Plus tard, afin de conserver les faveurs du roi, la marquise avait fait absorber à Louis XIV des aphrodisiaques, notamment des poudres de mouches cantharides. Dans les années 1675-1676, celui-ci eut d'ailleurs des nausées que l'on peut attribuer à ces excitants qui, administrés à plus fortes doses, étaient de violents poisons.

Avait-elle participé à des messes noires ? Elle en fut accusée par un certain nombre de personnes, notamment l'abbé

ENQUÊTEUR FRUSTRÉ

La Reynie, premier lieutenant général de police de Paris, est le seul qui s'oppose à la décision du roi d'enterrer l'affaire des poisons. Gravure du XIX^e siècle.



WHITE IMAGES / SCALA FLORENCE

Guibourg, l'un des prêtres sataniques, et par la Filastre, mais nous n'avons pas de preuve absolue de sa culpabilité. Les arguments développés par le ministre Jean-Baptiste Colbert dans un mémoire adressé au roi jouent en sa faveur. Son innocence dans la double tentative d'empoisonnement contre le roi et la nouvelle favorite peut être aisément prouvée par une simple analyse chronologique des événements. Mademoiselle de Fontanges devint la maîtresse du roi dans le courant de décembre 1678, mais la nouvelle ne fut pas immédiatement connue.

À l'époque où les empoisonneurs accusèrent Madame de Montespan de ces tentatives de forfaits, celle-ci ignorait encore cette situation.

L'innocence de la marquise sur ces deux chefs d'accusation ne permet pas pour autant de conclure à l'inexistence de la double tentative d'empoisonnement du roi et


CHÂTEAU DE VINCENNES

Ce château-fort situé aux environs de Paris est construit au XII^e siècle, puis transformé au fil des siècles. Son donjon sert de prison d'État pour plusieurs personnes impliquées dans l'affaire des poisons.



DEUX CLANS QUI S'AFFRONTENT

LOUVOIS ET COLBERT

 Certains historiens voient dans l'affaire des poisons une lutte entre deux clans politiques se disputant les faveurs de Louis XIV. L'un d'entre eux est mené par le marquis de Louvois qui, à 21 ans, commence à exercer la charge de secrétaire d'État de la Guerre à titre intérimaire. Son rôle consiste s'occuper de l'organisation des

campagnes militaires, un poste crucial à cette époque d'expansion territoriale. Le second clan est dirigé par Jean-Baptiste Colbert qui, bien qu'il ait été introduit à la cour par le père de Louvois, devient vite le protégé du cardinal Mazarin. Après la mort de ce dernier, il obtient le poste de contrôleur général des finances puis de secrétaire d'État de la Maison du roi et secrétaire d'État de la Marine. Dans l'affaire des

poisons, le personnage-clé est le commissaire Gabriel Nicolas de La Reynie. Bien qu'il soit entré à la cour sur proposition de Colbert, il se trouve vite sous l'influence de Louvois, qui le charge du contrôle du procès. Cela pourrait expliquer que la plupart des détenus nobles aient été des proches de Colbert, alors qu'aucun membre du clan de Louvois n'a été suspecté. Le procès marque le début du déclin du tout-puissant Colbert.

de Mademoiselle de Fontanges. Un nom revient constamment dans les aveux des prisonniers, celui de Claude de Vin, demoiselle des Œillets, dame de compagnie de la marquise, qui fut un temps la maîtresse de Louis XIV — dont elle eut d'ailleurs une fille, Louise de Maison-Blanche. Il semble que cette femme ait cherché à supplanter la Montespan dans le cœur du roi. Malheureusement, celui-ci refusa d'accéder à son désir et n'accepta même pas de légitimer leur enfant.

Marie Angélique de Fontanges mourut à 20 ans à peine, en 1681, probablement des suites d'un accouchement très difficile. Le roi, qui avait redouté l'éventualité d'un empoisonnement, exigea une autopsie, mais rien dans les résultats ne corrobore cette thèse. En 1988, le professeur de gynécologie Yves Malinas attribua son décès à une tumeur maligne développée à partir d'un kyste du placenta (elle avait eu du roi un petit garçon, mort peu après sa naissance, et elle ne s'était pas remise de ses couches). Pourtant il y eut



AGENCE BULLOZ / RMN-GRAND PALAIS

bien une mystérieuse tentative d'empoisonnement en 1679 contre le roi et Mademoiselle de Fontanges, organisée probablement à l'instigation de la Des Œillets. La Voisin avait été chargée de présenter au roi un placet (ou requête écrite) empoisonné, tandis que deux complices, Romani et Bertrand, devaient apporter des étoffes infectées à la jeune femme. Tentative avortée, puisque la Voisin ne réussit pas à rencontrer le roi, et sa jeune maîtresse ne reçut pas les étoffes.

Le Roi-Soleil étouffe le scandale

Louis XIV, horrifié par les révélations des empoisonneurs, avait d'abord voulu faire la lumière sur ces affaires. Mais devant les attaques lancées contre Madame de Montespan, il recula et chercha à étouffer le scandale. Plusieurs dizaines de coupables furent expédiés sous haute surveillance dans des citadelles de province, à Belle-Île-en-Mer, à Besançon, à Salins, à Salses et à Villefranche-de-Conflent. Ils y moururent plusieurs années après, dans d'affreuses

conditions, enchaînés à la muraille de leur cachot. Le ministre Louvois, qui avait la tutelle de ces citadelles, avait donné aux geôliers de rigoureuses instructions afin « d'empêcher que l'on entende les sottises qu'ils pourraient crier tout haut, leur étant souvent arrivé d'en dire touchant Madame de Montespan qui sont sans fondement ».

En 1709, à la mort de La Reynie, le roi fit brûler les dossiers contenant les « faits particuliers » concernant sa maîtresse. Heureusement, le lieutenant général de police les avait résumés au préalable : conservés à la Bibliothèque nationale de France, ceux-ci permettent aujourd'hui de voir un peu plus clair dans ce procès de grande envergure, devenu non seulement une affaire d'État, mais aussi le secret du roi. ■

▲ SORTILÈGES THÉÂTRAUX

En 1680 est publiée *La Devineresse*, une pièce de théâtre inspirée de l'affaire des poisons. La scène ci-dessus représente une voyante faisant parler une tête pour qu'elle révèle à une femme si son amant la désire. *Bibliothèque nationale, Paris.*

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
L'Affaire des poisons.
J.-C. Petitfils, Perrin (Tempus), 2013.

LE DOUTE PLANE SUR LA COUR

Lors du règne de Louis XIV, plusieurs décès suspects se produisent à la cour : des jeunes femmes meurent soudainement de causes qui ne sont pas toujours claires. L'atmosphère délétère de cette cour, où intrigues et médisances sont habituelles, conduit à ce que de nombreuses personnes parlent d'empoisonnement. Les historiens actuels pensent néanmoins que, dans tous les cas, la mort fut due à des causes naturelles, telles que des maladies que la médecine n'était alors pas capable de détecter.

MADAME DE MONTESPAN. DÉTAIL D'UN TABLEAU
D'HENRI GASCARD. XVII^e SIÈCLE.

BRIDGEMAN / ACI



C. JOLIN / RMN - GRAND PALAIS

HENRIETTE D'ANGLETERRE (1670)

Épouse du frère cadet de Louis XIV, Henriette meurt à 26 ans. Un soir, alors qu'elle a ressenti une forte douleur sur le côté, son état de santé s'aggrave en quelques heures, et elle décède au petit matin. Tout de suite, les rumeurs se propagent. Lors de son agonie, elle-même a crié à l'empoisonnement, et l'on note qu'avant de ressentir les premières douleurs, elle a bu un verre de chicorée. Elle aurait en réalité succombé à une péritonite.





SOthebys / ANG / ALBUM



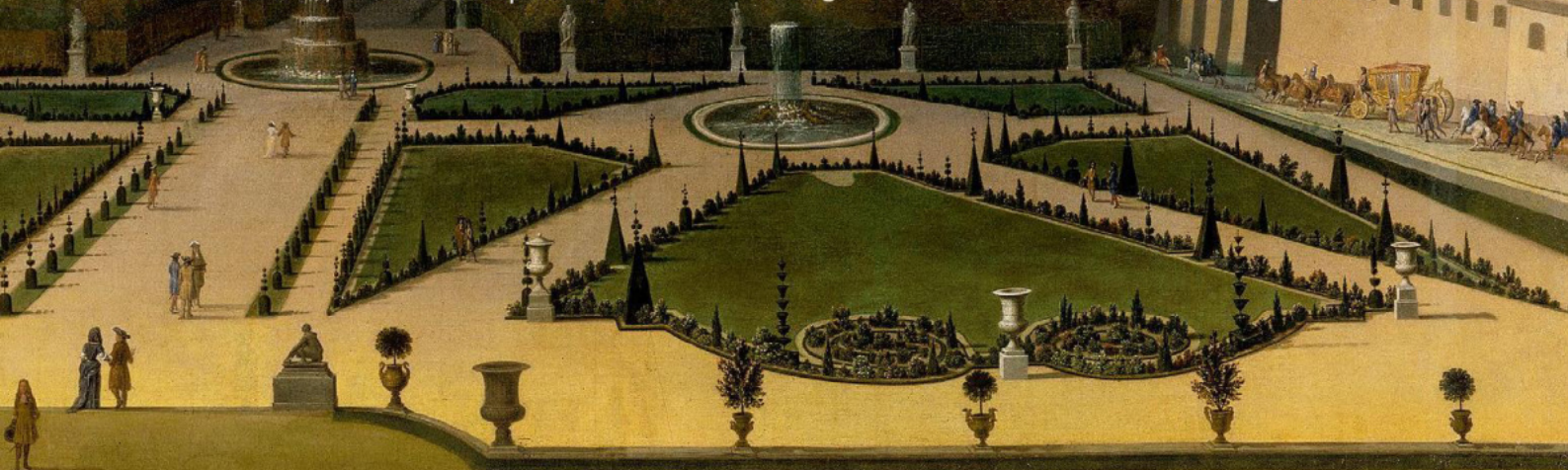
GERARD BLOT / JANN-GRAND PALAIS

LA DUCHESSE DE FONTANGES (1681)

La mort à 20 ans de Marie Angélique de Scorailles, ancienne maîtresse de Louis XIV, fait aussi l'objet de ouï-dire : Madame de Montespan, en proie à la jalousie, lui aurait administré un breuvage fatal. En réalité, la duchesse de Fontanges, qui a rompu avec le roi, meurt retirée dans le monastère de Port-Royal, à Paris. Elle était souffrante depuis qu'elle avait donné naissance à un enfant mort-né, un an et demi auparavant.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE (1712)

En février 1712, la duchesse de Bourgogne et son époux disparaissent à seulement six jours d'intervalle. Le duc, âgé de 30 ans, est le petit-fils et l'héritier de Louis XIV. Dans les deux cas, la cause de la mort est la scarlatine infectieuse. Cependant, le duc de Saint-Simon assure dans ses *Mémoires* que de nombreuses personnes attribuèrent ces décès à un empoisonnement, dont l'instigateur aurait été le duc d'Orléans, futur régent.



LE ROI LOUIS XIV SE PROMÈNE
DANS LES JARDINS DE VERSAILLES
EN 1688. PAR ÉTIENNE ALLEGRAIN.
CHÂTEAU DE VERSAILLES.



LES ENCADRÉS ONT ÉTÉ RÉDIGÉS PAR ADELA MUÑOZ PÁEZ, UNIVERSITÉ DE SÉVILLE.

**TRANSMIS PAR
LES PAPYRUS**

Parmi les nombreux manuscrits qui conservent le récit de Sinouhé, le plus complet est le papyrus 3022, conservé par les musées d'État de Berlin. Le texte est écrit en hiéroglyphes, un style simplifié qui permet de tracer plus rapidement les signes. Page de droite, statue de Hétep, XII^e dynastie. Musée égyptien, Le Caire.

Les tribulations d'un Égyptien en exil
SINOUHÉ

Handwritten text in a stylized, cursive script, likely a form of ancient Egyptian hieroglyphs or a related script, arranged in vertical columns.

Handwritten text in a stylized, cursive script, likely a form of ancient Egyptian hieroglyphs or a related script, arranged in vertical columns.

BPK / SCALA, FLORENCE

Si l'Égypte antique devait avoir son « Ulysse », son nom serait Sinouhé. Ce héros littéraire était adulé au pays des pharaons, grâce à un récit qui réunissait tous les ingrédients d'un bon roman d'aventures : gloire, suspense, trahison, voyages, combats...

PASCAL VERNUS

ÉGYPTOLOGUE, DIRECTEUR D'ÉTUDES À L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES



BARRY WILSON / ALAMY / AGF



METROPOLITAN MUSEUM / SCALA, FLORENCE

▲ LE LINTEAU D'AMENEMHAT I^{ER}

Au centre est représenté le pharaon Amenemhat I^{er}, qui fit édifier à Licht, au sud de Memphis, une nouvelle capitale où il établit le complexe funéraire de sa pyramide.
Metropolitan Museum, New York.

L'œuvre est connue par un grand nombre de manuscrits, six papyrus, et une trentaine d'ostraca (éclats de calcaire ou tessons). Beaucoup n'en contiennent que des morceaux choisis, utilisés pour le perfectionnement des apprentis scribes, mais quelques-uns en conservent la totalité. Ils s'étagent entre la seconde moitié de la XII^e dynastie (XIX^e siècle av. J.-C.) et l'époque ramesside (XIII^e-XIV^e siècles av. J.-C.). L'œuvre n'a pas de titre propre. Les égyptologues ont donc dû en proposer plusieurs pour la désigner : *L'Histoire de Sinouhé*,

L'Autobiographie de Sinouhé, *Les Aventures de Sinouhé*, etc. On a même évoqué le terme de « roman », en faisant valoir une évolution du héros entre le début et la fin du récit. C'est avant tout une narration : Sinouhé se propose de rapporter à la première personne une longue aventure — une « odyssée », pourrait-on dire anachroniquement — qui allait bouleverser toute sa vie.

Au moment où commence son récit, Sinouhé se trouve être un haut dignitaire palatin, attaché au « harem » de la reine Néfrou, épouse de Sésotris I^{er}, le



2022 A.V. J.-C.

CHRONOLOGIE

L'ÉGYPTÉ AU TEMPS DE SINOUHÉ

Montouhotep II, souverain de Thèbes, réunifie l'Égypte en triomphant des dynasties d'Héracléopolis. Le Moyen Empire succède à la première période intermédiaire.



1991 A.V. J.-C.

Amenemhat I^{er} est le premier pharaon de la XII^e dynastie. Il déplace la capitale de Thèbes à Licht et partage pendant 10 ans le pouvoir avec son fils, Sésotris I^{er}. C'est avec sa mort que débute l'histoire de Sinouhé.

STÈLE DE SÉSOSTRIS I^{ER} TROUVÉE À ÉLÉPHANTINE.
BRITISH MUSEUM, LONDRES.



deuxième pharaon de la XII^e dynastie (v. 1971-1926 av. J.-C.). Sinouhé avait accompagné ce dernier dans une opération militaire en Libye. Sur le chemin du retour, on informe Sésostris I^{er} de la mort de son père et corégent Amenemhat I^{er} (v. 1991-1961 av. J.-C.), qui était resté dans la résidence de Licht, au sud de Memphis. Sésostris I^{er} s'y rue sur le champ, quittant l'expédition sans en avertir les membres. Mais, parallèlement, la nouvelle est communiquée à l'un des princes qui en faisaient partie. Sinouhé surprend inopinément la conversation. Il est aussitôt pris d'un irrésistible sentiment de panique : « Les bras

m'en tombèrent, tandis que la crainte s'était abattue dans chaque partie de mon corps. C'est en tressaillant que je m'écartai pour me chercher une cachette. »

Pourquoi se trouve-t-il à ce point terrifié ? Il explique : « Je pensais que des troubles se produiraient et je ne croyais pas pouvoir survivre après ça. » Il est probable, en effet, que la légitimité de la nouvelle dynastie n'était pas acceptée par tous, et que la mort de son fondateur, Amenemhat I^{er}, donnait aux opposants l'occasion de se manifester violemment. Dans un enseignement apocryphe, ce pharaon rapporte avoir été victime d'une conjuration

▼ PÉRILS EXTÉRIEURS

D'autres récits reprennent le thème du voyage à l'étranger, comme le *Rapport d'Ounamon*, qui relate une navigation en Méditerranée. Ci-dessous, modèle de barque du Moyen Empire. Ashmolean Museum, Oxford.

1961 A.V. J.-C.

Sésostris I^{er} exerce seul le pouvoir. Il liquide les dernières oppositions et réorganise le pays en lançant un vaste programme de reconstruction des temples. Comme son père, il établit son complexe funéraire à Licht.



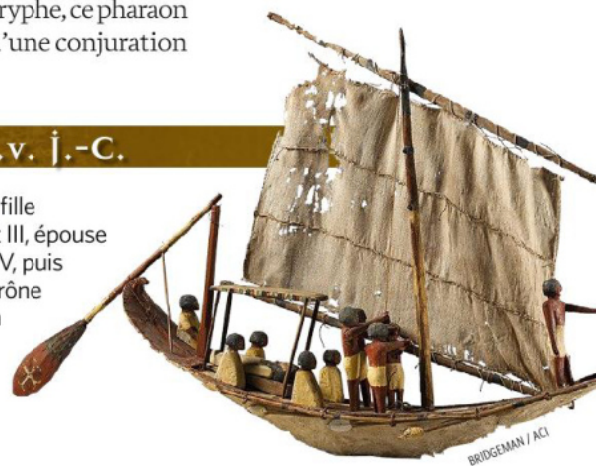
1843 A.V. J.-C.

Début du long règne d'**Amenemhat III**. Le pharaon entreprend une vaste réforme administrative. Son complexe funéraire établi à Hawara, près du Fayoum, a été surnommé le « labyrinthe » par les Grecs.

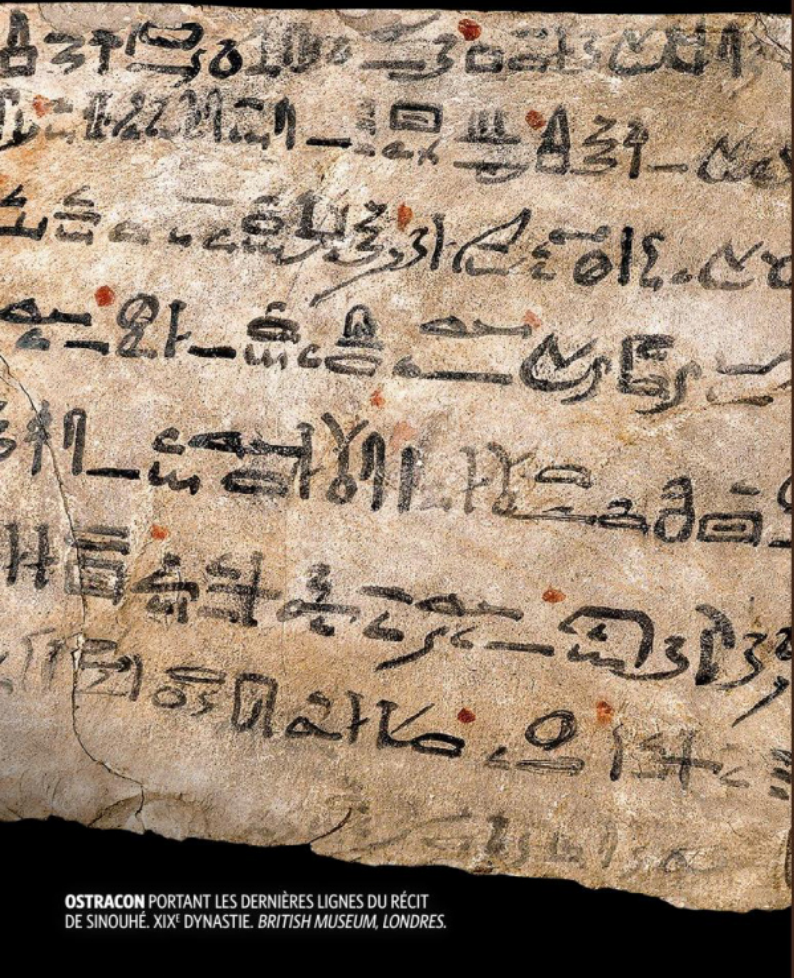


1787 A.V. J.-C.

Sobeknefrou, fille d'Amenemhat III, épouse Amenemhat IV, puis monte sur le trône à sa mort. Son règne clôt la XII^e dynastie.



BRIDGEMAN / ACI



OSTRACON PORTANT LES DERNIÈRES LIGNES DU RÉCIT DE SINOUHÉ. XIX^e DYNASTIE. BRITISH MUSEUM, LONDRES.

PAPYRUS ET OSTRACA

PLUSIEURS VERSIONS POUR UN RÉCIT

Le meilleur manuscrit retranscrivant le récit de Sinouhé est le papyrus *Berlin 3022*, auquel il ne manque que le début du texte. Daté vers 1800 av. J.-C. (seconde moitié de la XII^e dynastie), il formait probablement une **bibliothèque** avec trois autres manuscrits comportant des œuvres littéraires. Malheureusement, son contexte archéologique n'est pas

connu (peut-être provient-il d'une tombe). Un autre manuscrit très complet, le papyrus *Berlin 10499*, figurait parmi les 17 autres qui formaient la bibliothèque d'un **prêtre-lecteur**. Ces manuscrits étaient rangés dans un coffret placé dans une tombe de la XIII^e dynastie, aménagée là où plus tard Ramsès II allait établir son temple funéraire, le Ramesseum. La plupart des ostraca (fragments de céramique)

servant de support au récit de Sinouhé proviennent de Deir el-Medineh, le village situé à l'ouest de Thèbes où vivaient les artisans chargés de construire les tombes royales sous le Nouvel Empire. Beaucoup de ces ostraca n'étaient que des **exercices** destinés à former les scribes par l'étude des textes littéraires, mais certains servaient de version de consultation, se substituant au trop coûteux papyrus.



fomentée dans le « harem ». Or, Sinouhé en était l'un des cadres ; il aurait pu craindre une possible implication. Cela dit, il n'est guère assuré que la conjuration mentionnée soit en rapport avec la mort du pharaon ; elle aurait pu se produire durant une période antérieure de son règne. En fait, il n'y a rien de très clair dans le désarroi qui saisit Sinouhé, si ce n'est qu'il n'avait pas la conscience bien tranquille... Il reste volontairement flou sur les raisons de sa panique, mais non sur ses effets : il décide de désertre, comme mu malgré lui par une force supérieure : « Le dieu qui avait décidé cette fuite me tirait. »

Il entreprend alors de passer de l'occident de l'Égypte à son orient. Il doit donc d'abord traverser le Nil et sa vallée. Ensuite, il franchit la « Montagne rouge », désignation égyptienne qui correspond à l'actuel Gebel el-Ahmar — dénomination de même sens en arabe —, à l'est du Caire. Puis il longe précautionneusement, par crainte des guetteurs,

le « Mur du souverain », c'est-à-dire un ensemble défensif installé pour protéger des incursions asiatiques l'accès sud-est du Delta par le Ouadi Toumilat actuel. Le voici échoué sur une île au milieu des lacs d'eau saumâtre, aux marches du Sinaï. La soif l'assaille ; sa gorge est desséchée ; il sent sa fin venir. « Je me dis : ceci est le goût de la mort. » Mais il entend les meuglements d'un troupeau mené par des Bédouins. L'un d'eux, qui avait été en Égypte, le reconnaît. Il lui donne de l'eau et du lait, et l'emmène vers sa tribu. Puis Sinouhé voyage en Syro-Palestine, notamment à Byblos, cité très anciennement liée à l'Égypte. Après avoir passé un an à Qédem, il est pris en amitié par le souverain du Retenou supérieur — un État où vivait une communauté égyptienne —, qui lui accorde une protection très généreuse. Il le comble d'avantages matériels, le marie à l'une de ses filles, le promeut chef de guerre en lui donnant comme fief le pays de Jaa, une marche de son royaume. De quoi susciter envie et convoitise ! De fait, un potentat local, un fier-à-bras arrogant

STATUE DE SÉSOSTRIS III^e PORTANT LA MITRE BLANCHE, EMBLÈME DE LA SOUVERAINETÉ SUR LA HAUTE-ÉGYPTÉ. MUSÉE ÉGYPTIEN, LE CAIRE.
DEA / SCALA, FLORENCE

BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE



DAGLI ORTI / ART ARCHIVE

et ambitieux, vient lui chercher noise en comptant bien s'emparer de son bétail. Mais Sinouhé, expert autant que stratège, est un combattant valeureux et habile à manier les armes ; il le terrasse, mettant fin à son arrogance, à sa cupidité et à sa vie.

Le pharaon accorde son pardon

Voici Sinouhé apparemment comblé. Lui, jadis fuyard moribond, se trouve désormais riche, puissant, réputé et chef d'une nombreuse famille. Et pourtant, son bonheur n'est pas total. Que lui manque-t-il ? L'Égypte. Avec l'âge pèse davantage la nostalgie du pays natal. Et d'autant plus cruellement que la ravivent les contacts maintenus grâce aux allées et venues de messagers entre la cour de Licht et la Syro-Palestine. La vieillesse approchant, le désir d'être enterré dans sa patrie le tenaille si fortement que, toute honte bue, il en fait part à Sésostri I^{er}, le pharaon dont il déserta l'expédition. Dans son immense magnanimité, celui-ci lui fait parvenir un « commandement royal », par

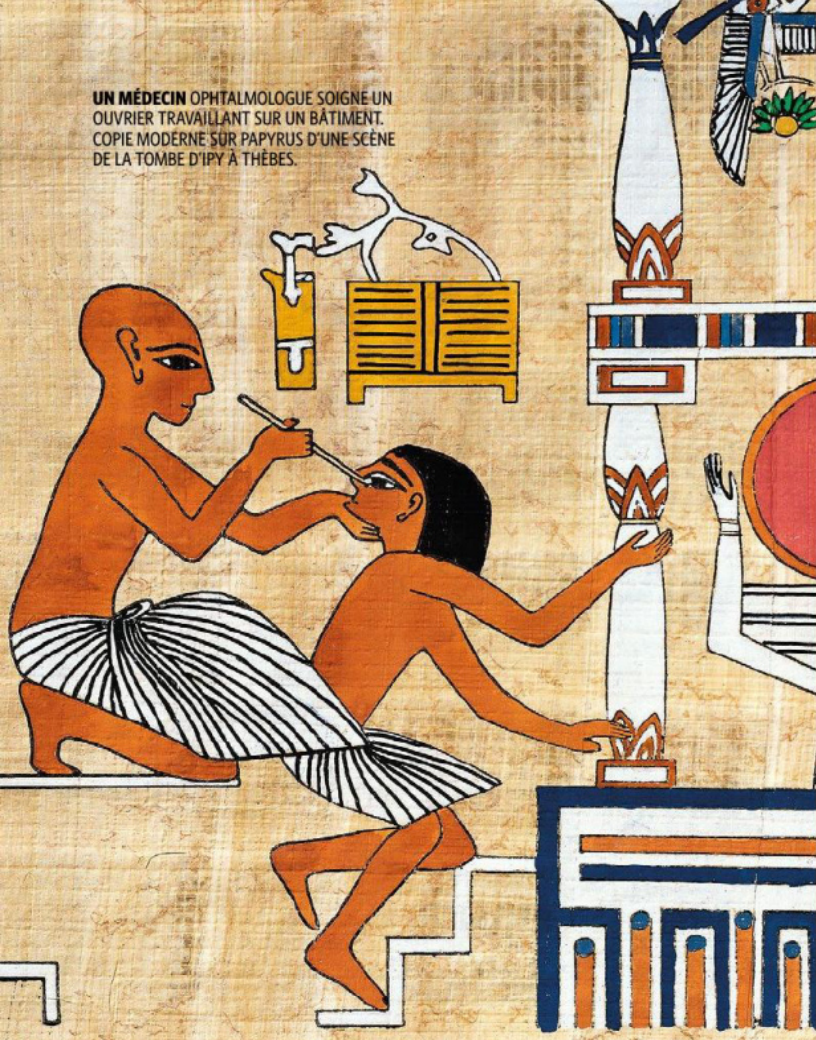
lequel il souhaite le retour du déserteur et lui promet une sépulture en Égypte et à l'égyptienne. À la réception, Sinouhé est si bouleversé par tant de grandeur d'âme qu'il ne peut s'empêcher de vociférer sa joie. Il remercie le pharaon dans une missive où les fleurs de la rhétorique exhaussent l'expression d'une gratitude flagorneuse.

Ayant réglé sa succession locale, Sinouhé fait route vers l'Égypte. Accueilli au poste frontière des « Chemins d'Horus », il est escorté jusqu'à la résidence de Licht. Là, on le conduit en grande pompe au palais, où va se tenir une audience solennelle. Dans le cadre d'une cérémonie fortement ritualisée, avec intercession de la reine et des princes de sang, Sésostri I^{er} accorde officiellement son pardon à Sinouhé et le gratifie d'une demeure luxueuse, d'une allocation alimentaire régulière et – cerise sur le gâteau – d'une pyramide pourvue de ses équipements funéraires, officiants compris. Sinouhé se débarrasse de ses fripes asiatiques pour revêtir l'apparat des hauts dignitaires. Il n'a plus, « le reste de son

▲ LA PYRAMIDE D'AMENEMHAT I^{er}

Le pharaon édifie son complexe de pyramide près de sa capitale Itchtouy, dont le nom survit dans le toponyme arabe de Licht. Bâtie en briques, et non en pierre, la pyramide a beaucoup souffert du temps.

UN MÉDECIN OPHTALMOLOGUE SOIGNE UN OUVRIER TRAVAILANT SUR UN BÂTIMENT. COPIE MODERNE SUR PAPYRUS D'UNE SCÈNE DE LA TOMBE D'IPY À THÈBES.



BRIDGEMAN / ACI

RU ROMAN AU CINÉMA

AVATARS D'UNE HISTOIRE À SUCCÈS

Lorsque l'égyptologie l'eut rendu accessible au grand public, le récit de Sinouhé ne laissa pas notre modernité indifférente et inspira notamment la littérature. Le romancier égyptien **Naguib Mahfouz**, soucieux de relier le présent de son pays à son passé, fit paraître *Le Retour de Sinouhé* en 1941. Mais l'exemple le plus réussi d'intertextualité est dû en

l'occurrence à un écrivain finlandais, **Mika Waltari**. Sa réécriture du récit antique sous forme d'un roman d'aventures moderne, *Sinouhé l'égyptien*, paru en 1945, rencontra un vif succès. S'éloignant du récit original, qui se déroulait sous Sésostris I^{er}, Waltari situe son histoire sous le règne du pharaon Akhenaton. Son Sinouhé prend les traits d'un médecin royal contraint à l'exil, qui entreprend alors

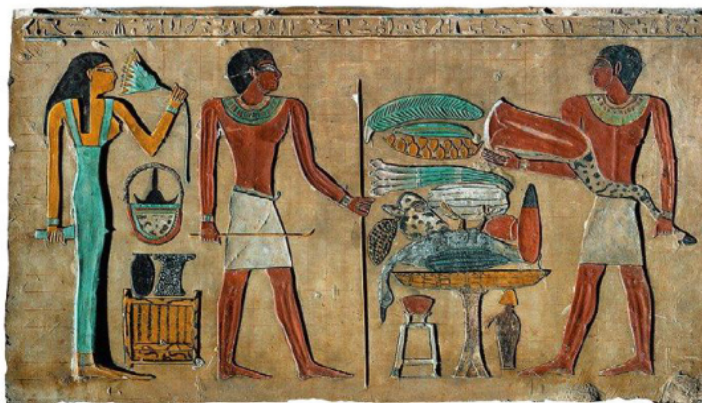
un périple dans différents pays, de Babylone à la Crète, en passant par le puissant royaume hittite. Écrit durant la Seconde Guerre mondiale, le roman laisse transparaître certaines préoccupations sans doute liées à ce contexte sombre. En 1954, un cinéaste célèbre, **Michael Curtiz**, en tira un péplum, *L'Égyptien*, au générique duquel figurait Peter Ustinov et Gene Tierney.

âge », qu'à attendre paisiblement la mort dans un bonheur absolu.

Par sa composition même, l'œuvre se veut littéraire au sens fort du terme. Bien sûr, elle utilise des formes textuelles qui ne le sont pas intrinsèquement : dialogues, hymne, « commandement royal » et surtout autobiographie. Elle est très fréquente durant toute la civilisation pharaonique, cette forme de narration à travers laquelle un Égyptien présente à la première personne les faits saillants de son existence, afin de laisser de lui une image flatteuse, susceptible d'inciter la postérité à réciter en sa faveur des formules funéraires. Certains ont pensé que le récit de Sinouhé reproduisait une authentique autobiographie. Thèse irrecevable face à une analyse serrée. Certes, des personnages

▼ ÊTRE INHUMÉ EN ÉGYPTE

Les Égyptiens espéraient qu'après la mort, les soins apportés au défunt permettraient à celui-ci de revivre. Stèle funéraire montrant une offrande de victuailles au mort. XII^e dynastie.



ERICH LESSING / ALBUM

historiques, comme Sésostris I^{er}, des notations réalistes, comme le « Mur du souverain », ou les particularités ethnographiques de la Syro-Palestine sont mentionnés. Même l'attribution à Sinouhé d'une pyramide au cœur du complexe funéraire royal a un fondement. Récemment, les fouilles entreprises dans l'ensemble de la pyramide de Sésostris III à Dahchour ont révélé que des particuliers privilégiés y avaient place. Cela posé, ces « petits faits vrais » relèvent de conventions visant à ancrer dans le réel un récit fictif, même si l'absence du merveilleux tranche sur bien d'autres narrations égyptiennes. Outre l'habileté dans la conduite de l'intrigue, l'œuvre explore des zones d'ombre de la subjectivité : l'irrépressible pulsion qui entraîne la désertion de Sinouhé relève de ces instants de confusion mentale où



WERNER FORMAN / GTRES

lucidité et libre arbitre sont submergés par des forces irrationnelles, voire suprarationnelles.

Un best-seller redécouvert

À peine l'œuvre fut-elle révélée que les égyptologues consacrèrent son exceptionnel intérêt. Dès qu'il en prit connaissance, Alan Gardiner, le maître de la philologie égyptienne, en fit parvenir une traduction à Rudyard Kipling, donnant ainsi le coup d'envoi à sa promotion dans la littérature mondiale. Le texte devint la référence première pour l'illustration et l'enseignement de l'égyptien classique, l'état tenu pour le plus prestigieux des quatre millénaires où cette langue est documentée. Ce qui n'est pas pédagogiquement très astucieux, car le texte, très travaillé, donne bien du fil à retordre aux débutants, voire, dans certains passages, aux égyptologues confirmés !

Un consensus unit le goût du public moderne et celui du public pharaonique. Car les anciens Égyptiens eux aussi appréciaient fort cette histoire. Un ostracon contenant le

texte se trouvait dans la tombe de Sennedjem, à Deir el-Medineh ; le défunt l'avait jugé digne de compter dans son viatique posthume. Plus d'une fois, les inscriptions en citent explicitement ou allusivement un passage, montrant que l'œuvre avait pris place dans la culture commune de l'élite. Un cadastre fiscal de l'époque ramesside mentionne le « village de Sinouhé ». Étant donné la rareté de ce nom, qui signifie « fils du sycomore », on a tout lieu de croire que, 800 ans après, on avait commémoré ce héros populaire en lui dédiant un établissement humain. Pensons à Ferney-Voltaire, qui évoque le nom du grand écrivain qui y vécut. Pensons encore à Illiers, petit village de Normandie rebaptisé Illiers-Combray par hommage à Marcel Proust, qui s'en était inspiré. ■

Pour
en
savoir
plus

ESSAIS

Contes populaires de l'Égypte ancienne
G. Maspero, Libretto, 2016.

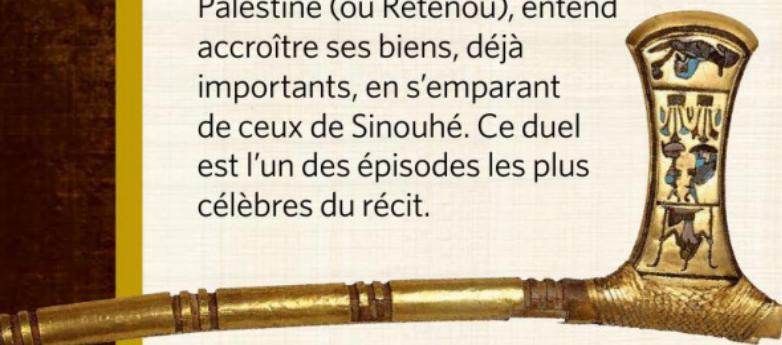
Sésostri I^{er}. Étude chronologique et historique du règne
C. Obsomer, Éditions Safran, 2005.

▲ LA CHAPELLE BLANCHE DE SÉSOSTRIS I^{ER}

Le pharaon avait fait édifier une chapelle commémorant son jubilé dans le temple de Karnak. L'ouvrage fut démonté et réemployé comme remplissage dans une partie du temple. Les archéologues l'ont reconstruit.

SINOUHÉ PROVOQUÉ EN DUEL

Bien établi après que son protecteur Amounenshi lui a attribué un fief, Sinouhé est défié en combat singulier par un fier-à-bras. Ce rude gaillard, maître d'une région de la Syro-Palestine (ou Retenou), entend accroître ses biens, déjà importants, en s'emparant de ceux de Sinouhé. Ce duel est l'un des épisodes les plus célèbres du récit.



HACHE DE GUERRE FACTICE TROUVÉE DANS LA TOMBE DE LA REINE IÂHHOTEP (XVIII^e DYNASTIE). CÈDRE, OR ET CUIVRE AVEC DES INCRUSTATIONS DE LAPIS-LAZULI ET DE CORNALINE. MUSÉE ÉGYPTIEN, LE CAIRE.



CÉRAMIQUE GLACURÉE REPRÉSENTANT UN ASIATIQUE. AVEC LE NUBIEN, C'EST L'UN DES DEUX PEUPLES ENNEMIS DE L'ÉGYPTE. PALAIS DE RAMSÈS III À LÉONTOPOLIS. MUSÉE D'HISTOIRE DE L'ART, VIENNE.

MERCENAIRE NUBIEN TENANT UN ARC, DES FLÈCHES ET UNE HACHE. LES NUBIENS FOURNISSAIENT À L'ARMÉE ÉGYPTIENNE DES COMBATTANTS APPRÉCIÉS. XVIII^e DYNASTIE. MUSÉE ÉGYPTIEN, BERLIN.



1 « JE BANDAI MON ARC, DISPOSAI MES FLÈCHES, FIT GLISSER MA DAGUE »

« **VINT UN GAILLARD** du Retenou pour me défier dans ma tente. [...] Il dit qu'il voulait combattre avec moi, car il avait estimé qu'il me battrait, et il avait projeté de s'emparer de mon bétail, poussé par le conseil de sa tribu [...]. Je passai la nuit après avoir bandé mon arc, disposé mes flèches, fait glisser ma dague [dans son étui] et fourbi mes équipements. À l'aube, le Retenou était arrivé [...]. Voici qu'il vint pour moi qui me tenais là. Je me mis dans son camp, tous les cœurs brûlant pour moi, femmes et hommes faisant un grand bruit, tous s'inquiétaient pour moi en disant : "Il y a-t-il un autre gaillard qui puisse combattre contre lui ?" »

ARCHER PRÊT À TIRER. QUI SE DRESSE SUR LA POINTE DES PIEDS POUR AJUSTER SON TIR. DÉTAIL DE LA TOMBE DE MENA, À GOURNA.



2 « MA FLÈCHE SE TROUVA FICHÉE DANS SON COU »

« **ALORS SON BOUCLIER**, sa hache, sa brassée de javelines retombèrent après que j'eus évité ses armes. J'avais laissé passer à côté de moi ses flèches tirées en pure perte, se succédant les unes aux autres en tir rapproché. Alors il me chargea en pensant qu'il m'abattrait. S'approcha-t-il que je tirai sur lui si bien que ma flèche se trouvât fichée dans son cou. Il poussa un cri et s'affala sur son nez. Je le frappai avec sa hache. Je poussai mon cri de guerre sur son dos tandis que tous les Asiatiques s'exclamèrent. Je rendis grâce à Montou, ses partisans se lamentant pour lui. Le souverain Amounenshi me prit dans ses bras. »

TROUPEAU DE VACHES. POSSÉDER DU GROS BÉTAIL ÉTAIT UN PRIVILÈGE DES TEMPLES, DES INSTITUTIONS ROYALES ET DES MEMBRES DE L'ÉLITE. TOMBE DE NEBAMON, BRITISH MUSEUM, LONDRES.



3 « CELUI QUI S'EST ENFUI [...] A L'ESPRIT EN JOIE »

« **ALORS J'EMPORTAI** ses biens et m'appropriai ses troupeaux. Ce qu'il avait médité de faire contre moi, je le fis contre lui. [...] Par là, je gagnai en importance, je m'agrandis en richesse [...]. Ainsi agit le dieu pour montrer de la clémence envers celui contre lequel il avait eu des griefs. Celui qui s'était enfui vers une contrée étrangère, aujourd'hui il a l'esprit en joie. C'est à cause de ses relations qu'un fuyard fuyait ; j'ai du crédit à la Résidence. C'est à cause de la faim que se traînait celui qui se traînait ; je donne du pain à mes proches. [...] C'est faute d'avoir quelqu'un à commander qu'un homme courait ; je suis quelqu'un qui a un nombreux personnel. »

BELLE

L'EFFERVESCENCE URBAINE

Ce tableau de G. Farrazin montre les premiers omnibus tirés par des chevaux et bondés de passagers dans les rues de Paris en 1892. Bientôt, les automobiles viendront s'ajouter au tumulte de la capitale.



PARIS À LA ÉPOQUE

À la toute fin du XIX^e siècle s'ouvre ce qui apparaîtra, par contraste avec la crise des années 1930, comme une parenthèse enchantée. Sublimée par l'électricité, la Ville Lumière devient la scène urbaine où se déploient les scandales de l'art, les prouesses de la science, mais aussi l'agitation sociale.

DOMINIQUE KALIFA
PROFESSEUR D'HISTOIRE CONTEMPORAINE, UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE



Le 14 avril 1900, lorsque le président Émile Loubet inaugure sur le Champ-de-Mars la nouvelle Exposition universelle, le monde entier a les yeux braqués sur Paris. Même si l'exposition, la cinquième organisée dans la capitale, s'est donnée pour objet de dresser le bilan du siècle écoulé, tous les observateurs et tous les visiteurs — ils seront plus de 50 millions au total — ont conscience ce jour-là d'entrer dans un siècle nouveau.

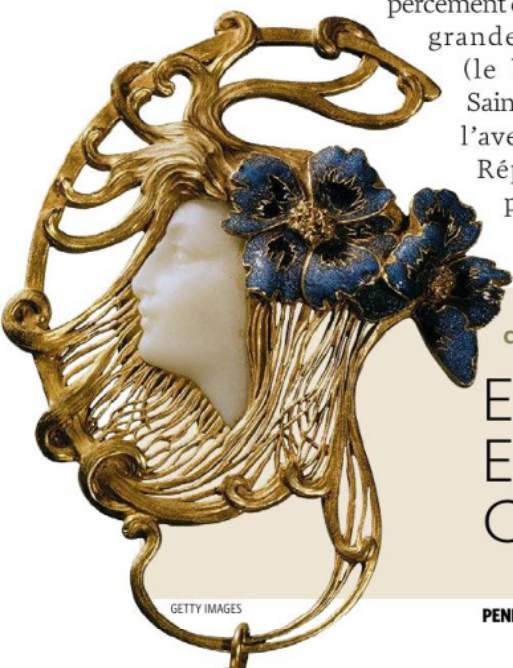
Celle que l'on nommera beaucoup plus tard la « Belle Époque » vient de naître : une quinzaine d'années qui, en dépit du maintien d'inégalités et de fortes tensions sociales, restent surtout marquées par l'optimisme, l'intensité de la vie culturelle et la certitude du progrès.

Paris est bien sûr au cœur de ce phénomène. La ville, que le philosophe Walter Benjamin érige quelques années plus tard en « capitale du XIX^e siècle », l'est tout autant de ce XX^e siècle qui s'invente. On sait combien les travaux entrepris par le préfet Haussmann durant le second Empire avaient transformé et « embelli » la capitale. Haussmann fut révoqué en janvier 1870 et l'empire s'effondra quelques mois plus tard, mais le nouveau Paris qui venait de surgir fut largement poursuivi par la III^e République. Achéant le

perçement de certaines grandes artères (le boulevard Saint-Germain, l'avenue de la République), préservant

une même esthétique fondée sur l'alignement, les matériaux modernes comme le verre ou l'acier, et sur un mobilier urbain reconnaissable, accentuant également la concentration des classes populaires vers l'Est et le Sud parisiens, la fin du XIX^e siècle prolongea sans états d'âme le projet haussmannien.

À maints égards, le Paris triomphant de 1900 peut ainsi apparaître comme un aboutissement, la capitale idéale dont avait rêvé Napoléon III. L'Exposition universelle permet à la ville de se doter de nouveaux bâtiments d'exception, comme le Grand et le Petit Palais, la gare d'Orsay ou le pont Alexandre III. Le métro, dont la première ligne est ouverte le 19 juillet 1900, en compte 8 en 1914, auxquelles s'ajoutent de nombreux tronçons en chantier. L'électricité, force vive de l'époque, a commencé à éclairer massivement les avenues et les rues de celle que l'on qualifie désormais de « Ville Lumière ». Surtout, l'ancien et le nouveau se mêlent harmonieusement : les édifices « Art nouveau », dont l'architecte Hector Guimard dote les stations de métro, ou le très « Art déco » Théâtre des Champs-Élysées, imaginé par Auguste Perret



GETTY IMAGES

CHRONOLOGIE

ENTRE ESPOIR ET CONFLITS

1871

Les combats urbains entre les partisans de la Commune de Paris et l'armée française laissent la ville en partie détruite.

1900

L'Exposition universelle ouvre ses portes, inaugurant une nouvelle ère, celle d'un XX^e siècle qui croit au progrès et à la science.

PENDENTIF EN OR, ŒUVRE DU BIJOUTIER RENÉ LAUQUE. MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS, PARIS.



ALAMY / ACI



VOYAGE SOUTERRAIN

Inauguré en 1900, le métro révolutionne les transports publics parisiens. Ci-contre, la bouche de métro actuelle de la station Pont-Neuf, devant le grand magasin la Samaritaine (ici avant sa récente restauration), ouvert en 1870.

1905

La loi de séparation des Églises et de l'État est votée. La France républicaine devient un pays totalement laïc.

1906

Au terme de plus de 10 ans d'« affaire », la Cour de cassation réhabilite enfin Alfred Dreyfus et le réintègre dans l'armée.

1911

La célèbre *Joconde* de Léonard de Vinci est volée au musée du Louvre. On la retrouvera deux ans plus tard en Italie.

1913

Le Théâtre des Champs-Élysées est inauguré. La première du *Sacre du printemps* de Stravinsky provoque le scandale.



EN 1907, PARIS ACCORDE LA PREMIÈRE
LICENCE DE TAXI À UNE FEMME.
M^{lle} DECOURCELLE. PHOTOGRAPHÉE ICI.

PARIS NOUVEAU — LES FEMMES CHAUFFEUR
M^{lle} DECOURCELLE, la première possédant ses deux diplômes de cochére

AKG / ALBUM

soirées à l'Opéra ; elle se décline aussi sur le mode du vaudeville (pensons au succès des pièces de Feydeau et de Courteline) ou dans les 274 cafés-concerts que compte alors la capitale, dans lesquels se donnent chaque soir des spectacles plus légers, parfois franchement grivois, où un public plus populaire se presse « le samedi soir après l'turbin ». Moulin-rouge, Alcazar, Eldorado, Folies Bergère et Olympia deviennent des établissements fort courus, dont les revues sont annoncées à grand renfort de placards sur les colonnes Morris ou sur les palissades du métro. Depuis quelques années, la féerie se projette aussi sur grand écran, d'abord dans les cafés, dans les grands magasins ou sur les places publiques, puis, à partir de 1906, dans d'immenses et somptueuses salles de cinéma : l'Omnia Pathé, sur le boulevard de Montmartre, ou le Gaumont Palace, place de Clichy, alors le plus grand cinéma du monde avec ses 3 400 places.

Le spectacle est dans la rue

Mais, à Paris, le spectacle ne peut se limiter à ses théâtres et à ses établissements de plaisir : c'est toute la ville qui fait spectacle. Chaque jour, les grands boulevards bruissent de la clameur urbaine. Aux terrasses des restaurants se pressent les mondains, les élégants et les courtisanes, tandis que les minidettes parquent deux par deux au sortir des bureaux ou des ateliers. Du Bon Marché, le plus ancien, à la Samaritaine, aux galeries Lafayette ou aux plus populaires magasins Dufayel du boulevard Barbès, les grands magasins sont autant des temples de la consommation que des lieux de plaisir où il fait bon flâner. Sur le boulevard, ce sont les camelots, les hommes-sandwichs, les crieurs de journaux ou les chanteurs de rue qui suscitent l'attroupement, tandis que les premières automobiles sèment la zizanie dans la circulation. Le soir venu, lorsque la ville s'illumine, des silhouettes plus troubles s'affairent aux carrefours ou le long des avenues. Car Paris est aussi une ville des plaisirs charnels, une capitale de l'amour où l'offre de la prostitution est foisonnante. Aux pierreuses, prostituées de bas étage qui officient sur la ligne des « fortifs » ou les boulevards extérieurs, répondent les grandes cocottes, Liane de Pougy, Émilienne d'Alençon ou la Belle Otero, héroïnes d'un insistant « érotisme



LEEMAGE / PRISMA ARCHIVO

et inauguré en juillet 1913, s'intègrent sans difficulté dans un paysage urbain pensé comme celui de la modernité absolue.

C'est dans ce cadre privilégié, fréquenté par des millions de touristes venus des autres capitales européennes et des États-Unis, que prospère l'imaginaire « Belle Époque ». Il tient beaucoup à l'idée d'une « ville-spectacle ». À Paris, en 1900, le théâtre continue de donner le ton.

On dénombre en effet une bonne centaine de salles, qui s'égrènent le long des boulevards et des avenues à la mode, et où se produisent les plus grandes vedettes du monde : Sarah Bernhardt bien sûr, mais aussi Réjane, Cléo de Mérode ou Loïe Fuller. Cette passion du théâtre ne concerne pas seulement les scènes à la mode ou les

RÉVERBÈRE DE PARIS SUR UNE GRAVURE DE JULES GRANDJOUAN,
PUBLIÉE DANS L'ASSIETTE AU BEURRE.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Organisée en
1900, elle accueillit
50 millions de
visiteurs qui
se pressaient dans
les allées, comme sur
ce cliché pris devant
l'un des pavillons.



Un boulevard au début du siècle

CE CLICHÉ DU BOULEVARD EDGAR-QUINET, pris au début du xx^e siècle, montre à quel point les rues de l'époque étaient encombrées par les passants et les voitures tirées par des chevaux. Sur le sol, on distingue les rails utilisés par les tramways à traction animale, véhicules qui partagent un temps le pavé parisien avec les nouveaux tramways à traction électrique introduits à partir de 1900. Sur la droite, à côté de la bouche de métro Edgar-Quinet, inaugurée le 24 avril 1906, se dresse un réverbère électrique. Même si de nombreuses critiques s'élèvent contre la « vie en zigzag » (se déplacer toute la journée d'un endroit à un autre en prenant des trains et des bus) et l'inconfort des voyages en métro (certaines lignes sont surnommées les « boîtes de sardines »), cela vaut toujours mieux que de marcher pendant des heures ou d'avoir à déménager pour se rapprocher de son travail.





Le premier rallye de l'histoire

ENTRE LE 19 ET LE 24 JUILLET 1894 se déroule en France une épreuve insolite, organisée par *Le Petit Journal* : une course automobile entre Paris et Rouen, parcourant un total de 124 km. Dans un premier temps, l'appel reçoit une réponse enthousiaste, et 102 demandes d'inscription sont envoyées au quotidien, même si, au final, seules 32 équipes se présentent. Après les éliminatoires, 21 véhicules sont qualifiés pour le départ. La course est ponctuée de différents arrêts programmés, dont l'un dans la localité de Mantes-la-Jolie, afin que les participants puissent prendre leur petit-déjeuner en toute tranquillité.



PATRICE SCHMIDT / RMN-GRAND PALAIS

▲ COURSE AUTOMOBILE

Le photographe Henri Lemoine prend en 1894 ce cliché de l'un des véhicules participant à la course automobile Paris - Rouen.

H. LEWANDOWSKI / RMN-GRAND PALAIS

à corset et bottines à boutons ». Car on se plaît à croire que l'insouciance et la légèreté du temps affectent aussi les mœurs. Certains évoquent « la primauté de la femme », l'invention du glamour, voire du sex-appeal. L'homosexualité s'y dévoile aussi plus librement qu'ailleurs, surtout dans le monde des lettres, où des personnalités comme Jean Lorrain, Marcel Proust, André Gide, Colette ou Renée Vivien affichent leur différence.



PANNEAU DE LA BOUCHE DE MÉTRO MONTPARNASSE-BIENVENUE. MUSÉE D'ORSAY, PARIS.

Mais la force du Paris de la Belle Époque ne tient pas seulement à cette note sensuelle ou érotique, ni au spectacle urbain qui fascine les visiteurs. Plus que toute autre, la ville s'est également imposée comme la capitale incontestée des arts et de la culture. Des poètes, des peintres, des musiciens venus de toute l'Europe ont fait de la cité leur port d'attache. À Montmartre, au Bateau-Lavoir où règne le poète d'origine polonaise Guillaume Apollinaire, viennent s'installer des peintres comme Picasso, Juan Gris, Van Dongen ou Modigliani. D'autres, tels Mucha, Chagall, Kisling ou Soutine lui préfèrent d'autres quartiers, comme Montparnasse qui commence à s'éveiller. La ville entière devient un laboratoire où s'expérimentent toutes les audaces et toutes les ruptures esthétiques. On y parle de fauvisme, de primitivisme, de cubisme, de constructivisme, quitte à faire la blague en inventant l'excessivisme, mouvement factice dont le tableau emblématique est l'œuvre... d'un âne ! C'est là que Picasso peint en 1907 ses *Demoiselles d'Avignon*, que Marinetti publie en 1909 son *Manifeste du futurisme*, que Stravinsky fait représenter en 1913 *Le Sacre du printemps*, dont le scandale consacre les Ballets russes de Diaghilev. On n'en finirait pas de citer les innovations littéraires, musicales, picturales que produit le Paris de la Belle Époque, lieu d'un extraordinaire foisonnement culturel et d'un inépuisable enthousiasme.

L'insouciance de vivre

Sciences et techniques ne sont évidemment pas en reste en ce temps d'apologie du progrès. Des frères Lumière, inventeurs du cinématographe, aux pionniers de l'aéronautique, de la méditation sur le temps de Bergson aux recherches sur la radiation menées par Henri Becquerel ou Marie Curie, toute l'époque semble prise du même élan créatif. L'économie elle-même s'est mise au diapason : production et productivité augmentent, affichant des taux de croissance annuelle supérieurs à 3 %, frisant même les 5 % à la veille de la guerre, dopant la consommation, faisant reculer la misère. Si l'on ajoute à ce tableau la stabilité politique que la République triomphante est enfin parvenue à assurer et le rôle que la France, forte de son armée et de



LE TRIOMPHE DU CINÉMA

Le Gaumont Palace, construit comme hippodrome pour l'Exposition universelle de 1900, fut l'une des salles de cinéma les plus importantes de Paris jusqu'à sa fermeture en 1972. Cliché pris lors de l'avant-première de *Quo Vadis*, en 1912.

MUSES DE LA BELLE ÉPOQUE

1. **LINA CAVALIERI** ▶
PORTAIT RÉALISÉ DANS
LE STUDIO REUTLINGER,
MUSÉE D'ORSAY, PARIS.

La Belle Époque est le témoin du boom des actrices célèbres, dont les médias naissants contribuent à diffuser l'image. Ainsi, outre la France, l'actrice Sarah Bernhardt a également percé en Angleterre et aux États-Unis grâce à son style naturel, très éloigné des vieux standards du théâtre français. Un autre exemple de succès féminin est celui de l'actrice et danseuse américaine Loïe Fuller, une femme aux multiples facettes, qui a aussi été écrivaine et productrice. Fuller fait sensation avec ses danses serpentine, au cours desquelles elle utilise des tissus vaporeux et des lumières multicolores. La Belle Otero est probablement l'artiste de cabaret la plus connue de l'époque. D'origine espagnole, elle devient la star des Folies Bergère. En plus de ses qualités artistiques, elle bénéficie d'une réputation de femme fatale, confirmée par sa longue liste d'amants comprenant rois, financiers et aristocrates. Les femmes ont également du succès à l'opéra, comme la soprano Lina Cavalieri, qui a même été qualifiée de « femme la plus belle du monde ». Représentée par de nombreux artistes, la comtesse Anna de Noailles, aristocrate d'origine roumaine, a pour sa part joué un rôle fondamental dans la vie littéraire parisienne de la fin du siècle et a remporté un grand succès avec ses poèmes truffés d'allusions érotiques.

2. **SARAH BERNHARDT**
JOUE MÉLISSINDE DANS
LA PRINCESSE LOINTAINE
DE ROSTAND, EN 1895. ▶





3. LOÏE FULLER. PORTRAIT DE LA DANSEUSE AMÉRICAINE
PRIS PAR ISAIAH WEST TABER. MUSÉE D'ORSAY, PARIS.



4. LA BELLE OTERO.
CLICHÉ PRIS DANS
LE STUDIO REUTLINGER.
MUSÉE D'ORSAY, PARIS.



5. LA COMTESSE DE NOAILLES.
PAR IGNACIO ZULOAGA, 1913.
MUSÉE DES BEAUX ARTS, BILBAO.



UNE COLONNE MORRIS PLACARDÉE D'ANNONCES DE SPECTACLES.
PAR JEAN BÉRAUD. VERS 1880-1884. WALTERS ART MUSEUM, BALTIMORE.

BRIDGEMAN / ACI

Le tableau, bien sûr, a ses limites. D'abord parce que Paris n'est pas la France. Même si les milieux mondains ont annexé quelques lieux – Deauville, Trouville, Biarritz, Vichy et les stations de la Côte d'Azur – et y colportent le temps d'une saison leur mode de vie, tout le pays ne vit pas au même tempo. La majorité des Français sont encore des ruraux marqués par la culture des terroirs. La notion d'« exode rural » a beau avoir été forgée en 1903 par le socialiste belge Émile Vandeveld (expression très alarmiste au demeurant, car les campagnes sont encore très pleines), les Français agriculteurs, artisans et petits commerçants vivent pour la plupart dans un environnement rural : en 1911, 56 % d'entre eux habitent des localités de moins de 2 000 habitants. Cette société complexe, très stratifiée, dominée par la passion de la terre et par l'idéal de la petite exploitation, n'est cependant pas immobile. Le chemin de fer, l'école, l'armée, le journal populaire suscitent une forte acculturation à la modernité. Mais l'on reste très loin de la « vie parisienne » du Moulin-Rouge, des hippodromes ou de Maxim's. Lorsque le tocsin retentit le 1^{er} août 1914, c'est une armée de paysans qui rejoint les casernes.

Le monde ouvrier sous tension

Assoupies, réglées sur la routine qu'impose la société des notables, encore très puissante, les petites villes de province sont aussi à mille lieues de l'effervescence culturelle parisienne. C'est souvent d'un œil suspicieux que les élites locales jugent les innovations de la capitale, qu'elles découvrent dans la presse à grand tirage ou les magazines illustrés. Ici, la vie est encore rythmée par la tenue des foires, des comices agricoles ou des « grandes manœuvres ». Quant au monde ouvrier – un peu plus de six millions sur les 40 millions de Français du temps –, il n'a guère le temps de songer à cette « classe de loisirs » qui caractérise la Belle Époque des salons et que théorise au même moment l'économiste américain Thorstein Veblen. Si les salaires et les conditions de travail ont progressé, permettant à une partie des ouvriers de sortir du « bain industriel » qui avait marqué le XIX^e siècle, la situation reste très inégale selon les branches, les régions ou le sexe. En dépit du vote des premières lois sociales (sur les accidents du



BRIDGEMAN / ACI

son empire colonial, joue dans le concert des nations, on comprend pourquoi beaucoup font de ce moment une sorte de parenthèse enchantée, et de Paris une ville paradisiaque. « Nulle part [...] on n'a pu éprouver plus heureusement qu'à Paris la naïve et pourtant très sage insouciance de vivre ; c'est là qu'elle s'affirmait glorieusement dans la beauté des formes, la douceur du climat, la richesse et la tradition », se souvient un peu plus tard l'écrivain autrichien Stefan Zweig, qui y a séjourné dans ces années d'avant-guerre. « Dieu que Paris semblait heureux de vivre ! », renchérit Maurice Chevalier en se remémorant ce début de siècle, instant magique de légèreté et de joie de vivre, de progrès et de liberté, d'innovation culturelle et de couronnement de la démocratie.

PUBLICITÉ DU BON MARCHÉ POUR DES CORSETS. VERS 1900.
BIBLIOTHÈQUE DES ARTS DÉCORATIFS, PARIS.

LES GALERIES LAFAYETTE

Ce grand magasin est inauguré sur le boulevard Haussmann par les cousins Théophile Bader et Alphonse Kahn en 1893. L'édifice se distingue par son impressionnante coupole centrale.





LES PLAISIRS DE LA BOUCHE

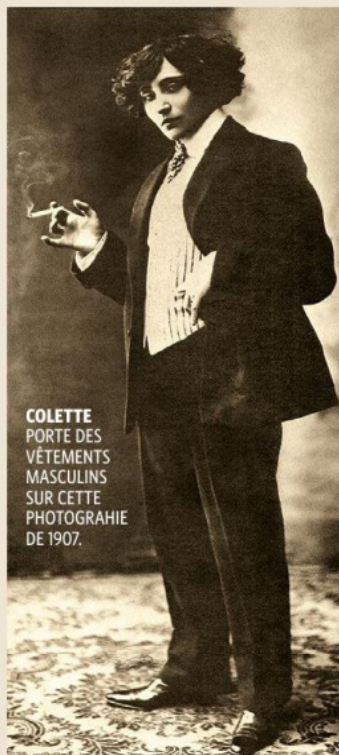
L'une des manières les plus agréables de passer le temps à Paris est de se rendre dans l'une des nombreuses pâtisseries ouvertes au cours de la Belle Époque, telle la pâtisserie Gloppe, sur l'avenue des Champs-Élysées. Par Jean Béraud. 1889. Musée Carnavalet, Paris.

AGENCE BULLOZ / RMN-GRAND PALAIS



Une liberté très contrôlée

B IEN QU'UNE VAGUE de liberté féministe déferle sur Paris, la résistance aux changements reste également très forte. Un règlement parisien interdit aux femmes de porter des pantalons si elles ne sont pas à bicyclette, et, malgré tous les efforts de la féministe Marie Astié de Valsayre, cette loi n'est pas abrogée. La célèbre actrice et écrivaine Colette scandalise la société en portant des vêtements masculins et en fumant. Toutefois, le plus grand obstacle au changement se trouve dans les mentalités : les femmes qui osent transgresser les coutumes dans l'espace public sont fréquemment victimes d'insultes et de harcèlement.



COLETTE PORTE DES VÊTEMENTS MASCULINS SUR CETTE PHOTOGRAPHIE DE 1907.

GILARDI / AGE FOTOSTOCK



travail en 1898, sur le repos hebdomadaire en 1906, sur l'assurance-vieillesse en 1910), la vie reste très difficile pour la majeure partie de cette population, qui peine à sortir de la précarité.

C'est pourquoi la Belle Époque est aussi un temps de troubles et de tensions sociales. Jamais l'agitation ouvrière n'a été aussi vive, jamais on n'a connu des grèves aussi nombreuses et aussi offensives. À Armentières ou à Fougères en 1903, dans les pays miniers en 1906, après la catastrophe de Courrières, dans le Midi viticole en 1907, à Draveil en 1908, chez les postiers en 1909, chez les cheminots en 1910,

LE COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU.
PAR GIOVANNI BOLDINI. 1897. MUSÉE D'ORSAY, PARIS.
LEBRECHT / ALBUM

les mobilisations ouvrières se font de plus en plus violentes. Saccages, sabotages, jets de pierres, coups de feu, affrontements de rue y sont monnaie courante. Le syndicalisme, alors révolutionnaire, croit à la grève générale et au Grand Soir, et la confrontation est vive avec la police et l'armée. En juin 1908, deux terrassiers de Draveil sont abattus par les gendarmes et, à Villeneuve-Saint-Georges, les dragons chargent sabre au clair. On comprend dans ces conditions que la fébrilité culturelle et mondaine de la vie parisienne ne concernait pas toute la société.

C'est pourquoi l'imaginaire de ces années fut d'emblée ambivalent. D'un côté, l'optimisme qu'autorisaient la paix, la croissance, la prospérité, le progrès technique et la vigueur culturelle. De l'autre, le sentiment trouble d'une vie entourée de menaces, lourde de dangers enfouis. « Sans qu'il veuille s'en rendre compte, 1900 est miné de l'intérieur », écrivait avec lucidité l'auteur Armand Lanoux. La liste des périls que répertoriaient les contemporains était presque sans limite : la syphilis, face sombre et honteuse de l'amour et de la galanterie ; l'alcoolisme, dont on découvrait l'étendue et les ravages ; le suicide, dont Émile Durkheim dressait la première statistique. Beaucoup pensaient aussi que la délinquance, la folie et la prostitution avançaient main dans la main, que l'« apache », l'anarchiste ou le vagabond, réunis dans la même « armée du crime », gangrenaient la société.

La réalité, comme toujours, était à mi-chemin. Le Paris de 1900 n'était ni un paradis, ni une citadelle assiégée, mais une ville qui, durant quelques années, connut un moment privilégié de progrès, de liberté et d'innovation ; un de ces instants rares qui, sans prétendre résoudre tous les problèmes du monde, permit à beaucoup de goûter un temps de plus grande insouciance. Compte tenu des événements tragiques qui allaient suivre, le nom de « Belle Époque » n'est pas si saugrenu. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
La Véritable Histoire de la Belle Époque
D. Kalifa, Fayard, 2017.
Atlas du crime à Paris
J.-C. Farcy, D. Kalifa, Parigramme, 2015.
La Belle Époque
M. Winock, Perrin (Tempus), 2003.

NUITS FESTIVES

Cette affiche de Louis Anquetin représente une nuit de divertissement au Mirliton, propriété de l'acteur et chanteur Aristide Bruant, devenu célèbre grâce à ses prestations au célèbre cabaret de Montmartre, le Chat noir.



Paris, 1910 : la crue du siècle

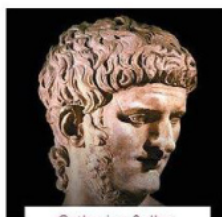
SELON LES ANALYSES, Paris souffrirait tous les cent ans d'une grande inondation. Celle du ^{xx}e siècle a lieu en 1910, à la fin de la Belle Époque. Le 21 janvier, la Seine atteint le niveau record de 8,62 m de haut, provoquant de gigantesques débordements, comme le montre cette vue de la rue de Lyon depuis la place de la Bastille. Certaines avancées techniques récentes contribuent à aggraver la situation : l'eau passe par le réseau d'égouts et par les tunnels du métro nouvellement construits. Les centrales électriques sont également inondées, et la Ville Lumière reste plongée dans le noir pendant plusieurs jours... En l'absence de tramways, les gens ont recours aux barques et aux chevaux pour se déplacer. Heureusement, la crue ne provoque aucune mort, même si l'alerte dure près de deux mois.





ANTIQUITÉ ROMAINE

Néron, ni monstre ni fou



Catherine Salles

Néron



NÉRON

Catherine Salles

Perrin, 2019,
288 p., 23 €

Néron l'incendiaire, l'agent de l'Antéchrist, le matricide... En dépit de sa légende noire, le plus célèbre des empereurs julio-claudiens ne cesse de fasciner tant le public que les historiens. Certes, écrire sur Néron n'est pas une nouveauté, mais Catherine Salles, grande spécialiste de la Rome antique, relit les sources avec un esprit critique neuf, non pas pour réhabiliter le personnage, mais pour tenter de le comprendre.

L'autrice replace le jeune homme au sein de sa

constellation familiale, car celui-ci était avant tout la créature de sa mère, Agrippine la Jeune, avant que le philosophe Sénèque ne brisât son influence. Mais Néron ambitionnait de s'affranchir de ses tuteurs. L'historienne démontre que l'empereur était mû par sa passion pour les arts. Pour être à la fois *princeps* et *histrion*, il devait éliminer tous ceux qui pouvaient ébranler son pouvoir ou l'empêcher de monter sur scène. Libéré de toute pression morale, Néron tomba dans le luxe, la luxure, la démesure, l'initiation aux cultes orientaux

mal vus à Rome, la cupidité, la cruauté... Il n'en était pas moins un réel esthète animé par la volonté de changer le monde pour le conformer à ses rêves.

Soucieux de l'opinion du peuple, il ne vit pas que l'aristocratie le haïssait. La conjuration de Pison ne lui servit pas de leçon. En peignant un portrait sans concession ni lyrisme, Catherine Salles tord le cou aux idées reçues sur son principat. Néron apparaît alors tel qu'il était : ni monstre ni fou, mais véritablement égoцентриque. ■

VIRGINIE GIROD

Résumé des épisodes précédents.

franceculture.fr/
@franceculture



LA
FABRIQUE DE
L'HISTOIRE

Du lundi
au vendredi
9H05-10H00

Emmanuel
Laurentin



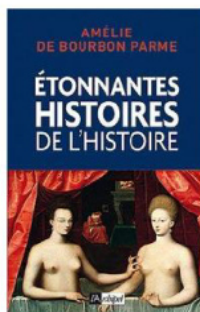
L'esprit
d'ouverture.

en partenariat
avec

Le Monde
HISTOIRE
CIVILISATIONS

© Radio France/CN. Illustration

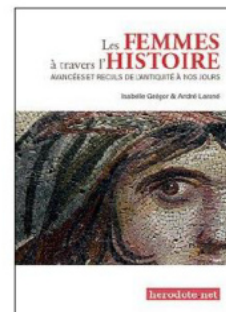
ET AUSSI...



ÉTONNANTES HISTOIRES
DE L'HISTOIRE

Amélie de Bourbon-Parme
L'Archipel, 2019,
288 p., 18 €

AMÉLIE DE BOURBON-PARME a l'histoire dans le sang. Elle raconte avec brio des histoires du temps jadis. Complots, crimes, coups de foudre, ruptures, reines délaissées et fous couronnés... Tout cela sans perdre allégresse et humour.



LES FEMMES À TRAVERS
L'HISTOIRE. AVANCÉES ET RECULS
DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

Isabelle Grégor, André Larané
Herodote.net, 2019, 144 p., 19 €

DANS LE PASSÉ, il n'a pas toujours été facile d'être une femme. Pourtant, la gent féminine a su souvent tirer son épingle du jeu. Isabelle Grégor et André Larané, le directeur d'Herodote.net nous convient à une rétrospective stimulante.

TAÏPEI, PÉKIN et SÉOUL

Un voyage
Le Monde

Au cœur des capitales de **l'Est asiatique**



Avec vous durant votre voyage François BOUGON



Après 16 ans à l'Agence France-Presse, il entre au service international du *Monde* pour s'occuper de l'Asie. Il est l'auteur de plusieurs livres dont *La Chine sous contrôle : Tiananmen : 1989-2019* (Seuil).

Les points forts de ce voyage

- Un programme sur mesure et exclusif
- La visite de trois des principales capitales de l'Asie de l'Est
- Un voyage réalisé dans l'esprit de votre quotidien, avec François Bougon pendant 13 jours
- Des rencontres et moments d'échanges privés
- Des prestations hôtelières de qualité (hôtels 4* – normes locales)

Crédit photos : Fotolia/SeanPavonePhoto, efirel



Demandez la **documentation gratuite** auprès de l'agence **Asia**
E-mail : lemonde@asia.fr – Tél. 01 56 88 69 63

Licence IM 075100203

ANTIQUITÉ ORIENTALE

L'heure de gloire des Hittites

La mémoire a surtout retenu les exploits de leurs grands rivaux, les Égyptiens. Une exposition au musée du Louvre rend enfin justice à cette prestigieuse civilisation du Proche-Orient ancien.

Ennemis des Égyptiens, les Hittites occupent une place très réduite dans nos mémoires, en comparaison de celle accordée aux célèbres pharaons. Un sort bien injuste, que le Louvre répare en leur rendant hommage avec une impressionnante exposition. « Royaumes oubliés. De l'Empire hittite aux Araméens » met en lumière pour la première fois en France des vestiges de cette civilisation. D'emblée, des sculptures monumentales de basalte gris accueillent le visiteur, présentées aux côtés de délicates figurines en argent. Elles témoignent de la richesse de ces peuples, restés longtemps inconnus et encore mystérieux aujourd'hui, qui maîtrisaient la taille



DES SCULPTURES MONUMENTALES
EN BASALTE GRIS ACCUEILLENT
LE VISITEUR DANS L'EXPOSITION.

des pierres, la métallurgie et l'orfèvrerie.

Fouillés au XIX^e siècle

L'Empire hittite, qui connut son apogée au II^e millénaire av. J.-C., s'étendait alors de la Turquie à la Syrie et au Liban actuels, avec pour capitale Hattusa, située à 150 km à l'est de l'actuelle Ankara. Il guerroyait avec l'Égypte et la Babylonie. La chute de l'empire en 1200 av. J.-C. permet l'émergence de royaumes

néohittites et araméens, qui perpétuent les traditions de leurs prédécesseurs.

C'est au XIX^e siècle que les sites ont commencé à être fouillés. Le baron allemand Max von Oppenheim découvrit ainsi en 1911 le palais du roi araméen Kapara à Tell Halaf, dans l'actuelle Syrie. Il emporta à Berlin des sculptures monumentales qui ornaient ce palais et les exposa en 1930. Mais l'Europe n'offrit pas un refuge sûr pour ces vestiges : ils furent bombardés pendant la Seconde Guerre mondiale. Seul un travail de restauration important, mené dans les années 2000 par le Pergamonmuseum de Berlin, a permis de les reconstituer en grande partie, et l'on découvre au Louvre

certaines statues composées d'innombrables morceaux rassemblés dans un gigantesque puzzle. Sur d'autres sculptures, on distingue nettement des hiéroglyphes louvites, du nom du peuple qui habitait la région. L'origine de cette écriture reste inconnue, mais elle ne présente aucun point commun avec celle des Égyptiens. À partir du VIII^e siècle av. J.-C., les royaumes néohittites et araméens furent eux-mêmes conquis par les Assyriens, qui dominèrent ensuite tout le Proche-Orient. ■



◀ **SCEAU DE TARKASNAWA.**
WALTERS ART MUSEUM, BALTIMORE.

Royaumes oubliés.
De l'Empire hittite
aux Araméens

LIEU Musée du Louvre, Paris

WEB www.louvre.fr

DATE Jusqu'au 12 août

POUR LES FRANÇAIS LE PLAISIR D'ÊTRE EN MOYENNE 27 MINUTES*

*Les lecteurs de magazines consacrent
en moyenne 27 minutes par jour
au plaisir de la **Presse Magazine.**

INFORMER. DÉCOUVRIR. APPROFONDIR.

PRIX RELAY DES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2019



Découvrez chez RELAY et sur relay.com les magazines
les plus talentueux et les plus audacieux de l'année.

Dans le prochain numéro



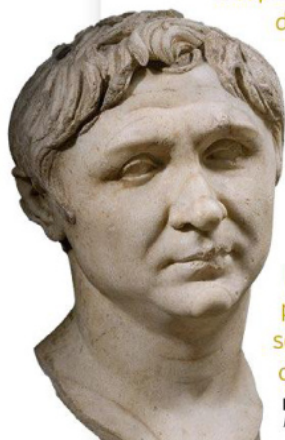
PLUS D'UN SIÈCLE POUR ATTEINDRE LE PÔLE NORD

INHOSPITALIÈRES, les régions polaires restèrent pendant des millénaires un territoire presque isolé et ignoré. Tout change à la fin du XVIII^e siècle, lorsque l'Occident s'intéresse aux expéditions à caractère géographique et commercial. Au XIX^e siècle, les voyages se multiplient pour mettre une image sur ce point abstrait du Nord absolu. Autant de tentatives, autant d'échecs. Jusqu'à l'expédition menée par Robert Peary en 1909.

MARCO GAIOTTI / FOTOTECA 902

LES AMBITIONS DE POMPÉE LE GRAND

AU I^{er} SIÈCLE AV. J.-C., la fin de la République romaine s'écrivit dans le sang des guerres civiles. Ces conflits donnèrent naissance à d'aspirants tyrans qui, sous couvert de ramener la paix, rêvaient de dictature. Parmi eux se trouvait Pompée le Grand. À peine plus âgé que César, il s'illustra par ses succès militaires doublés d'une audace politique spectaculaire. Il aurait dirigé le monde romain, s'il n'avait pas eu César pour rival, le seul qui pût précipiter la chute d'un tel astre.



BUSTE DE POMPÉE.
MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE, VENISE.

BPK / SCALA, FLORENCE

Giordano Bruno

Le 16 février 1600, à Rome, ce frère dominicain mourait dans les flammes d'un bûcher sur le Campo de' Fiori. L'Inquisition l'avait emporté sur la science... Mais pas sur Giordano Bruno, qui refusa de reconnaître comme hérétiques ses conceptions de l'univers et de l'âme.

Les Vikings en Normandie

Au IX^e siècle, des navires scandinaves prennent l'habitude de mener des raids sur les terres normandes. Bientôt, les envahisseurs s'installent et menacent le royaume des Francs voisin. Plutôt que l'attaque, le roi Charles le Chauve choisit la voie de la diplomatie...

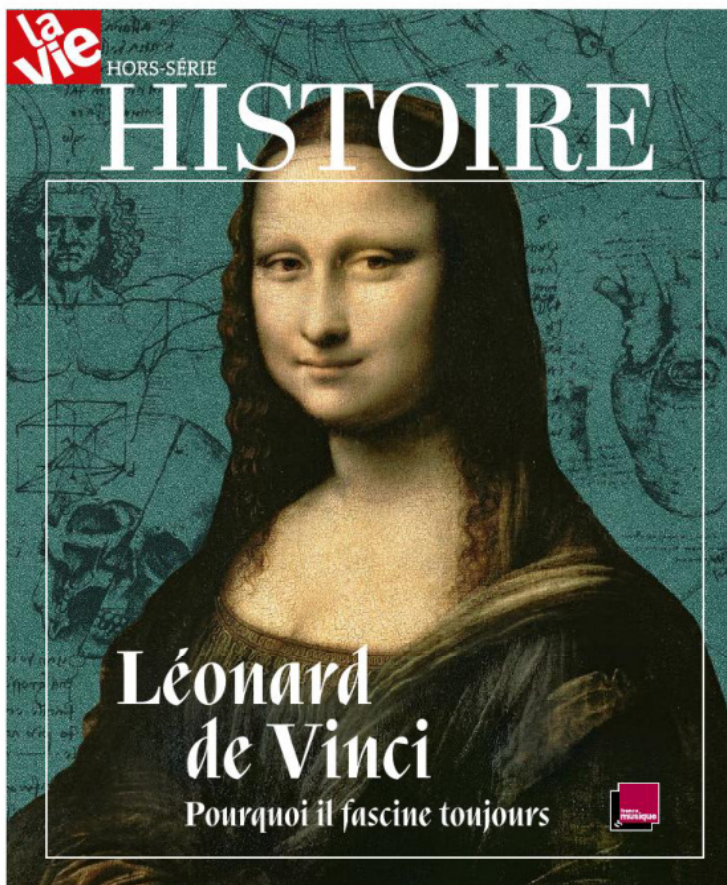
Çatal Höyük

Dans la plaine de Konya, en Turquie, se dressent deux tertres de 20 m de haut. Voici près de 10 000 ans, le site accueillait une agglomération au caractère exceptionnel : l'un des plus anciens témoignages de société néolithique attestant la sédentarisation de populations agricoles.



HORS-SÉRIE HISTOIRE LÉONARD DE VINCI

NOUVEAU



De son vivant déjà, il fascinait. Cinq cents ans plus tard, il passe toujours pour un **inventeur génial**, le fondateur de la **science expérimentale**, le plus bel emblème de la **Renaissance**. Ses carnets de notes continuent d'alimenter le fantasme d'y découvrir des secrets.

Ce hors-série retrace le destin de ce Léonard né à Vinci, en Toscane, et mort en France, faisant la part belle à sa **peinture**. À travers ses œuvres, il interroge le génie de cet esprit libre, écolo avant l'heure et père du biomimétisme, inépuisable inspirateur des artistes et même de la publicité.

Format : 22 x 28 cm
68 pages - 6,90€



Disponible chez votre marchand de journaux



À l'échelle de la planète, la Méditerranée n'est qu'un confetti. C'est pourtant sur ses rives que les grandes pages de l'Histoire universelle se sont écrites. Passerelle entre l'Orient et l'Occident, la Grande Bleue fut une mer d'aventure, celle des marins et pirates grecs, phéniciens ou étrusques, des conquérants romains et musulmans... Elle a vu s'affronter des empires, connu les bouleversements coloniaux, et reste au cœur de l'actualité avec les drames des migrations.

Les meilleurs spécialistes vous embarquent dans une extraordinaire odyssée méditerranéenne, avec des cartes originales et des documents exceptionnels.

L'HISTOIRE DE LA MÉDITERRANÉE

Un hors-série **Le Monde**  - 188 pages - 12 €
Chez votre marchand de journaux